This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 714,006 DUPL

Digitized by Google

A. P. M. Gilbert

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLIAU

OU

CONTES

DU XIIe ET DU XIIIe SI

TOME QUATRIEM

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLIAUX ou CONTES,

DU XIIe ET DU XIIIe SIÈCLE,

FABLES ET ROMAN DU XIIIe,

Traduits ou extraits d'après plusieurs Manuscrits du tems;

Avec des Notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.

Nouvelle Edition, augmentée d'une Dissertation sur les Troubadours.

Par M. LE GRAND D'AUSSY

Sit apud te honor antiquitati, & fabulis quoque.
Plin. Epist.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez EUGENE ONFROY, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLIAUX

OU CONTES

DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE.

DU PAUVRE CLERC.

Je ne veux pas, Messieurs, vous tenir ici en suspends ; & sans moralité ni préambule je vous dirai tout uniment qu'un jeune Clerc de province était venu à Paris, dans le dessein d'étudier aux écoles (*a*) ; mais qu'après y avoir demeuré quelque-tems & vendu piece à piece, pour subsister, le peu d'effets qu'il avait, il s'était vu enfin, par la nécessité, forcé

Digitized by Google

301144

d'en sortir & de retourner chez lui. Il allait à grands pas, comme un homme pressé d'arriver, & marcha ainsi tout le jour sans prendre aucune nourriture; car il ne possédait pas une maille.

Le soir cependant, quand la nuit approcha, il lui fallut songer à chercher un asile. Heureusement s'offrit à lui une maison écartée. Il s'y présenta & pria au nom de Dieu qu'on voulût bien le recevoir. Le maître du logis, honnête homme & bon laboureur, était allé au moulin. Il ne se trouvait à la maison dans le moment que sa servante & sa femme. Celle-ci répondit sèchement qu'elle ne recevait personne en l'absence de son Seigneur. Le pauvre Clerc redoubla d'instances. Il représenta le malheur de sa situation, & demanda, pour toute grace, une place dans l'étable avec un morceau de pain; mais il ne reçut qu'une réponse plus dure encore que la premiere, & on lui ordonna de se retirer.

Comme il sortait, il vit entrer un valet, chargé d'un panier dans lequel

Digitized by Google

étaient deux barrils * de vin que la femme prit & rangea dans un coin. La servante en même tems plaça dans une armoire un gâteau qu'elle avait fait, & un morceau de porc frais qu'elle tira du pot. Enfin, le moment d'après, parut un Prêtre qui enveloppé de sa chappe noire passa près du Clerc sans dire mot, & entra dans la maison.

* Deux pots.

Tout cela ne fit qu'augmenter le chagrin du voyageur. Fort triste comme vous l'imaginez, accablé de fatigue, mourant de faim & ne sachant que devenir, il alla s'asseoir à quelques pas de là sur le bord du chemin pour déplorer son sort. Un paysan qui vint à passer avec un cheval chargé, & qui l'entendit se plaindre, lui demanda ce qu'il avait. « Vous voyez, répondit le Clerc, un » homme au désespoir & réduit, faute » d'asile, à passer ici la nuit. Faute d'a» sile, reprit le paysan! eh! pourquoi » n'allez-vous pas frapper à la porte de » cette maison vis-à-vis? — Hélas! Sire, » je l'ai fait, mais on m'a renvoyé. » — Renvoyé, corbleu! eh bien ap-

Digitized by Google

» prenez que cette maiſon-là c'eſt la » mienne. Suivez-moi, vous verrez ſi » l'on peut y loger ».

Le Payſan le prit par la main, & frappant en maître à la porte il appella ſa femme. Celle-ci, qui ne l'attendait pas, fut fort ſurpriſe. Sire, dit-elle au Curé, cachez-vous dans cette étable; je le ferai coucher de bonne heure, & quand il ſera endormi, vous pourrez vous eſquiver. Tandis que le Prêtre ſe cachait elle alla ouvrir. Le Payſan fit entrer le Clerc. « Notre ami, lui dit-il, prenez un ſiege, » quittez votre chaperon; mettez-vous à » votre aiſe. Moi, voyez-vous, je ſuis » un bon vivant, ſans façon, qui aime » les honnêtes gens & la joie. Çà, notre » ménagere, qu'eſt-ce que vous nous » donnerez pour régaler notre hôte? » — Rien, Sire. Vous ſavez que quand » vous êtes parti pour aller au moulin » vous comptiez y paſſer la nuit; je n'ai » rien préparé. — C'eſt vrai, ils m'ont » expédié plutôt que je ne croyais, parce » qu'ils n'avaient pas d'ouvrage; & j'en » ſuis bien aiſe, puiſque cela m'a fait

Digitized by Google

» rencontrer ce brave homme. Mais par » Saint Clément ! rien auſſi c'eſt trop » peu. — Il reſtait un morceau de pain. » Catherine & moi nous l'avons man- » gé. — Après tout, ce que j'en dis n'eſt » pas pour moi ; c'eſt pour ce pauvre » piéton qui doit avoir faim. — Eh bien, » puiſque vous avez apporté de la fa- » rine, Catherine n'a qu'à en paſſer un » peu & vous faire quelque choſe. A la » guerre comme à la guerre. Un mau- » vais repas eſt bientôt oublié ».

Le mari jura beaucoup, mais il fallut en paſſer par-là. Quant au Clerc, qui ſavait à quoi s'en tenir ſur tous les propos de la femme, & qui avait vu les préparatifs d'un bon ſouper, il enrageait intérieurement, & il eut été très-aiſe de trouver l'occaſion de ſe venger.

En attendant que Catherine eût fini, le Payſan propoſa au voyageur de chanter ou de conter quelque hiſtoire. « Moi, » lui dit-il, je ne ſuis qu'un ſot, mais » j'aime les gens d'eſprit & qui ſavent » lire. Allons, camarade, dites-nous-en » une jolie. Je ne ſais ni Chanſon ni

Digitized by Google

„ Fabliau, répondit le Clerc, & je ne „ ſuis pas homme à vous mentir en con- „ tant des fagots ſans vérité ni raiſon. „ Mais je vous dirai, ſi vous voulez, „ une aventure qui m'eſt arrivée en route „ ce matin, & qui m'a cauſé une belle „ peur. — Eh bien, Sire, contez-nous „ donc votre peur; & je vous tiendrai „ quitte (*b*): car je ſais bien que vous „ n'êtes pas Ménétrier „; Alors le Clerc commença ainſi:

« Sire, je venais de traverſer un bois, „ & il était environ tierce *, quand j'ap- „ perçus dans la campagne un nombreux „ troupeau de cochons. Il y en avait de „ grands, de petits, des blancs, des „ noirs, en un mot de toutes les tailles „ & de toutes les couleurs; mais j'ad- „ mirai ſur-tout celui qui menait la „ bande. Il était gras, luiſant, rebondi; „ en un mot tel qu'a dû être celui dont „ Catherine tout-à-l'heure a tiré un mor- „ ceau du pot. Quoi! ma femme, tu as „ du bacon, interrompit le mari, & tu ne „ nous le diſais pas „! La femme rougit; & comme elle n'eût rien gagné à nier

* La troiſieme heure du jour.

Digitized by Google

le fait, elle en convint. « Notre ami, „ ajouta le Payſan, nous ne mourrons „ pas de faim à ce que je vois, & vous „ avez bien fait de voir des cochons. „ Allons achevez votre hiſtoire. — Je di- „ ſais donc, Sire, qu'il y avait dans la „ bande un beau cochon. Il s'écarta un „ peu. Un loup était là aux aguets; il „ ſaute deſſus, l'emporte & s'enfuit, à „ peu-près comme le valet qui vient de „ venir ici, quand il y a eu dépoſé ſon „ vin. Comment, par les ſaints dieux, „ nous avons du vin, s'écria le labou- „ reur! Nous voilà trop heureux. Mon „ camarade, grand merci, ça fera paſſer „ le bacon; mais dites-moi, eſt-ce qu'il „ n'y avait pas là quelques chiens pour „ courir après votre loup? — Non; le „ Porcher apparemment était reſté dans „ le bois; je ne le vis point. Moi „ j'euſſe très-fort déſiré d'arrêter le vo- „ leur; mais comment m'y prendre? Par „ bonheur j'apperçois à mes pieds une „ groſſe pierre. Oh! ma foi, elle était „ bien ſans exagérer auſſi groſſe que le „ gâteau qu'a fait Catherine „. A ces

Digitized by Google

mots la femme reſta confondue. " Oui „ Sire, dit-elle en balbutiant, je lui ai „ fait faire un gâteau, je voulais vous „ ſurprendre. . . . Il eſt aux œufs. . . . „ Vous voyez que j'ai ſongé à vous. „ — Dieu ſoit béni, notre femme; il „ n'y a pas là de quoi me fâcher. Mais „ entre nous, vive notre hôte, avec ſes „ peurs, pour faire bonne chere. Si bien „ donc, Sire, que vous jettâtes une pierre „ au loup. = Je la lui jette, comme vous „ dîtes, & je l'attrape. Mais voici le „ terrible de l'aventure; & c'eſt alors „ que j'ai eu vraiment peur. Il lâche le „ bacon, & ſe retourne vers moi en „ grinçant des dents & me regardant „ avec des yeux furieux; comme fait „ en ce moment le Curé qui eſt là-bas „ au fonds de l'étable. Un Prêtre dans „ ma maiſon, s'écria le payſan! Ah! „ coquine, tu fais donc venir des amou- „ reux quand je ſuis dehors! & c'eſt „ pour cela apparemment que tu avais „ un ſi bon ſouper „? Mon homme auſſi-tôt de ſaiſir un bâton, & de tom- ber à bras raccourci ſur ſa femme. Le

Digitized by Google

Prêtre, qui prévoit que ſon tour va venir, veut s'échapper. Il eſt arrêté, battu à outrance, dépouillé tout nu, & dans cet état mis à la porte. Pour le pauvre Clerc, il mangea le ſouper du Curé, il but ſon vin; & le lendemain, quand il partit, on lui donna encore toutes ſes hardes.

Il y a un proverbe de Villain qui dit: ne refuſez du pain à perſonne, pas même à celui que vous ne devez jamais revoir. Ce proverbe eſt bien ſage; car tel homme qui ne vous paraît pas à craindre, peut vous cauſer ſouvent beaucoup de chagrin. C'eſt ce qui arriva en effet à la femme. Si elle avait donné aſile au Clerc quand il le lui demanda, il n'eût rien révélé; le rendez-vous n'eût pas été ſu du mari, & elle ſe fût épargné bien des coups.

C'eſt probablement de ce Conte qu'a été imité celui du Soldat Magicien, *qu'on trouve dans tous les recueils, & dont on a fait un Opera-comique. Dans le Fabliau, le Clerc mécontent*

Digitized by Google

fait battre la femme. Dans l'imitation moderne, le Soldat galant ne se venge qu'en la tirant d'embarras, & faisant esquiver l'Amant. Voilà encore une de ces différences tranchantes qui indiquent, d'une maniere sensible, les changemens de mœurs arrivés dans une nation.

NOTES.

(*a, Etait venu à Paris dans le dessein d'étudier aux écoles*). L'Université établie, à ce qu'on croit, sous Philippe-Auguste, ou sous Louis-le-Jeune, jouissait de la plus grande célébrité. On accourait à ses Ecoles, non-seulement de toutes les parties du Royaume, mais encore des principaux Etats de l'Europe. Elle compta long-tems jusqu'à vingt ou trente mille écoliers; & il y eut même des Professeurs obligés, faute d'espace suffisant, de donner leurs leçons dans des places publiques.

(*b, Contez-nous votre peur, & je vous tiendrai quitte*). Pour égayer la table, sur-tout quand il y avait des étrangers, il était d'usage que chacun contât son histoire. Il sera

Digitized by Google

encore question de cette coutume dans le Fabliau du *Sacristain*. Le Poëme des *Déduits de la Chasse*, dit que ceux qui voulaient s'en défendre étaient forcés de commencer les premiers.

Digitized by Google

AUBERÉE.....

QUI veut m'écouter ? je lui conterai une jolie aventure arrivée dernierement à Compiegne, & que j'ai entrepris de rimer.

Un Bourgeois de Compiegne, reſpecté de tout le monde & fort à ſon aiſe, avait un fils prodigue & qui aimait le plaiſir. Près d'eux habitait un pauvre homme, pere d'une fille extrêmement jolie. Le Jouvenceau, devenu amoureux de la Belle, ſe lia d'amitié avec le voiſin, pour attraper ſa fille. Il la courtiſa long-tems & la pria d'amour ; mais elle était ſage, & à toutes ſes inſtances elle répondit toujours : « Sire, je n'aimerai jamais que mon mari. » Il ne tient qu'à vous de l'être ; & ce » ſera bien volontiers, je vous le jure, » que je vous préférerai à tout autre ». Notre Amoureux ne demandait pas mieux. Toute ſa crainte était que ſon pere n'y voulût pas conſentir ; & cette crainte était

Digitized by Google

fondée. Le bonhomme en effet ne trouvant pas ce parti ſortable, défendit à ſon fils d'y penſer.

Dans ces circonſtances un Marchand de la ville, devenu veuf, vint faire la demande de la Pucelle, & l'épouſa. Je vous laiſſe à imaginer tout le chagrin qu'en eut le Damoiſeau. Il pleura, chercha à faire rompre le mariage, maudit mille fois la fortune de ſon pere; enfin quand il vit la choſe conclue, il prit ſon parti, & ne ſongea plus qu'à tâcher d'obtenir de la femme ce qu'il n'avait pu avoir de la fille. Il mit donc ſon ſurcot fourré d'écureuil, & ſa belle robbe d'Eſtanfort teinte en verd; & alla ainſi faire une viſite à la nouvelle mariée. Mais elle le reçut ſi mal, & le pria d'un ton ſi ſec de ne plus revenir, qu'elle lui interdit pour jamais toute eſpérance.

Troublé d'une pareille réception au point que vous pouvez croire, il entra, pour s'aſſeoir, dans une maiſon voiſine chez une vieille couturiere de ſa connaiſſance, nommée Dame Auberée. Auberée qui le vit pâle & tremblant, lui demanda ce

Digitized by Google

qu'il avait. Il raconta à la voiſine l'hiſtoire de ſes amours, & ajouta qu'il mourrait s'il ne poſſédait ſa belle maîtreſſe.

L'intriguante la plus adroite qui exiſta jamais, c'était Dame Auberée. Il n'y a point d'homme, quelqu'habile qu'il fût, qu'elle n'eût mené avec ſa corde ſi elle l'avait entrepris. « Quoi! c'eſt pour ſi „ peu que vous vous déſolez, dit-elle au „ jeune homme? Mon pauvre ami, prenez „ courage. Je vous promets, moi, inceſ- „ ſamment un entretien ſecret avec elle; „ & ce ſera même ſon jaloux qui vous „ en procurera le plaiſir; mais que me „ donnerez-vous »? Le Damoiſeau, dans la joie que lui inſpira cette aſſurance, promit cinquante livres. Allez les chercher, reprit Auberée. Il y alla. Donnez-moi maintenant votre ſurcot, ajouta-t-elle, & retirez-vous; mais tenez-vous prêt pour cette nuit ou pour l'autre, ſi j'ai à vous appeller.

Le projet arrangé dans ſa tête, Auberée ſe mit à la fenêtre pour épier le moment où le Marchand irait à ſes affaires. Dès qu'elle l'eut vu ſortir, elle prit ſon man-

Digitized by Google

teau court, roula le ſurcot du jeune homme en forme de paquet ſous ſon bras, & alla ainſi chez la nouvelle mariée. « Que Dieu ſoit avec vous, ma belle „ Dame, lui dit-elle, & qu'il regarde „ en pitié la pauvre défunte. Le bon „ cœur de femme que c'était! Auſſi tout „ le monde l'aimait dans le quartier. Je „ n'aurais point paſſé une fois devant ſa „ porte qu'elle n'eût crié, entrez donc, „ Dame Auberée, entrez donc. Elle me „ donnait une chaiſe, & puis nous cau- „ ſions enſemble. Si j'avais beſoin de „ quelque choſe, je venais hardiment le „ lui demander. Son ſang, ma bonne „ Dame, elle me l'eût donné tout de „ même. Ah! j'ai fait une bien grande „ perte en la perdant. Ne pleurez point „ pour cela, voiſine, répondit la mariée. „ Eh bien! vous faut-il quelque choſe? „ Parlez. — Je vous demande pardon de „ la liberté que je prends, ma bonne „ Dame; mais puiſque vous êtes ſi géné- „ reuſe, je vous dirai que vous pouvez „ me rendre la vie. Depuis quelque tems „ ma fille eſt malade. Elle a entendu

Digitized by Google

„ parler de votre bon vin blanc & de
„ vos petits pains, & voilà deux jours
„ qu'elle me perſécute pour en avoir. J'ai
„ toujours juſqu'à préſent différé de venir,
„ parce que je ne ſuis pas accoutumée à
„ importuner ceux que je ne connais
„ point. Mais que ne fait-on pas pour
„ ſon enfant ? Vous ſentirez un jour cela
„ comme moi, ma voiſine. — Vous avez
„ eu tort de ne pas venir plutôt, Dame
„ Auberée. Il n'y a rien que Meſſire &
„ moi nous n'euſſions donné à votre fille.
„ Mais aſſéyez-vous donc. Que vous mé-
„ ritez bien d'être heureuſe, reprit Au-
„ berée en s'aſſéyant ; & que je prierai
„ Dieu de bon cœur pour que vous le
„ ſoyez toujours ! Certes la défunte n'a
„ jamais eu qu'à ſe louer de votre mari.
„ Il ne lui refuſait rien, ni joyaux, ni
„ robbes. Je ſais tout cela ſavamment,
„ moi qui vous parle. Par exemple c'eſt
„ là-bas qu'était ſon lit ».

En diſant ces paroles, Auberée entre dans le fonds de la maiſon. Elle examine l'appartement, viſite les meubles & demande à voir les habillemens de la femme.

Digitized by Google

Une jeune mariée en pareil cas ne se fait pas beaucoup prier. Celle-ci étale tout ce qu'elle a, elle fait voir ensuite son lit ; voilà, dit-elle, où Messire & moi nous couchons. Auberée n'attendait que ce moment. En tâtant le lit pour en examiner la bonté, elle fourre adroitement, & sans être apperçue, par-dessous le matelas, le paquet roulé que cachait son manteau. On babille, on jase encore quelque tems. Enfin la couturiere feint de se rappeller que sa fille se désole peut-être en l'attendant. On lui donne un pot de vin, un pain & une galette ; & elle sort.

Le soir rentra le mari après avoir bien couru pour ses affaires ; & comme il se trouvait fatigué, il demanda aussi-tôt à souper, afin de se coucher de bonne heure. Mais à peine est-il entré au lit, qu'il est surpris de sentir sous ses reins quelque chose qui le blesse. Il se releve, il tâte ; & tire le paquet qu'y avait caché la Vieille. A cette vue il pâlit d'effroi. Un poignard qu'en ce moment vous lui auriez enfoncé dans le cœur, ne lui eût pas tiré une goutte de sang. Il met la

Digitized by Google

verrouil pour mieux examiner le paquet, & trouve que c'eſt un furcot d'homme. Je ſuis donc trahi, s'écrie-t-il avec douleur ! Elle en aime un autre & ne m'a épouſé que par complaiſance. Alors il ſe jette ſur ſon lit en ſoupirant. L'inſtant d'après il ſe releve & ſe promene à grands pas ; puis il s'arrête pour ſonger au parti qu'il doit prendre. Mais plus il réfléchit, plus il ſe trouve embarraſſé. Un million d'idées, plus déſeſpérantes les unes que les autres, viennent aſſiéger à la fois ſon eſprit troublé. Enfin ſa fureur augmente à un tel point qu'il deſcend, prend ſa femme par le bras, & la met dehors, en l'accablant d'injures.

L'épouſe étonnée ſe trouve tout-à-coup, avant d'avoir eu le tems de dire un mot, en pleine nuit au milieu de la rue. Elle n'a pas la force de faire un pas, tant elle eſt étourdie. Auberée, qui avait prévu l'aventure, ſe tenait aux aguets pour en épier l'événement. Elle accourt : « Quoi ! c'eſt vous, ma belle Dame ? „ Eh ! que cherchez-vous dans la rue à „ une pareille heure ? Vous eſt-il arrivé

Digitized by Google

„ quelque choſe ? — Ah ! ma bonne Au-
„ berée, que je vous trouve à propos !
„ Quel chagrin ! Mon mari vient d'entrer
„ tout-à-coup en fureur, & il m'a chaſſée
„ ſans me dire pourquoi. Je ſuis hors de
„ moi-même. De grâce faites-moi l'amitié
„ de m'accompagner juſques chez mon
„ pere. Gardez-vous-en bien, répliqua la
„ fine Vieille ; on le ſaurait dans le quar-
„ tier, & votre aventure ferait une eſclan-
„ dre. Voulez-vous d'ailleurs vous expoſer
„ à être grondée ? C'eſt par où commen-
„ cerait le bon-homme. Il ſuppoſerait
„ quelqu'intrigue ; & ſans vouloir vous
„ écouter, il vous renverrait. Croyez-
„ moi, il y a probablement du vin dans
„ tout ceci ; venez chez moi tandis que
„ votre mari dormira. Demain, quand ſa
„ tête ſera raſſiſe, nous retournerons chez
„ vous enſemble, & vous verrez qu'il ne
„ ſaura pas ſeulement ce qu'on voudra lui
„ dire. Puiſque vous m'avez obligée, il
„ eſt bien juſte que je vous oblige à mon
„ tour ».

En diſant cela, & ſans attendre de ré-
ponſe, Auberée emmene la Dame, & la

Digitized by Google

conduit dans une chambre tout au fond de ſon logis. " Vous voici maintenant en „ ſûreté, lui dit-elle; reprenez vos ſens. „ Je vais vous apporter à ſouper. Non ! „ répond l'autre, le chagrin m'étouffe; il „ me ſerait impoſſible d'avaler la moindre „ choſe ». Auberée voyant que la Dame ne voulait rien prendre, lui conſeille au moins de ſe coucher. Celle-ci s'en défend; mais enfin à force de raiſons & d'importunités elle ſe déshabille & ſe met au lit.

A peine y eſt-elle que la Vieille court avertir le Jouvenceau. D'après l'eſpérance qu'on lui avait donnée, il ne ſongeait gueres à dormir, comme vous pouvez croire, & attendait aſſis à ſa fenêtre. " Quelles nouvelles, s'écria-t-il? — Très- „ bonnes. La biche eſt dans mes filets ». Il ſaute alors les eſcaliers quatre à quatre, il accourt.....

Ce qui ſuit ne ſe devine que trop. La femme réſiſte d'abord & veut crier; le Damoiſeau lui repréſente que ſi quelqu'un venait, dans l'état & le lieu où elle ſe trouve, on croirait difficilement qu'elle n'eſt pas coupable. Il profite

Digitized by Google

de ſa ſurpriſe & de ſon trouble. La nouvelle Lucrece ſuccombe ; mais moins ſévere que l'autre, celle-ci enfin pardonne à ſon vainqueur, & l'embraſſe.

Le matin quand on ſonna les Matines à l'Abbaye de S. Corneille, Auberée entra dans la chambre des deux amans. « Levez-„ vous, dit-elle au jeune homme, & „ ſortez d'ici. Eh ! pourquoi donc ſortir, „ demanda-t-il ? Il n'eſt pas encore jour. „ — Allons, obéiſſez ; & point de répli-„ que, ſi vous voulez que je vous ſerve „ encore une autre fois. Et vous, Dame, „ il faut ſonger à votre mari maintenant ; „ c'eſt mon affaire, habillez-vous & „ ſuivez-moi „.

Auberée ſortit alors avec la jeune mariée qu'elle conduiſit à l'Égliſe de l'Abbaye. Là, l'ayant placée à genoux dans un coin, & allumant un cierge auprès d'elle, elle lui mit en main un gros livre, & lui dit de reſter dans cette poſture juſqu'à ce qu'elle revînt. La Vieille après cela courut chez l'époux. Il avait paſſé la

Digitized by Google

nuit toute entiere à ſe promener dans ſa chambre, en rêvant à ſon malheur qui l'attriſtait beaucoup. Cependant il ſe repentait d'avoir chaſſé ſa femme, & ſans ceſſe il avait eu l'oreille aux écoutes, dans l'eſpoir que peut-être elle reviendrait au logis. Dès qu'il entendit frapper, il courut à la porte; & vit Auberée qui lui conta qu'ayant eu la nuit un ſonge terrible & étant allée à l'Abbaye afin de prier Dieu d'en détourner les effets, elle avait été fort ſurpriſe d'y trouver ſa femme en pleurs. « Il faut que vous ſoyez bien » dur, ajouta-t-elle, d'envoyer à l'Egliſe » à une pareille heure, un tendron de cet » âge, ſi aimable & ſi joli, que vous » devriez tous les jours laiſſer dormir la » graſſe matinée pour ſe rafraîchir le » teint. A l'Egliſe, s'écria le mari étonné, » mais en même tems fort joyeux! Dame » Auberée, vous m'en faites accroire. — » Oui, Sire, à l'Egliſe. Et ſi vous ne » me croyez pas, venez-y avec moi ».

Il y alla, & trouva ſa femme dans la poſture où Auberée l'avait miſe, ayant

Digitized by Google

l'air de prier Dieu fort dévotement. Ce ſpectacle édifiant le calma ſi bien ſur ſon compte, qu'après lui avoir fait des excuſes & avoué que la veille il avoit bu quelques coups de trop, il la ramena lui-même au logis. Cependant l'hiſtoire de ce ſurcot, qu'il ne pouvait expliquer, lui reſtait encore ſur le cœur : & durant toute la matinée il ne fit qu'y réfléchir & ſe tourmenter.

C'était-là la derniere victoire que ſe propoſait de remporter Auberée. Elle ſe mit, comme la veille, aux aguets à ſa fenêtre, pour attendre que le Prud'homme ſortît ; & lorſqu'elle le vit partir, elle commença à crier de toutes ſes forces, avec un ton de déſeſpoir : trente ſous, mon doux Jeſus ! trente ſous ! Il faut donc que je meure. Et en parlant ainſi, elle ſe frappait la poitrine & pleurait à vous fendre le cœur.

Aux cris qu'elle pouſſait, le Marchand s'arrêta pour lui demander ce qu'elle avait. La fine Vieille, ſans faire ſemblant de le voir, & comme une femme hors d'elle-

Digitized by Google

même, continua de crier toujours : " Trente ſous, mon bon Dieu ! & où „ veut-on que je les trouve ! Je ſuis „ ruinée, ils vont venir ici tout prendre, „ tout ſaiſir. Ah ! voici le malheur que „ m'annonçait mon rêve ".

Ces lamentations qui avaient l'air & le ton de la vérité, exciterent la compaſſion & la curioſité du Marchand. Il entra, & tirant la Couturiere par la manche, il lui demanda une ſeconde fois ce qui l'affligeait ainſi. " Sire, répondit-elle, voyez „ ſi je ne ſuis pas bien malheureuſe. Hier „ il eſt venu chez moi un jeune homme „ m'apporter un ſurcot. Il y avait quel- „ ques peaux à recoudre, & il le vou- „ lait pour ce matin. J'ai commencé tout „ tout de ſuite à y travailler ; mais „ comme j'avais à ſortir, je j'ai porté „ avec moi, pour ne pas perdre de tems; „ ſuppoſé qu'on me fît attendre; & l'ai „ laiſſé quelque part, ſans pouvoir de- „ viner où. Le jeune homme vient de „ venir me le redemander, je n'ai pu „ le lui rendre, il a fait du tapage & „ m'a

Digitized by Google

„ m'a menacée de me poursuivre en jus-
„ tice si je ne lui payais trente sous qu'il
„ lui coûte. Trente sous, mon voisin.
„ Songez donc quelle somme ça fait. Ah!
„ si je ne le retrouve pas, je n'ai plus
„ qu'à m'aller jetter à l'eau. Dites-moi,
„ bonne Auberée, reprit le Marchand,
„ ne seriez-vous pas venue hier au logis?
„ — Oui, Sire; & à telles enseignes que
„ votre femme faisait son lit, & qu'elle
„ m'a même fait asseoir à côté d'elle,
„ pour causer un moment. Au reste le
„ surcot est vert & fourré d'écureuil. Il y
„ a de plus une couture commencée quel-
„ que part, & vous y trouverez mon
„ aiguille & mon dé „.

Jamais joie n'égala celle que ressentit le Marchand, quand il entendit cette nouvelle. Il se rappellait bien que le surcot qu'il avait trouvé était vert & doublé d'écureuil. Il ne lui fallait, pour devenir le plus heureux des hommes, qu'y trouver encore l'aiguille & le dé. C'est ce qu'il alla vérifier, & ce qui acheva de combler son bonheur. Ainsi tous quatre furent

Digitized by Google

contens ; mais je vous laisse à décider qui des quatre le fut davantage.

L'Auteur finit par cette réflexion, que rarement une femme fera une sottise si une autre femme ne l'y encourage. Telle est honnête, sage & pure, dit-il, qui bientôt cessera de l'être, si elle voit une amie ou une voisine.

Digitized by Google

AMMELOT.

Par Audefroi le Bâtard.

Les six Pieces suivantes, dont les cinq premieres ont pour auteur l'un de nos Chansonniers du treizieme siecle, sont ce qu'aujourd'hui nous appellons Romance; *c'est-à-dire, un petit Poëme, composé de stances régulieres, & contenant le récit d'une aventure amoureuse, & ordinairement tragique. Le nom que nous lui avons donné annonce une origine ancienne. Cette dénomination cependant ne se trouve point dans les manuscrits. Les Romances qu'on va lire y portent le titre de Laîs, ou y sont sans titre comme les Chansons. Je serais fort porté à croire que l'invention de ce genre de Poésie est due à Audefroi; au moins des six Romances que j'ai découvertes, il y en a cinq qui lui appartiennent. Il est étonnant qu'il ait trouvé aussi peu d'imitateurs, & qu'un Poëme où, avec le charme du chant, se trouvaient réunis à la fois la narration animée & l'intérêt dramatique des Fabliaux, n'ait pas été accueilli par la Nation, sur-tout dans un tems où elle n'avait que de tristes*

Digitized by Google

& monotones Chanſons. J'ai déjà fait la même remarque au ſujet du Drame paſtoral d'Adam-le-Boſſu, qui ne fut pas imité davantage. Mais au reſte quel qu'ait été le ſuccès de ces différentes compoſitions, elles n'en ſont pas moins un titre pour la gloire de nos Provinces ſeptentrionales, auxquelles la propriété en appartient inconteſtablement.

Les Romances du treizieme ſiecle different des nôtres, en ce que dans toutes les couplets ſont toujours terminés par un refrein, & que ce refrein ſert même dans celles d'Audefroi à la Romance entiere. D'ailleurs elles ſe chantaient comme les nôtres; & l'on en peut voir la muſique dans le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, nº 7222.

Ammelot a neuf couplets, chacun de ſix vers; dont les trois premiers ſont de dix ſillabes, & les trois derniers de quatre. Le ſens du huitieme vers, qui ſert de refrein à tous les couplets, eſt que Gui aime Ammelot.

EXTRAIT.

LA Princeſſe Ammelot aimait le Comte Gui. Le Roi ſon pere la force d'épouſer un mari qu'elle déteſte. Séparée ainſi de

Digitized by Google

ſon amant, elle n'a plus d'autre conſolation que de s'enfermer chaque jour pour le pleurer ; mais l'époux, qui ſurprend ſes plaintes, la maltraite cruellement, & l'enferme dans une priſon. Heureuſement pour elle, Gui, en revenant d'un Tournois, apprend le traitement odieux qu'éprouve ſa maîtreſſe. Il va attaquer le mari, le tue & emmene la veuve dans ſes terres où il l'épouſe.

Digitized by Google

Par Audefroi le Bâtard.

LAI D'IDOINE.

Le ſujet de cette Romance diffère fort peu de celui de la précédente. Elle a vingt-cinq couplets, chacun de cinq vers Alexandrins ſur une ſeule rime féminine. Le ſens du refrein eſt que celui qui éprouve les chagrins d'amour, doit bientôt éprouver ſes plaiſirs.

EXTRAIT.

IDOINE eſt ſurpriſe par la Reine ſa mere, avec le Comte Garſile, ſon amant. Le Roi, inſtruit de l'aventure, enferme ſa fille dans une tour. Elle y paſſe trois années malheureuſe. Enfin le Monarque fait publier un Tournois dont le prix doit être la main de ſa fille. Garſile accourt. Idoine trouve le moyen de lui jetter par la fenêtre de ſa priſon une de ſes manches pour porter dans le combat. Animé par ce gage de l'amour, Garſile eſt vainqueur & il obtient ſon amante.

Digitized by Google

LAI D'ISABEAU.

Par Audefroi le Bâtard.

A quatorze couplets de cinq vers, avec ce refrein : Gérard attend la joie.

EXTRAIT.

GERARD aimait Iſabeau, Iſabeau aimait Gérard ; mais leur amour était, ainſi que l'amour doit toujours être, pur & décent. Une ſi belle union eſt troublée tout-à-coup. Les parens de la Pucelle l'accordent en mariage à un Vavaſſeur. Gérard vient, comme auparavant, lui parler de ſa tendreſſe : mais elle répond que ne pouvant déſormais le voir ſans crime, elle renonce à lui pour toujours ; & le prie même de ne jamais ſe préſenter devant elle. De déſeſpoir, Gérard ſe croiſe pour la Terre-Sainte. Il veut cependant, avant de partir, voir encore une fois ſa chere Iſabeau. Il ſe rend chez elle & la trouve dans ſon verger. Ses adieux ſont ſi

Digitized by Google

touchans qu'ils réveillent tout l'amour que la Dame avait pour lui. Elle fond en larmes, elle l'embraſſe pour la derniere fois & tombe, ainſi que lui, ſans connaiſſance. Le mari, qui de ſa fenêtre voit ce ſpectacle, en meurt de douleur; & cette mort procure à Gérard le bonheur d'épouſer ſa maîtreſſe.

Digitized by Google

LAI DE BÉATRIX.

Par Audefroi le Bâtard.

Les couplets de cette Romance ſont de ſept vers, dont cinq Alexandrins ſur une même rime, & deux de huit ſillabes, ſervant de refrein. Le ſens du refrein eſt que les maux cauſés par un amour extrême, ſont bien douloureux.

EXTRAIT.

RETIRÉE dans ſa chambre pour pleurer plus librement, la belle Béatrix s'y livrait au déſeſpoir. Son pere venait de la promettre en mariage au Duc Henri ſon Suzerain, & elle ſe trouvait enceinte du Comte Hugues. " Dans l'état où je „ ſuis, comment oſerai-je me préſenter „ aux careſſes d'un époux, s'écria-t-elle? „ Non, fallût-il mourir, jamais nul autre „ que Hugues ne recevra les miennes. „ Mais pourquoi ne vient-il donc pas de- „ mander ma main à mon pere? Peut-il „ oublier la ſituation où il m'a laiſſée?

Digitized by Google

„ Il va m'en coûter pour lui l'honneur &
„ la vie. Hélas! combien ſont amers les
„ maux que cauſe un amour extrême » !

Un vieil Ecuyer, attaché à la maiſon de la demoiſelle, l'entendant gémir vient la conſoler. Elle lui confie ſes douleurs, & l'envoie à l'inſtant vers Hugues, auquel elle fait dire qu'elle l'attendra tel jour dans le verger de ſon pere. Le Comte eſt à peine averti du danger de ſon amante, qu'il vole à ſon ſecours avec quelques-uns de ſes Chevaliers. Il la trouve au verger. Je n'ai plus d'eſpoir qu'en vous, lui dit-elle; ſauvez-moi de la colere de mon pere. Hugues l'embraſſe, en l'aſſurant d'un amour éternel. Il la fait monter ſur ſon cheval & l'enleve.

A cette nouvelle le Duc Henri, furieux, accourt chez le pere, ſon Vaſſal, pour le menacer de toute ſa colere. Celui-ci proteſte qu'il a été trompé lui-même le premier par ſa fille. La mere, dans l'eſpérance de conſoler plus promptement le Duc, lui apprend que depuis long-tems Béatrix aimait Hugues. Mais ce cruel aveu devient un arrêt de mort pour le jaloux

Digitized by Google

Henri. Il y ſuccombe. Béatrix, pendant ce tems, était arrivée ſans danger chez le Comte Hugues. Les deux amans s'étaient épouſés tout auſſi-tôt ; & ils furent, toute leur vie, un modele de conſtance & d'amour.

Digitized by Google

Par Audefroi le Bâtard.

ARGENTINE.

A dix-ſept couplets, compoſés chacun de ſept vers, dont cinq Alexandrins ſur une ſeule rime féminine, & deux de huit ſyllabes ſur une maſculine. Ceux-ci forment le refrein, & ſignifient que femme qui a mauvais mari a ſouvent bien du chagrin.

EXTRAIT.

LE Comte Gui était l'époux d'Argentine. Elle lui avait donné ſix enfans mâles, & pendant pluſieurs années il lui fut fidele; mais s'étant amouraché de Sabine, ſuivante de ſa femme, il prit l'épouſe en haine & la rendit malheureuſe. Femme qui a mauvais mari, a ſouvent bien du chagrin. Gui néanmoins fut long-tems à réuſſir auprès de la Demoiſelle. Elle ſe refuſait opiniâtrément à ſes deſirs. Enfin, à force de promeſſes & de préſens, il vint à bout de la ſéduire, *& lui fit perdre le doux nom de Pucelle.*

Digitized by Google

Bientôt Argentine ſut l'infidélité de ſon mari. Elle ne put s'empêcher de lui en faire des reproches ; mais Gui alors ne gardant plus ni décence, ni meſures, la répudia indignement. Elle embraſſe ſes enfans qu'elle recommande, en pleurant, aux domeſtiques, & part ſans ſavoir où aller. Après bien des courſes & des traverſes, elle arrive en Allemagne, & ſe met au ſervice de l'Empereur. Peu de tems après, les enfans, devenus comme elle odieux au pere & à la nouvelle favorite, ſont chaſſés à leur tour. Ils deviennent de braves Chevaliers, & ſont accueillis par l'Empereur qui les prend à ſa ſolde. C'eſt à ſa Cour qu'ils reconnaiſſent leur mere ; mais alors formant le projet de réparer ſes malheurs, ils partent tous ſix avec elle & viennent au Château du Comte. Argentine eſt rétablie dans ſes droits, Gui obligé de faire ſa paix, & Sabine chaſſée avec la honte & le mépris qu'elle mérite.

Digitized by Google

* LA CHATELAINE DE S. GILLES.

Cette piece a été publiée par Barbasan, & la même année, par M. de Sainte-Palaye qui, comme au Fabliau d'Aucassin, y a fait quelques changemens. Elle a trente-cinq couplets, les couplets neuf vers, & les vers huit syllabes, excepté le huitieme & le neuvieme qui, n'étant que des proverbes ou des refreins tirés d'autres chansons du tems, n'ont point de mesure fixe. Le dernier mot d'un couplet sert toujours de commencement au couplet suivant.

EXTRAIT.

A Saint-Gilles autrefois était un Châtelain fort pauvre qui avait une fille à marier. Elle lui fut demandée par un Vilain, riche en terres; & il la lui accorda. « Non, mon pere, s'écria la Pu-» celle, moi qui ai pour ami le fils d'un » Comte, jamais je n'épouserai ce Vil-» lain; j'en mourrais. Il faut vous y

Digitized by Google

» réſoudre, répondit le pere. Cet homme
» eſt riche, vous aurez avec lui de l'ar-
» gent en abondance, ceinture d'or &
» habits de ſoie. — Mon pere, que Dieu
» puniſſe celle qui aimera quelqu'un pour
» ſon argent. Moi, mon cœur s'y refuſe;
» il me dit que toutes les richeſſes de ce
» monde ne valent pas le plaiſir d'aimer,

mieux
Er j'aim' miex morir pucele
Qu'avoir mauvès mari.

» Au reſte, ſi j'ai cette délicateſſe, qui
» pourra m'en blâmer ? — Tout le monde,
» ma fille. Sachez qu'on mépriſe celle qui
» déſobéit à ſon pere, & que Dieu lui-
» même tôt ou tard la punit. — Eh bien,
» mon pere, je vous obéirai quoiqu'il
» m'en coûte; mais quelles craintes mor-
» telles m'inſpire cette chanſon,

Nul
Nus ſe marie
Qui ne s'en repente.

Comme elle parlait encore, arriva le Villain. Il s'était décraſſé pour venir la

Digitized by Google

fiancer, & dans la joie que lui inſpirait ſon bonheur, il avait chanté tout le long de la route. « Argent fait épouſer » à Villain fille de Gentilhomme, ſe diſait-» il. Rien n'égale en beauté celle que je » vais avoir. La roſe la plus fraîche n'ap-» proche pas de ſon teint. Ses yeux bleus » reſſemblent au Paradis ouvert; ils brû-» lent quand ils regardent: oui, ils me » brûlent. Je ne puis éloigner d'elle mes » penſées, ni attendre plus long-tems. » Vîte, gentil Prêtre Nicolas, mariez-» nous. Volontiers, dit le Curé; où eſt » la future? — La voici. Mais ſachez » d'elle auparavant ſi mon amour lui plaît. » Conſentez-vous à épouſer ce Villain » pour ſon argent, demanda le Prêtre à » la Pucelle? Mon pere l'ordonne, ré-» pondit-elle; je n'oſe lui déſobéir. » Hélas! faut-il donc que j'aie un mari » malgré moi. Oui, c'eſt malgré moi, & » jamais je ne pourrai lui être fidelle. Peu » m'importe, reprit le Curé, ce ſont vos » affaires & les ſiennes: moi je vous marie ».

La Chatelaine s'en revint, en chantant triſtement ces paroles: *Je n'ai point amour*

Digitized by Google

à mon gré, j'en vivrai moins heureuſe. Lorſqu'il lui fallut entrer chez ſon mari, elle ajouta: « c'en eſt donc fait, voici le » lieu où je ne pourrai plus, aucun jour » de ma vie, me trouver ſeule ſans pleurer. » Ah! mon ami a tardé trop long-tems. » Dans un moment il ſera trop tard; je » lui ſerai enlevée pour jamais ».

Elle avait à peine achevé que ſoudain voici l'ami qui entre. Auſſi-tôt elle chante à haute voix ces paroles: « *Doux amant,* » *c'eſt pour vous qu'on m'afflige; mais ja-* » *mais je ne vous oublierai.* Non, ajouta- » t-elle, je ne vous oublierai jamais. Tant » que Dieu me laiſſera des jours, je n'en » paſſerai aucun ſans vous aimer. Mon » cœur, pendant votre abſence, était » comme une fleur que la gelée a flétrie. » C'eſt au Villain à ſécher maintenant; » moi je renais: & dût-il en crever de » jalouſie, je chanterai,

Acolez moi, & baiſiez doucement:
Car le mal d'amour
Quar li maus d'amer me tient joliment.

» Mais, ami, tandis qu'il en eſt tems

Digitized by Google

» encore, & avant qu'on nous ſurprenne, » ſongeons à nous échapper d'ici. Il ne » nous faut que traverſer ce vallon pour » atteindre vos terres. Là, nous pourrons » en ſûreté braver nos ennemis ». L'ami n'héſita pas. Il prit la Pucelle ſur ſon cheval, & l'enleva auſſi-tôt en chantant cet air :

Nul bois
Nus ne doit au bos aler
compagne
Sans ſa compaignete.

Et cet autre encore :

Ainſi doit aler
Tendre cœur
Fin cueis qui bien aime.

En ce moment arrivait le Châtelain. Le Villain, accourant pour lui tenir l'étrier, apperçoit le Damoiſeau qui enlevait ſa femme. « Au nom de Dieu, rendez-moi » ma mie, crie-t-il au raviſſeur, & prenez » tout mon bien. C'eſt ma Mie, c'eſt ma » femme, celle pour laquelle j'ai tout » donné. Oui, vous m'avez achetée » comme on achete un animal, répondit

Digitized by Google

» la Demoiſelle ; mais on me livrait mal-
» gré moi, & je tiens le marché nul ».
A ces mots elle diſparut. En même tems
entrerent dans la cour les gens de la nôce.
Ils chantaient cet air : *Sautez & danſez, vous qui aimez loyalement.* Mais le Villain, honteux de ſon aventure, s'enfuit ſans vouloir leur parler.

Cependant il aſſembla ſes parens, pour les conſulter ſur le parti qu'il avait à prendre. « Laiſſez-là votre maîtreſſe, lui » dirent ceux-ci, & reprenez votre labou-
» rage. Eh bien! labourons donc, répon-
» dit-il. Si j'ai fait la ſottiſe de choiſir une
» femme bien au-deſſus de moi, on ne
» doit pas me le reprocher ; j'en ſuis aſſez
» puni. *J'avais trouvé le nid de la pie,*
» *mais les petits m'ont échappé* ».

Déja la Demoiſelle avait gagné la terre que lui avait donnée en douaire ſon ami. Mes maux ſont terminés, s'écria-t-elle ; je dois bien chanter à préſent :

J'ai amoretes à mon gré,
J'en ſuis plus joliete aſſez.

Les Dames & Demoiſelles du lieu vinrent

Digitized by Google

la ſaluer, & elles chanterent à ſa nôce des chanſons nouvelles. Pour le Damoiſeau, il diſait en regardant ſa Mie: me voilà heureux, j'ai bien placé mon cœur.

amie
J'ai amiette
gracieuſe
Sadete,
Blondete,
voulais
Tele com je voloie.

Digitized by Google

** MARIAN.

Ce Fabliau eſt tiré du Caſtoiement. *Il ne ſe trouve pas dans la verſion que Barbaſan en a imprimée.*

EXTRAIT.

UN Roi turbulent & ambitieux inquiétait tous ſes voiſins, & ſans ceſſe était en guerre avec eux. Ses ſujets épuiſés murmurerent enfin ſi hautement, qu'il s'allarma & convoqua un *Parlement* des principaux Clercs & Laïcs de ſon Royaume *(a)*. Quand ils furent aſſemblés, il ſe plaignit à eux de ſon malheur qui le forçait à des guerres éternelles. Il craignait, diſait-il, qu'elles ne fuſſent une punition de ſes péchés, & les pria de lui dire par quelle faute il avait attiré ſur ſa tête la colere du Tout-Puiſſant.

Les Eccléſiaſtiques parlerent les pre-

Digitized by Google

miers. Loin de rien trouver de répréhensible dans la conduite du tyran, il ne leur parut au contraire qu'un Prince juſte & humain. Ils louerent ſur-tout ſa foi & ſa dévotion, & ne voyant rien en lui que d'agréable au Seigneur, ils ne pouvaient le croire l'objet de la vengeance céleſte *(b)*. L'aſſemblée ſe ſépara ainſi.

Cependant, ſoit que le Monarque eſſayât d'en impoſer, ſoit que ſa conſcience ne l'eût pas diſculpé auſſi aiſément que le Clergé, il voulut conſulter encore, & députa quelques Officiers vers un de ſes ſujets, nommé Marian, homme renommé pour ſon ſavoir & ſa prudence. Laſſé d'un gouvernement tyrannique, le Philoſophe s'était retiré dans un bois où il vivait ſeul, ſans crainte & ſans deſirs. Dès qu'il apperçut les Députés, avant même qu'ils lui euſſent expliqué le ſujet de leur miſſion, il s'écria : « Dieu avait confié ce Royaume à votre „ maître ; il en a abuſé & Dieu l'a puni. „ Retournez ſur vos pas. Au moment „ où je vous parle, il n'eſt plus „. Les Envoyés s'en revinrent, & ils trouve-

Digitized by Google

rent à leur retour que l'Hermite philosophe n'avait dit que trop vrai. Pendant leur abſence, les ſujets s'étaient révoltés contre le tyran, ils l'avaient aſſaſſiné & venaient de ſe choiſir un autre maître.

Bon Roi amende le Pays, *ajoute le Poëte dans ſon vieux langage*; & ſi le Roi fait du mal, c'eſt la terre qui en ſouffre. *Ce qui eſt la penſée d'Horace :*

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

NOTES.

(*a*, *Convoqua un* Parlement *compoſé des principaux Clercs & Laïcs de ſon Royaume*). On ne connaiſſait, au tems des Fabliers, que deux Ordres dans l'Etat; le Clergé & la Nobleſſe. Ce fut poſtérieurement à nos Poëtes, que la politique de Philippe-le-Bel introduiſit dans l'aſſemblée de la Nation, le *troiſieme*, celui du peuple, qui s'appella pour cette raiſon *Tiers-Etat*.

Digitized by Google

(*b*, *Ils ne pouvaient le croire l'objet de la vengeance céleſte*).

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe, &c.

Cette réponſe adulatoire du Renard courtiſan, dans la Fable de la Fontaine, & le diſcours du Lion aux animaux aſſemblés, ont une reſſemblance marquée avec cet endroit de notre Fabliau.

Digitized by Google

LA CHATELAINE DE VERGY.

L'Auteur déclame dans ſon début contre ces traîtres & perfides amis qui gagnant votre confiance par des confidences adroites & par une apparence de loyauté, en abuſent pour vous arracher votre ſecret, & vous livrer enſuite à la riſée publique. Il invite les Amans au miſtere & à la diſcrétion ; & les exhorte à éviter ſur-tout ces imprudences, trop communes, dont le fruit eſt toujours la perte du cœur qu'on avait ſu gagner ; ſi même elles n'amenent pas quelquefois des malheurs plus grands encore ; comme il arriva, dit-il, à la niece du Duc de Bourgogne, la Dame de Vergy.

UN Chevalier beau & vaillant, nommé Agolane, en était devenu éperdument amoureux ; & il l'aima tant qu'enfin elle ne put s'empêcher de céder à ſon

Digitized by Google

amour. Mais ce fut à cette condition expresse que jamais il ne laisserait rien soupçonner de leur intelligence, & que, si par sa faute un secret aussi important pour elle venait à être découvert, dès l'heure même il éprouverait autant de haine qu'il aurait jusques-là éprouvé de tendresse.

D'après de tels sentimens, la belle & prudente Châtelaine avait pris, pour voir son Amant, les précautions les plus scrupuleuses. Elle occupait dans son Château un appartement qui donnait sur le verger. Agolane, lorsqu'elle permettait qu'il vînt lui témoigner son amour, se rendait seul au verger la nuit; & là, caché derriere quelque arbre, il attendait en silence un signal convenu. Ce signal était un petit chien que lâchait Vergy, dès qu'elle se trouvait libre. L'animal, par ses jappemens & ses caresses, venait avertir le Chevalier, qui alors se glissait doucement dans la chambre où il était sûr de trouver la Châtelaine seule. Le lendemain il sortait avant le jour; & c'était ainsi que vivait ce couple char-

Digitized by Google

mant, occupé uniquement du plaiſir de s'aimer; & d'autant plus heureux que ſon bonheur était ignoré.

Agolane, que ſa valeur attirait ſouvent à la Cour du Duc ſon ſouverain, en était devenu le confident & l'ami; mais il était devenu auſſi, ſans le ſavoir, bien plus cher encore à la Ducheſſe. Elle n'avait pu voir ſans amour tant de graces & de beauté; & plus d'une fois, s'il n'eût point aimé ailleurs, elle le mit à portée de le deviner. Ce langage néanmoins n'ayant pas été entendu, il fallut ſe réſoudre à en parler un autre.

Elle prit donc un jour à part le beau Chevalier, & lui témoigna quelque ſurpriſe de ce qu'avec de la réputation & tous les avantages extérieurs, il n'avait pas encore, parmi tant de Beautés qu'offrait la Cour de Bourgogne, fait le choix d'une amie. Il répondit que la crainte de voir rejetté l'hommage de ſon cœur l'avait juſques-là empêché de l'offrir. Elle le trouva trop modeſte, l'exhorta à compter un peu plus ſur ſes

Digitized by Google

forces, & l'assura qu'avec un mérite reconnu on trouvait sans peine des cœurs qui ne demandaient qu'à se rendre. Mais elle voulait qu'il se déterminât au plutôt, & sur-tout qu'il ne fît son choix que dans les premiers rangs ; principalement si on daignait lui faire sentir qu'il était aimé. Il se retrancha toujours à dire *que* n'étant ni Comte ni Souverain, il devait apprécier assez ses faibles prétentions pour ne pas ambitionner ridiculement le bonheur des Rois.

Abusée de plus en plus par ces paroles dont la circonspection semblait faire présumer qu'Agolane jusqu'à ce jour n'avait pas aimé, la Ducheſſe crut qu'il ne fallait plus que l'encourager en faisant disparaître la distance des rangs qui pouvait l'effaroucher encore. Elle lui demanda ce que répondrait sa modestie, si elle allait le choisir pour son Chevalier & lui avouer qu'elle se sentait depuis long-tems de l'amitié pour lui. Il répartit avec une respectueuse naïveté : " Madame, je l'ignorais, & je remercie " Dieu de la grace qu'il m'a faite d'ob-

Digitized by Google

„ tenir vos bontés & celles de Monsei-
„ gneur. J'espere qu'il me fera encore
„ celle de les mériter toujours, & de
„ n'oublier jamais la foi & la loyauté
„ que je vous dois à tous les deux. Eh!
„ qui vous prie de trahir votre Seigneur,
„ reprit-elle aussi-tôt d'un ton très-ai-
„ gre „ ? Puis avec un regard furieux qu'elle accompagna de quelques injures, elle sortit pour aller dans son appartement cacher sa honte & méditer sa vengeance.

La nuit en effet, quand le Duc se fut placé à ses côtés, elle commença à soupirer & à gémir. Celui-ci, qui aimait tendrement son épouse, fut inquiet, & voulut savoir quels étaient ses chagrins. " Je gémis sur vous, beau doux Sire,
„ répondit-elle. Qu'on ne sait gueres,
„ hélas! dans votre rang sur la foi &
„ l'honneur de qui l'on peut compter!
„ Souvent même c'est de ceux qu'on a
„ le plus comblés de biens que s'éprou-
„ vent les plus grandes perfidies. J'ignore
„ où tend ce discours, reprit le Duc
„ étonné, & crois être sûr de la fidélité

Digitized by Google

„ de ceux qui m'entourent. Mais ſi parmi „ eux on me dénonçait un traître, vous „ me verriez bientôt employer, pour le „ punir, un châtiment exemplaire. — Eh „ bien! Sire, puniſſez donc Agolane. Vous „ ſavez tout ce que vous avez fait pour „ le perfide; apprenez que par reconnaiſ- „ ſance il cherche à vous déshonorer, „ & qu'hier j'ai eu à rougir, tout le jour, „ de ſes ſollicitations criminelles. Ce n'eſt „ point à tort que les Dames de votre „ Cour s'étonnaient, ainſi que moi, de „ n'avoir découvert à l'hipocrite aucune „ amie; en voici la cauſe, & notre ſur- „ priſe maintenant doit ceſſer „.

Le Duc fut ſi profondément affecté de ce reproche de trahiſon dans un homme qu'il avait aimé tendrement, que de toute la nuit il ne put repoſer. Le lendemain, dès qu'il fut levé, il le manda; & après lui avoir reproché avec amertume ſon ingratitude & ſa perfidie, il lui ordonna de ſortir, dès le jour même, de ſes terres, s'il ne voulait, le lendemain, y périr à un gibet.

Ces menaces imprévues, ces reproches

Digitized by Google

durs & ſi peu mérités interdirent le Chevalier au point qu'il fut quelque tems ſans pouvoir répondre. L'idée ſeule qu'il allait pour jamais être ſéparé de Vergy, le glaçait d'effroi. Enfin, revenu de ſon premier trouble, il pria le Duc de ſe rappeller ſa fidélité, & de ne pas condamner ſans preuves & ſur la ſimple délation peut-être de quelque méchant, un brave homme connu par pluſieurs années d'une conduite irréprochable. " Ce „ n'eſt point un ennemi ; c'eſt la Ducheſſe „ elle-même qui vous a accuſé, lui ré- „ pondit le Duc. Oſerez-vous rejetter ſon „ témoignage „. Cette atrocité de la Ducheſſe ſaiſit d'horreur le Chevalier. Il ne voulut pourtant pas l'accuſer pour ſe défendre ; & d'un ton pénétré il ſe contenta de répondre : " Sire, puiſque Madame s'eſt „ plaint de moi, elle a cru pouvoir ſe „ plaindre ſans doute, & je dois me taire. „ D'ailleurs maintenant que vos oreilles „ ont été prévenues par elle, réuſſirais-je „ à vous prouver mon innocence „ ?

Le ton dont fut prononcé ce peu de mots fit impreſſion ſur le Duc. L'attache-

Digitized by Google

ment & l'eſtime lui parlaient déjà en faveur de l'accuſé ; mais une choſe combattait dans ſon ame ces ſentimens favorables : c'était la réflexion maligne de la Ducheſſe ſur l'indifférence apparente du Chevalier. Cette remarque avait ſingulièrement frappé le Prince, & il ne doutait nullement que celui qu'on n'avait vu juſqu'alors aimer aucune femme de ſa Cour, n'aimât véritablement la ſienne. Pour lever ce ſcrupule, il exigea qu'Agolane jurât ſur ſon honneur de lui répondre avec vérité à une queſtion qu'il allait lui faire. Le Chevalier, qui n'y vit qu'un moyen facile de conſerver à la fois l'amitié de ſon Souverain & le cœur de Vergy, jura ſans héſiter. " Eh bien, reprit le Duc, „ l'on ne vous a connu juſqu'ici ni à ma „ Cour ni ailleurs l'apparence même d'un „ attachement ; & tant que j'aurai cette „ incertitude, je vous croirai coupable. „ Répondez-moi ſans détour. Aimez-vous „ ſecrettement ? Qui aimez-vous ? Voilà „ ce que je veux ſavoir, & ce qui ſeul „ peut diſſiper mes ſoupçons. Confiez à „ mon amitié ce ſecret que je crois mé-

Digitized by Google

riter ; elle vous eſt rendue à ce prix.
„ Si vous refuſez, vous n'êtes plus à mes
„ yeux qu'un traître & un perfide, digne
„ de toute ma colere. Choiſiſſez „.

Ce fut alors qu'Agolane ſentit & l'imprudence du ſerment qu'il venait de faire, & l'embarras cruel de ſa ſituation. Oſera-t-il avouer au Duc qu'il aime ſa niece ? Manquera-t-il au ſecret inviolable qu'a exigé Vergy ? S'il ſe taît, il eſt banni ; s'il parle, il trahit ſon amante : & quelque parti qu'il prenne, il eſt sûr de la perdre. Encore s'il pouvait la voir dans ſon exil ! que ſerait un banniſſement à ce prix ! Mais elle ne peut le ſuivre ; & pourra-t-il vivre ſans elle ?

Combattu & déchiré tour-à-tour par ces penſées déſeſpérantes, il ne peut plus cacher ſa douleur. Des larmes s'échappent malgré lui & coulent ſur ſes joues. Le Duc attendri cherche à le raſſurer. Il lui jure à ſon tour, ſur la foi qu'il lui doit comme Suſerain, de ne jamais révéler à qui que ce ſoit dans l'univers le ſecret qu'il attend ; & il le demande de nouveau, moins comme l'engagement d'une parole

Digitized by Google

donnée que comme un témoignage précieux de confiance & d'estime. « Ah ! *Sire*, „ s'écrie le Chevalier, pardonnez ces combats à un cœur rempli d'ailleurs de reconnaissance pour vous : mais il s'agit „ de mon bonheur, je vais tout perdre „ & j'en mourrai. — Agolane, il est donc „ des choses que vous craignez de confier à votre ami ! Et voilà le prix que „ reçoit de vous sa tendresse ! Ah ! c'en „ est fait ; vous voulez que je vous „ haïsse „.

Ce reproche si doux & si touchant alla au cœur du Chevalier. Il ne put y résister, & il avoua enfin ce mistere terrible, le secret de sa vie. Le Duc d'abord n'en voulut rien croire. Sa niece *vivait* dans une retraite si profonde que l'aveu d'une intrigue avec elle ne lui parut *qu'un* mensonge adroit. En vain on lui conta la naissance de cet amour, ses *détails*, les rendez-vous dans le verger & le signal du petit chien : il s'obstina toujours à nier tout ce qu'il ne verrait pas, & exigea absolument de l'amant heureux qu'il le menât avec lui au rendez-vous.

Digitized by Google

Agolane ne pouvait plus refuſer cette demande, après avoir accordé la premiere. Il convint donc avec le Duc de certaines précautions. Tous deux ſe rendirent le ſoir ſéparément à un lieu déſigné, & de là ils partirent enſemble pour aller au verger.

A peine y furent-ils arrivés qu'ils entendirent le petit chien qui à ſon ordinaire accourut, en jappant, vers Agolane pour le careſſer. Le Duc alors, feignant d'être convaincu, dit adieu au Chevalier, & le quitta, comme ſi ce premier témoignage lui eût ſuffi; mais l'inſtant d'après il revint ſur ſes pas, & le ſuivit doucement & ſans bruit, réſolu de voir où ſe terminerait cette miſtérieuſe aventure, à laquelle il ne croyait pas encore. La porte était entr'ouverte. Il vit entrer l'heureux Agolane. Il vit ſa niece, au premier bruit, ſe lever avec tranſport, accourir hors d'elle-même vers ſon amant & le ſerrer dans ſes beaux bras, en le baiſant mille fois. « Mon doux ami, ma ſeule » joie & tout ce qui m'eſt le plus cher au » monde, qu'il y a long-tems que je ne t'ai vu! & que loin de toi les jours

» ici m'ont paru longs! Mais tous mes chagrins sont oubliés; & me voilà heureuse » puisque je t'ai retrouvé ». Et à ces mots elle le pressait de nouveau contre son cœur, & l'embrassait encore sans lui donner le tems de répondre. Elle le fit entrer enfin dans sa chambre, où la nuit s'écoula pour eux dans des ravissemens qu'il me serait impossible de vous décrire. Ceux-là seuls peuvent les comprendre à qui Amour les a départis. Encore Amour ne les accorde-t-il pas à tous ceux qui aiment.

L'approche du jour força cependant Agolane de se retirer. Vergy, après lui avoir fixé le terme du prochain rendez-vous, le reconduisit à la porte, en le couvrant de baisers & lui reprochant toute en larmes son empressement à partir. Mais à peine eut-il fait quatre pas qu'elle le rappella aussi-tôt pour l'accabler de nouvelles caresses, & le retint étroitement serré dans ses bras sans plus vouloir lui permettre de la quitter. Il fallut qu'il s'en arrachât avec une sorte de violence. Elle resta quelque tems sur le seuil de la porte, afin de jouir malgré lui du plaisir de le voir,

Digitized by Google

voir. Ses yeux, à travers l'obscurité, cherchaient encore à le suivre. Enfin elle ne rentra que pour maudire le jour & la lumiere.

Le Duc qui avait été témoin des premiers transports des deux amans, le fut aussi de leurs tendres adieux. Il avait eu le courage de passer la nuit dans le verger, & il y attendait le départ du Chevalier, moins pour aquérir une nouvelle preuve de son innocence, à la fin trop bien reconnue, que pour lui rendre sur le lieu même la justice qu'il lui devait. Dès qu'il le vit sortir, il courut après lui, l'embrassa tendrement, lui demanda pardon de ses soupçons injurieux, & l'assura pour toujours d'une amitié inaltérable. Agolane, surpris de le voir, le conjura une seconde fois par tout ce qui est le plus sacré de cacher à jamais ce secret de son cœur. « Je mourrais de douleur, dit-il, si dans » tout l'univers un autre que vous pou- » vait le soupçonner. Ne m'en parlez plus » vous-même, répondit le Duc; car dès » ce moment je l'ai oublié »: & aussi-tôt

Digitized by Google

l'entretenant d'autre choſe, il le ramena au palais.

A dîner il le fit aſſeoir à ſes côtés. Il affecta de le traiter avec plus de diſtinction encore qu'auparavant, & lui fit tant de careſſes, lui montra tant d'amitié, que la Ducheſſe n'y put tenir. Elle feignit de ſe trouver mal, & de dépit quittant la table alla ſe mettre au lit. Le Duc, qui ne ſoupçonna pas d'abord la cauſe de cette bruſque retraite, accourut allarmé: & comme il interrogeait ſon épouſe ſur cette incommodité ſubite & ſurprenante; « Eh! ne devrais-je pas mourir de » chagrin, dit-elle, quand vous me mé» priſez aſſez pour accueillir encore celui » que vous & moi nous avons tant de raiſons » de haïr; quand, après les plaintes qu'hier » je vous ai faites de lui, je vous vois, » pour m'inſulter ſans doute, l'accabler » devant moi de vos careſſes? Madame; » reprit le Duc, ceſſez de m'en dire du » mal. Je ſais ce que je dois croire ſur » l'état de ſon cœur. Ne m'en demandez » pas davantage; mais ni vous ni perſonne » au monde, ne réuſſiriez maintenant à

Digitized by Google

» lui ôter mon amitié ». Et ſans attendre de réponſe, il ſortit auſſi-tôt.

La Ducheſſe reſta conſternée. Après avoir eſſuyé des rebuts, elle ſe voyait une rivale ; & pour comble de déſeſpoir il lui était défendu de la connaître & impoſſible de s'en venger. Sa jalouſe fureur ſe le promit bien cependant ; & trop sûre de la faibleſſe qu'avait pour elle ſon mari, elle réſolut de lui arracher dès le jour même ce ſecret funeſte, la cauſe de ſon malheur. La nuit donc, quand le Duc vint ſe placer à ſes côtés, elle feignit de vouloir ſe retirer, comme ſi elle eût renoncé pour jamais à partager ſa couche. Il l'arrêta, & l'embraſſant avec tendreſſe, la pria de reſter. « Que vous êtes faux » & trompeur, lui dit-elle! Vous affectez » ici le langage de l'amour ; & vous ne » m'aimâtes jamais. Long-tems hélas! vos » proteſtations m'ont ſéduite : il m'était » ſi doux de les croire! Mais qu'aujourd'hui me voilà cruellement déſabuſée! » Eh! comment lui demanda le Duc? — » Le Chevalier vous a trompé par des » menſonges, & vous l'avez cru. Je ne

Digitized by Google

» demande point à les connaître, puiſque » vous êtes réſolu de me les cacher. Mais » ce qui me pénetre, c'eſt de voir ma » tendreſſe payée d'un pareil retour. Ja- » mais, vous le ſavez, mon cœur n'a » eu aucune penſée, jamais il n'a eu un » ſecret qu'il ne vous l'ait confié auſſi- » tôt. Mon ſeul plaiſir était d'aller le dé- » poſer dans votre ſein; & vous, en re- » tour, vous ne m'annoncez les vôtres » que pour m'avertir qu'ils me ſont in- » terdits ».

A ces mots, elle éclata en ſoupirs & en ſanglots, avec une vérité ſi ſurpre- nante que le Duc en fut attendri. « Belle » amie, lui dit-il, je ſens qu'il ne m'eſt » pas poſſible de vivre haï de vous; mais » ſachez auſſi que je ne puis, ſans me » déshonorer, vous réveler ce que vous » exigez de moi. — Ne me l'avouez donc » pas, cher Sire; mais cherchez au moins, » pour me tromper, des prétextes plus » plauſibles. Votre tendreſſe m'a confié » ſouvent des ſecrets bien autrement » importants; & vous ſavez ſi ja- » mais je vous ai cauſé un repentir. Non

Digitized by Google

» encore une fois, ce n'eſt pas mon in-
» diſcrétion que vous craignez; mais vôtre
» cœur eſt changé, & vous ne m'aimez
» plus ».

Les ſanglots alors lui couperent la voix, & les larmes inonderent ſon viſage. Le Duc, par ſes careſſes, chercha en vain à la conſoler; il ne parut qu'augmenter ſes douleurs. " Non, s'écria-t-il, je ne
„ puis plus réſiſter à vos chagrins ni rien
„ avoir de caché pour votre amour. Vous
„ allez voir juſqu'où va pour vous l'excès
„ du mien: mais auſſi gardez-vous de le
„ trahir jamais; ma vengeance ſeraît ter-
„ rible, & je vous préviens qu'il y va
„ pour vous de la vie. Voici mes condi-
„ tions; vous ſentez-vous capable de les
„ accepter? — Oui, je m'y ſoumets, in-
„ grat; puiſque vous croyez la crainte
„ de la mort plus puiſſante ſur moi que
„ la peur de vous déplaire ».

Ce langage acheva de ſéduire le trop faible Duc. Amour l'aveuglait; il oublia ſa promeſſe, & conta imprudemment à la perfide tous les aveux que lui avaît faits Agolane. Il n'oublia, ni les rendez-

Digitized by Google

vous dans le verger dont il venait d'être témoin lui-même, ni le moyen adroit du petit chien, ni ſur-tout l'amour tendre de ſa niece pour le beau Chevalier.

Chacune de ſes paroles était un coup de poignard qu'il enfonçait dans le cœur de la Ducheſſe. Elle eut la force de diſſimuler cependant, & renouvella même pluſieurs fois les ſermens de diſcrétion qu'elle lui avait faits : mais dans ſon ame irritée elle en faiſait d'autres bien différens, & y jurait de mourir ou de ſe venger de ſa rivale. Dès ce moment elle ne s'occupa plus que de ce projet cruel. Jour & nuit elle y rêva, & chaque inſtant de retard fut pour elle un ſiecle.

L'occaſion de la vengeance ne ſe préſenta pourtant qu'à la Pentecôte. Le Duc alors tint une Cour — Pléniere, à laquelle furent invités les grands Seigneurs & les femmes qualifiées de ſes États. Vergy ne manqua pas de s'y rendre. A ſa vue la Ducheſſe pâlit de rage, tout ſon corps frémit. Elle ſe contint cependant, & ſe rendit même aſſez maîtreſſe de ſa colere pour faire à ſa niece plus de careſſes

Digitized by Google

encore qu'à ſon ordinaire. Mais après le dîner, quand les Dames paſſerent dans ſon appartement pour faire ou pour réparer leur toilette avant la danſe, elle les exhorta beaucoup à la gaieté. Puis s'adreſſant à Vergy : " Pour vous, belle „ niece, je ne vous y invite pas, & m'en „ repoſe ſur votre bel ami. Madame, ré„ pondit la Châtelaine avec douceur, j'ignore „ de qui vous voulez me parler; mais je n'ai „ point d'amis que je ne puiſſe avouer, „ & qui ne doivent faire honneur à Mon„ ſeigneur & à moi. — Je le crois bien, „ belle niece; quand on eſt ſi adroite & „ qu'on ſait ſi bien dreſſer de petits chiens, „ on peut n'avouer que ce qu'on veut „. Les Dames ne firent pas d'attention à ce diſcours, parce qu'elles n'y comprirent rien; & elles ſe rendirent dans les ſalles pour commencer les danſes.

Pour Vergy, qui étouffait de douleur & de honte, elle paſſa dans une garderobe voiſine où elle ſe jetta ſur un lit, & s'abandonna à ſon déſeſpoir, ſans s'appercevoir même d'une ſervante qui s'y trouvait aſſiſe. Ses premieres plaintes furent

Digitized by Google

des reproches à ſon amant, qu'elle ſoupçonna d'avoir acheté par une perfidie le cœur de la Ducheſſe. " Eh! ſerait-elle in-
„ ſtruite de mon ſecret, s'écria-t-elle, s'il
„ ne l'eût aimée plus moi qu'il a trahie?
„ Il me trompait donc, quand il me par-
„ lait d'amour. Et moi, ô mon Dieu, vous
„ ſavez comme je l'aimais! Doux ami,
„ que vous ai-je fait pour m'abandonner
„ & me trahir ainſi? Depuis que je vous
„ ai aimé, avant même de vous aimer,
„ ai-je jamais rien dit ou rien penſé qui
„ méritât une cruauté pareille? Dieu m'eût
„ offert & ſa gloire & ſon Paradis, que
„ je les euſſe refuſés, s'il eût fallu
„ vous perdre. Vous étiez toute ma ri-
„ cheſſe, mon bonheur & ma joie. Mon
„ unique plaiſir ſur la terre, quand je
„ ne pouvois vous voir, était de penſer
„ à vous; & ſi mon cœur eût pu tou-
„ jours être aſſuré du vôtre, je n'euſſe
„ plus vu ici bas aucun malheur à craindre.
„ Amour, le pouvais-je croire qu'il m'a-
„ bandonnerait ainſi, lorſqu'aſſis à mes
„ côtés & ſerré dans ſes bras, il me jurait
„ qu'il était tout entier à moi; lorſqu'il

Digitized by Google

„ m'appellait la Dame, la maîtreſſe de
„ ſon ame & de ſes jours, & me le di-
„ ſait d'un ton ſi doux, que je mourrais
„ de plaiſir à l'entendre ? Je ne croyais
„ pas alors que ſon cœur pût admettre
„ haine ou courroux pour moi. J'eſpérais
„ qu'il m'aimerait toute ſa vie, comme
„ j'étais sûre de l'aimer toute la mienne.
„ Si la mort fut venue l'enlever avant
„ moi, je l'euſſe bientôt ſuivi dans la
„ tombe ; & j'euſſe préféré le bonheur
„ d'être enſevelie auprès de lui à la dou-
„ leur de vivre pour ne plus le voir. Mou-
„ rons donc, puiſqu'il ne vit plus pour
„ moi. Le Ciel touché de la loyauté de
„ mon amour, me prendra en pitié ſans
„ doute. Puiſſe-t-il pour toute punition,
„ combler de ſes biens l'ingrat qui me
„ cauſe la mort ! Moi, je la lui pardonne ;
„ elle m'eſt douce de ſa main, & je meurs
„ ſans regret quand je ſonge que je l'ai
„ aimé „. A ces mots les yeux de Vergy
ſe ferment, ſa chaleur s'éteint. Elle veut
rappeller un inſtant ſes forces, pour dire
adieu à ſon amant ; & lui tendant les bras
comme ſi elle eût voulu le ſerrer une

Digitized by Google

fois encore, elle tombe ſur le lit, ſoupire & meurt.

Agolane ignorait entiérement ce qui ſe paſſait auſſi près de lui. Il était dans la ſalle avec les Dames, obligé par complaiſance de ſe prêter aux plaiſirs ; mais il ne voyait pas celle qu'aimait uniquement ſon cœur, & ſes yeux inquiets la cherchaient par-tout. Enfin ſurpris de ſa longue abſence, il en demande des nouvelles au Duc qui le prend par la main, & lui montrant le cabinet, lui dit d'aller la chercher. Il y entre avec l'empreſſement de l'amour ; & voit, (quel ſpectacle!) un corps pâle & ſans vie. Il cherche en vain à le ranimer par ſes baiſers ; ſes levres ne rencontrent que des levres glacées par la mort. La ſuivante qu'il apperçoit, & qu'il interroge, lui répete naïvement ce qu'elle vient d'entendre. Trop éclairé par cet aveu, il s'écrie : " O la „ plus tendre, la plus loyale & la meil„ leure des femmes, pour récompenſe de „ tant d'amour je vous ai donc trahie! „ & vous ſeule en avez voulu porter la „ peine. Mais je vous ferai juſtice, &

Digitized by Google

„ vous ſerez vengée „. Alors il ſaiſit une épée qu'il voit ſuſpendue à la muraille, il ſe l'enfonce dans le cœur, & tombe aux pieds de ſon amante.

La ſuivante effrayée court dans la ſalle avertir le Duc du double malheur dont elle vient d'être témoin. Il va conſidérer ce triſte ſpectacle, devant lequel il reſte immobile. Puis tout-à-coup, arrachant en fureur l'épée qui perçait le cœur de ſon malheureux ami, il retourne vers la Ducheſſe. " Je t'avais promis la mort, ſi tu „ me trahiſſais, lui dit-il ; meurs, tu ne „ mérites plus de vivre „. A ces paroles, il la poignarde & la fait tomber à ſes pieds. De toutes parts s'éleve un cri perçant, les danſes ceſſent, on approche, on eſt effrayé. Le Duc alors raconte la triſte & déplorable aventure de ces deux fideles amans. En la contant ſes larmes coulaient en abondance, & tout le monde pleurait avec lui. Mais quand on vit apporter les deux corps, on n'entendit plus que des ſanglots.

Le lendemain il leur fit rendre tous les honneurs funebres qu'on rend aux Souverains,

Digitized by Google

& leur éleva un riche mauſolée dans lequel il les renferma tous deux, réunis ſous une même tombe. Dès qu'il eut ſatisfait à ce devoir, il ne ſongea plus qu'à expier ſa faute. Dans ce deſſein il prit la Croix, ſe rendit à la Terre-Sainte, & entra dans l'Ordre du Temple. Mais ſans ceſſe l'idée du malheur dont il avait été la cauſe reſta préſente à ſa mémoire. Tant qu'il vêcut, tout ſon extérieur annonça un chagrin profond; & jamais, depuis la mort de ſon ami, on ne vit une ſeule fois ſes levres ſourire.

Quelle fut la ſource de tant de maux? une ſeule imprudence. Soyons donc diſcrets, puiſqu'une indiſcrétion peut avoir de ſi terribles ſuites; & par compaſſion pour nos deux amans *prions Dieu qu'au jour du jugement il les place à ſa droite.*

Se trouve copié dans les Contes de la Reine Marguerite de Navarre, *t.* 2, *p.* 410, *Nouv.* 70.

Et dans les Hiſtoires tragiques de Belleforet, *d'après l'Italien* de Bandello.

Ou

Digitized by Google

On en a fait aussi, sous le titre de Comtesse de Vergy, un Roman in-12 qui a eu deux éditions. Pour pouvoir donner à son Conte une certaine étendue, l'Auteur, qu'on dit être le Commandeur de Vignacourt, y a inséré beaucoup de faits historiques du regne de Philippe-Auguste, & plusieurs noms illustres d'anciennes familles de Bourgogne. Mais il est des histoires qui ne comportent qu'une certaine longueur; & souvent, en délayant ainsi une aventure touchante; on lui ôte une partie de l'intérêt dont elle est susceptible.

Le Roman de la Comtesse de Vergy est inséré dans la Bibliotheque de Campagne, t. XIV.

Digitized by Google

Par Bernier.

LE BOURGEOIS D'ABBEVILLE

Aliàs

LA HOUSSE COUPÉE EN DEUX.

CEUX à qui la Nature a départi quelqu'eſprit, devraient bien, pour amuſer leur Seigneur, s'exercer à mettre en Romane toutes les aventures jolies qu'ils apprennent. Dans un grand château où chaque jour il entre & ſort une multitude de gens de tous pays, on entend conter mille Hiſtoriettes agréables dont on pourrait aiſément tirer parti. C'eſt ce que faiſaient nos prédéceſſeurs; auſſi ont-ils laiſſé après eux une réputation. Si nous voulons en avoir une à notre tour, ſuivons leur exemple & ne craignons point la peine; car il en coûte pour faire de jolies choſes. Mais malheureuſement on devient pareſſeux. Nos Ménétriers ſe contentent de leurs vieux Contes, & ne ſe piquent plus, comme autrefois, de réveiller leurs audi-

Digitized by Google

teurs par des nouveautés. Je vais, moi, Messieurs, vous en donner une ; c'est une aventure arrivée, il y a dix-neuf à vingt ans, à un riche Bourgeois d'Abbeville.

Il jouissait d'une fortune assez considérable. Mais étant entré en guerre avec une famille puissante, la crainte qu'il eut d'en être écrasé lui fit prendre le parti de renoncer à sa ville & de venir s'établir à Paris avec sa femme & son fils. Là il fit hommage au Roi, & devint *son homme.* Quelque connaissance qu'il avait en fait de négoce, & dont il profita pour établir un petit commerce, lui aiderent encore à augmenter son pécule. On l'aima bientôt dans le quartier, parce qu'il était officieux & honnête. Il est si aisé, quand on le veut, de se faire chérir ! on n'a besoin pour cela que de bonne volonté ; souvent il n'en coûte pas une obole.

Le Prud'homme passa ainsi sept années, au bout desquelles Dieu retira à lui sa femme. Il y en avait trente qu'ils étaient unis, sans jamais avoir eu en-

Digitized by Google

ſemble le moindre différend. Le jeune homme, pendant pluſieurs jours, parut ſi affligé de cette perte que le pere ſe vit obligé de le conſoler. « Ta mere eſt » morte, lui dit-il; c'eſt un malheur » ſans remede; prions Dieu ſeulement » qu'il lui faſſe miſéricorde : nos pleurs » ne nous la rendront pas. Moi-même » j'irai bientôt la rejoindre, il faut s'y » attendre. A mon âge on ne doit plus » ſe flatter de vivre long-tems. C'eſt de » toi maintenant, beau fils, que dépend » ma conſolation. Tous mes parens & » amis ſont reſtés en Ponthieu, je n'ai » plus perſonne ici; tâche de devenir un » joli ſujet; & ſi je trouve une fille ſage » & bien née, dont la famille puiſſe » me fournir une ſociété agréable, quel- » que dot qu'on me demande je te la » donnerai, & je finirai avec vous deux » mes vieux jours ».

Or dans la même rue que le Bourgeois, & tout vis-à-vis de lui, logeaient trois freres, Chevaliers, Gentils-hommes de pere & de mere & tous trois eſtimés pour leur valeur. L'aîné était

Digitized by Google

veuf, & avait une fille. Toute cette famille était pauvre : non qu'elle fût née sans fortune ; mais dans un moment de détresse ayant été obligée de recourir à des usuriers, & l'emprunt, par l'accroissement rapide des intérêts, étant monté à trois mille livres, ses biens se trouvaient engagés ou saisis *(a)*. Il ne restait gueres au pere que la maison qu'il habitait. Elle était si bonne qu'il eût pu aisément la louer vingt livres. Il aurait mieux aimé la vendre : mais il ne le pouvait, parce que c'était un bien de sa femme qui de droit revenait à la Pucelle.

Le Bourgeois alla faire aux trois freres la demande de la Demoiselle. Ceux-ci, avant de lui répondre, voulurent savoir quelle était sa fortune. " Tant en ar-
„ gent qu'en effets, répondit-il, je possede
„ quinze cens livres. Tout cela a été aquis
„ très-loyalement. J'en donnerai dès à pré-
„ sent la moitié à mon fils, & il aura
„ l'autre moitié après ma mort. Beau
„ Sire, reprirent les freres, ce n'est
„ pas là ce qu'il nous faut. Vous pro-

Digitized by Google

„ mettez aujourd'hui de laiſſer à votre „ fils, après vous, une moitié de vos „ biens : & vous le promettez de bonne „ foi, nous n'en doutons pas. Mais d'ici „ à ce tems-là, il n'a qu'à vous prendre „ envie de vous faire Moine ou Tem- „ plier *(b)*, vous donnerez alors tout „ au Couvent ; & vos petits-enfans n'au- „ ront rien „.

Les trois freres exigerent donc que le Bourgeois fît, avant de conclure, une donation entiere de tout ce qu'il poſſédait ; ou ſinon ils ſe refuſaient au mariage. Le Bonhomme de ſon côté ne voulait point de pareilles conditions ; mais l'amour paternel l'emportant enfin, il y conſentit : & en préſence de quelques témoins qui furent convoqués dans la maiſon (*c*), il renonça ſolemnellement à tout, ſans ſe réſerver ſeulement une maille pour déjeûner. Ce fut ainſi qu'il ſe mit dans la dépendance de ſes enfans, & qu'il ſe donna lui-même le coup mortel. Hélas ! s'il avait ſu quel ſort lui était deſtiné, il n'eût eu garde vraiment de s'y dévouer.

Digitized by Google

Les deux époux eurent un fils, qui crût en âge, & qui annonça beaucoup d'esprit & de bonnes qualités. Le Vieillard pendant ce tems vécut tant bien que mal à la maison. On l'y souffrait, parce qu'il gagnait encore quelque chose par son industrie. Mais avec les années les infirmités s'accrurent; il se trouva hors d'état de travailler, & alors on le trouva incommode. La Dame sur-tout, qui était orgueilleuse & fiere, ne pouvait le souffrir. Chaque jour elle menaçait de se retirer, si on ne le renvoyait; & elle persécuta si fort son mari que l'ingrat, oubliant ce qu'il devait à la reconnaissance & à la nature, vint signifier à son malheureux pere de chercher ailleurs un asile.

" Beau fils, que me dis-tu, s'écria le „ Vieillard? Quoi! je t'ai donné le fruit „ de soixante années de sueurs, tu jouis „ par moi de toutes tes aises; & pour „ récompense tu me chasses! Veux-tu „ donc me punir de t'avoir trop aimé? „ Au nom de Dieu, cher fils, ne m'ex„ poses pas à mourir de faim. Tu sais

Digitized by Google

„ que je ne peux plus marcher : accorde-
„ moi dans ta maiſon quelque coin inu-
„ tile. Je ne te demande ni un lit ni
„ les mets de ta table. Un peu de paille
„ jettée ſous cet appentis, du pain & de
„ l'eau me ſuffiront. A mon âge il faut
„ ſi peu pour vivre ! & d'ailleurs, avec
„ mes infirmités & mes chagrins, je ne
„ te ſerai pas long-tems à charge. Si tu
„ veux faire l'aumône en expiation de
„ tes péchés, eh bien, fais-là à ton
„ pere ; en eſt-il une plus juſte ? Cher
„ fils, rappelle-toi tout ce qu'il m'en a
„ coûté de ſoins pendant trente ans pour
„ t'élever ; ſonge à la bénédiction que
„ Dieu promet à ceux qui honoreront
„ ici bas leurs parens ; & crains qu'il
„ ne te maudiſſe à jamais, ſi tu oſes
„ devenir toi-même le meurtrier de ton
„ pere „.

Ce diſcours touchant émut le fils ; mais il allégua l'averſion de ſa femme, & pour le bien de la paix il exigea que le Vieillard ſortît. " Eh ! où veux-tu que
„ j'aille, répondit le Prud'homme ? Des
„ étrangers me recevront-ils, quand mon

Digitized by Google

„ propre fils, me rejette ? Sans argent & „ ſans reſſources, il faut donc que je „ mandie le pain dont j'ai beſoin aujour- „ d'hui pour ne pas mourir „. En parlant ainſi, la face du Vieillard était toute baignée de larmes. Il prit néanmoins le bâton qui l'aidait à ſe ſoutenir, & ſe leva, en priant Dieu de pardonner à ſon fils. Mais avant de ſortir il demanda une derniere grace. " L'hiver approche, dit-il; „ & ſi Dieu me condamne à vivre en- „ core juſqu'à ce tems, je n'ai rien pour „ me défendre du froid. La robbe que „ je porte eſt en lambeaux. En recon- „ naiſſance de toute celles qu'il m'a fallu „ te fournir pendant ta vie, beau fils, „ accorde-m'en une des tiennes. Je ne „ te demande que la plus mauvaiſe, celle „ que tu ne veux plus mettre „. Cette légere faveur lui fut encore refuſée. La femme répondit qu'il n'y avait point à la maiſon de robbe pour lui. Il demanda au moins l'une des deux couvertures qui ſervaient pour le cheval ; & le fils, voyant alors qu'il ne pouvait s'en défen-

Digitized by Google

dre, fit ſigne au jeune enfant d'en apporter une.

Celui-ci n'avait pu voir ſans attendriſſement les adieux de ſon reſpectable aïeul. Il avait dix ans, & je vous ai déjà dit qu'il était plein de bonnes qualités. Il alla prendre à l'écurie la meilleure des houſſes, qu'il coupa en deux, & dont il vint apporter la moitié au Vieillard. « Tout le monde veut donc ma » mort, s'écria l'aïeul en ſanglottant? » J'avais obtenu ce faible ſoulagement » pour ma miſere; & on me l'envie »! Le fils ne put s'empêcher de gronder l'enfant d'avoir outre-paſſé ſes ordres? « Pardon, Sire, répliqua le Jouvenceau; » mais j'ai ſoupçonné que vous vouliez » bientôt faire mourir votre pere, & » j'ai voulu ſeconder vos intentions. L'au» tre moitié de couverture au reſte ne » ſera pas perdue: je la garde, pour » vous la donner quand vous ſerez de» venu vieux ».

Ce reproche ſi adroit frappa le fils coupable. Il ſentit ſes torts, & ſe proſ-

Digitized by Google

ternant aux pieds de ſon pere en lui demandant pardon, il le fit rentrer dans la maiſon, lui mit en main tous ſes biens, & ſe conduiſit à ſon égard dans la ſuite avec le reſpect & les ſoins qu'il lui devait.

Retenez bien cette hiſtoire, vous autres peres qui avez des enfans à marier. Soyez plus ſages que celui-ci; & n'allez pas, comme lui, vous jetter dans un gouffre dont vous ne pourriez plus ſortir. Vos enfans auront pour vous de l'amitié ſans doute, & vous devez le croire: mais le plus sûr cependant eſt de ne pas vous y fier. Qui s'expoſe à dépendre des autres s'expoſe néceſſairement à bien des larmes.

Se *trouve dans le* Novelliero Italiano, *p.* 3.

Chez M. l'Abbé le Monnier, (Fables, *p.* 68) *le fils met ſon pere à l'Hôpital, & il lui envoie un peu de ſoupe de tems en tems dans un pot d'étain. Le Vieillard mort, on veut ſe défaire*

Digitized by Google

du pot ; mais l'enfant veut le garder pour le tems où il mettra auſſi ſon pere à l'Hôpital. Cette réponſe dure & peu reſpectueuſe du bambin choque ici, parce qu'il n'en réſulte aucun bien ; au lieu que dans le Fabliau c'eſt un trait d'eſprit & de ſentiment, qui enchante, parce qu'il empêche de faire une mauvaiſe action.

Dans les Hiſtoires Plaiſantes & Ingénieuſes, *p. 146, le pere, quand il s'apperçoit qu'on n'a plus d'égards pour lui, fait venir un coffre qu'il prétend contenir de l'argent dont juſqu'alors il n'avait pas voulu parler.* (Piron, *dans ſa Comédie des* Fils Ingrats, *a imité ce dénouement*). *On change de conduite envers le Vieillard ; mais à ſa mort on ne trouve dans le coffre qu'une maſſue, avec une inſcription qui la deſtine à aſſommer tout pere aſſez peu ſenſé pour ſe mettre à la merci de ſes enfans.*

Il y a une Hiſtoriette de Légende, intitulée le Botterel (*le Crapaud*), *dont le ſujet eſt le même que celui-ci. Un Laboureur, en mariant ſon fils, lui a donné tout ſon bien, & il ne s'eſt réſervé, pour ſa ſubſiſtance & celle de ſa femme, qu'un petit champ qu'il continue à cultiver lui-même. Mais l'âge le mettant hors d'état de travailler, il a recours à la compaſſion de ce fils qu'il prie de le nourrir lui & ſa femme ;*

Digitized by Google

& auquel en retour il offre son champ. Un jour les deux vieux parens mourant de faim, vont chez l'ingrat demander à dîner. Dès qu'il les apperçoit il fait enlever les plats, & leur présente de gros pain bis. Ils se retirent en pleurant. Lui aussi-tôt recommence son dîner. Mais tout-à-coup un gros crapaud s'élance miraculeusement d'un des plats, & s'attache à sa levre qu'il mord avec fureur. On veut en vain arracher le reptile, on ne fait qu'augmenter les douleurs du coupable. Il reconnaît sa faute, va à Rome pour en demander l'absolution, & vient la réparer. Alors le crapaud tombe de lui-même.

Ce Conte, plus digne d'indulgence que beaucoup d'autres parce qu'au moins la morale en est bonne, est donné comme vrai dans le livre des Abeilles de Thomas Cantimpré, Dominicain qui vivait vers le milieu du XIIIe siecle. L'Auteur prétend même en avoir appris les détails d'un de ses confreres, lequel avait vu, dit-il, à Paris le malheureux avec son crapaud. Peut-être est-ce de ce Moine Thomas que le Fablier, auteur du Botterel, a tiré son Conte.

On en fit en 1540 une piece de Théâtre, sous le nom du Mirouer & exemple des enfans ingrats [a].

[a] Hist. du Th. Fr. t. 3. p. 253; & Bibl. du Th. Fr. t. 2. p. 3.

Digitized by Google

Le Conte du Crapaud *ſe trouve auſſi dans le* Doctrinal de Sapience, *fol.* XXXI, *v°.*

Celui de la Houſſe coupée en deux *a été mis en vers par M. Imbert.*

NOTES.

(*a*, *Ayant été obligé de recourir à des uſuriers, & l'emprunt par l'accroiſſement rapide des intérêts étant monté à trois mille livres, ſes biens ſe trouverent ſaiſis*). Il a déjà été pluſieurs fois mention des uſuriers dans les Fabliaux; & l'Hiſtoire eſt d'accord avec les Poéſies du tems, ſur cette épidémie deſtructive qu'avait fait naître & qu'autoriſait un mauvais gouvernement. Ce furent les Italiens qui l'apporterent en France. Exercés au commerce, dont ils avaient ſu tirer parti pour s'enrichir avant les autres nations de l'Europe, ils vinrent s'établir dans le Royaume où la politique aveugle de nos Rois, au lieu d'animer l'induſtrie de leurs ſujets, vendit à ces étrangers le droit de les rançonner. Les villes de leur premiere réſidence furent Montpellier, Nîmes & Cahors; & le nom que le peuple leur donna, celui de *Lombards* ou de

Digitized by Google

Cahourſins. L'amour déſordonné du gain, qu'inſpire naturellement le commerce quand la probité ne vient pas lui ſervir de frein, porta les Lombards à l'uſure, comme au moyen le plus prompt pour gagner. Ils ne prêtaient que ſur gage, à vingt pour cent d'intérêt; &, ſi au bout de ſix mois on ne retirait point ſon gage, il était perdu. En Angleterre ils s'étaient tellement multipliés qu'il n'y avait perſonne, à ce que dit Math. Paris [a], qui ne leur dût, ſans même en excepter le Roi. Par-tout on les excommuniait, on les chaſſait : mais avec quelques ſommes diſtribuées à propos aux Souverains, ils trouvaient bientôt le moyen de ſe faire rappeller. La Cour de Rome même, qui ſe ſervait de leur miniſtere pour faire parvenir en Italie l'argent qu'elle tirait des Royaumes Chrétiens, les ſoutenait tacitement [b]. Pluſieurs de nos villes ne rougirent pas d'apprendre d'eux, & d'exercer à leur imitation ce métier infâme. Philippe-Auguſte accorda en 1220 aux habitans de Cân une charte par laquelle il s'engageait à ne les pourſuivre, pour fait d'uſure, ni eux, ni leurs enfans, ni leurs héritiers à leur mort.

[a] *Ann.* 1237.

[b] *Murat. Antiq. Méd. ævi. t. 2, p. 892.*

Mais les uſuriers les plus nombreux & les

Digitized by Google

plus habiles de tous, les plus dangereux en même tems, parce que leur religion les autorise à l'être, ce furent les Juifs; & de-là vint cette haine incroyable qu'on leur portait, ces massacres qu'on en fit plusieurs fois dans certaines émotions populaires, ces arrêts de proscription rendus si souvent contr'eux, & ces préventions enfin, accompagnées d'exécration & de mépris, qui se sont perpétuées en partie jusqu'à nous. En 1388, un Juif obtint du Roi un privilege pour prêter à quatre deniers parisis pour livre d'intérêt par semaine. Le Procureur du Roi s'opposa à l'entérinement de cette concession, ne voulant accorder que quatre deniers tournois, au lieu de quatre deniers parisis; ce qui eût fait un quart de différence. La cause fut plaidée en plein Parlement, & l'usurier confirmé par Arrêt dans son privilege [1]. Au reste, cet étrange Arrêt n'établissait point une jurisprudence nouvelle. En 1360, une Ordonnance du Roi Jean, (renouvellée dix ans après par Charles V) avait défendu aux Lombards d'exiger par semaine plus de ces quatre deniers [2]. Sous Charles VI, les Juifs obtinrent de pouvoir exiger pendant dix ans l'intérêt de l'intérêt [3]. Enfin, pour montrer jusqu'où allait l'avidité

[1] *Choisy, Vie de Ch. VI, p. 110.*

[2] *Ord. des Rois de Fr. t. 3, p. 476.*

[3] *Vill. Hist. de Fr.*

Digitized by Google

de tous ces loups étrangers qui se partageaient le Royaume afin d'en dévorer les habitans, il suffira de dire que les Juifs ayant prêté à Philippe-de-Valois une somme de quatre cens mille francs, les intérêts étaient montés en assez peu de tems à deux millions [1]. Aussi qu'arriva-t-il ? Le Roi, pour se libérer, chassa les Juifs. [1] Ibid.

(*b*, *Il n'a qu'à vous prendre envie de vous faire Moine ou Templier*). La vénération du tems pour la profession monastique faisait que beaucoup de particuliers, & même des Princes, venaient finir leurs jours dans des Couvens. Saint Louis lui-même voulut quitter la Couronne pour se faire Religieux ; & ce ne fut que le courage & l'adresse de la Reine qui le firent renoncer à son projet.

(*c*, *En présence de quelques témoins qui furent convoqués dans la maison, il renonça solemnellement à tout*). Autre usage qui, ainsi que le précédent, s'était établi dans des tems antérieurs, quand, presque personne ne sachant lire, on était obligé d'appeller des témoins pour constater les marchés & les contracts.

Digitized by Google

* DU CHEVALIER QUI CONFESSA SA FEMME.

PRÈS de Vire, dans le Beſſin, était un ménage qu'on propoſait à la ronde comme un modele d'union. Le mari, bon Chevalier, aimait tellement ſa femme, & il avait en elle une ſi grande confiance, que non-ſeulement il la laiſſait en tout maîtreſſe abſolue, mais qu'il n'eût pas même voulu entreprendre la plus petite choſe ſans la conſulter. La Dame jouiſſait dans le pays de la meilleure réputation. Elle paſſa ainſi, près de ſon tourtereau, pluſieurs années heureuſes. Mais tout-à-coup elle tomba malade aſſez ſérieuſement pour être allarmée. Elle fit venir alors ſon Curé à qui elle ſe confeſſa, & entre les mains duquel elle diſpoſa, en legs pieux, de tout ce qui lui appartenait. Néanmoins,

Digitized by Google

ne croyant pas apparemment une seule absolution suffisante, elle appella son mari : « Cher Sire, lui dit-elle, rendez-» moi un service. J'ai souvent entendu » parler d'un Religieux du Couvent voi-» sin, que tout le monde dit être un » saint homme. Dans l'état où je suis, » je serais charmée d'être réconciliée par » lui avec Dieu ; envoyez, je vous prie, » quelqu'un de vos gens le chercher. Je » n'y enverrai point, répondit l'époux » complaisant ; j'irai moi-même ». Et aussi-tôt il monta à cheval, & se rendit au Monastere. Mais en chemin il fit quelques réflexions sur cette manie d'un second Confesseur. Tant d'empressement lui inspira le desir d'en connaître le motif; & afin de le savoir bien sûrement, il résolut de revenir se présenter à la place du Moine.

Arrivé au Couvent, il alla descendre chez le Prieur. Celui-ci, qui le connaissait particuliérement, accourut au devant de lui pour le recevoir, & fit prendre son cheval par un valet. « Je vous ai » une véritable obligation, lui dit-il,

Digitized by Google

» d'être venu ainſi me ſurprendre, entrez ; » & puiſque je vous tiens enfin, je vous » annonce qu'on ne vous laiſſera pas » partir de ſitôt. Beau Sire, répondit le » Chevalier, je ſuis on ne peut pas plus » ſenſible à votre amitié ; mais il ne » m'eſt pas poſſible d'en profiter. Je re- » parts dans l'inſtant, & viens ſeulement » vous demander un ſervice. J'ai beſoin, » pour quelques momens, d'une de vos » robbes : prêtez-la moi, je vous prie, » avec vos bottes & votre cheval. Je » reviendrai, avant minuit, vous rendre » le tout ». Le Prieur y conſentit, & le Chevalier ſe revêtant de l'attirail monaſtique retourna ſous ce déguiſement au Château.

Afin de n'être pas reconnu, il eut ſoin de n'arriver qu'à la nuit, & d'abaiſſer ſon chaperon ſur les yeux de maniere à ſe cacher le viſage. Un valet vint l'aider à deſcendre de cheval, & le mit entre les mains d'une des ſuivantes qui auſſi-tôt le conduiſit à l'appartement de la malade. Il n'y avait dans la chambre d'autre clarté que celle d'une petite

Digitized by Google

lampe, allumée dans un coin de la cheminée. « Madame, dit la Suivante, voici » le Religieux que vous avez mandé. » Qu'il entre, répondit la femme, & » qu'on nous laiſſe..... Ah, Sire, » ajoura-t-elle en s'adreſſant au faux » Moine, qu'il y a long-tems que je deſirais de vous voir. J'ai grand beſoin » de conſolation. Aſſéyez-vous, je vous » en ſupplie. Ma douce Dame, répartit » celui-ci d'une voix contrefaite, c'eſt » être ſage que de chercher à rentrer » en grace avec Dieu. Il eſt le maître » de notre vie, & peut nous l'ôter à » ſon gré. Ayez confiance en ſa miſéri- » ricorde, & avouez-lui humblement vos » fautes; mais n'en célez aucune: car il » eſt écrit, vous le ſavez, qu'un ſeul » péché caché ſuffit pour tuer l'ame. J'en » ai beaucoup à me reprocher, reprit » la malade; je jouis d'une bonne ré- » putation, & n'en ſuis gueres digne. » Hélas! quelquefois, pour une ſimple » étourderie, telle femme eſt déshono- » rée, qui ne le mérite pas autant que » moi. J'ai ſouvent manqué de fidélité à

Digitized by Google

„ mon mari, & je prie Dieu de me le
„ pardonner „.

A ce discours vous pouvez vous figurer la grimace que fit le Chevalier sous son chaperon. " Dame, dit-il, vous avez fait „ un grand péché. Ignorez-vous quels „ sont vos devoirs ? Aviez-vous à vous „ plaindre de votre mari ? — Non, Sire ; „ mais vous trouverez peu de femmes „ plus fidelles au leur. Quelque beau & „ quelque jeune qu'il soit, on a plus de „ desirs qu'il n'a d'amour. Souvent même „ il est si froid & si indifférent qu'il ou- „ blie ses devoirs. L'épouse, dans la „ crainte de perdre son estime & de lui „ inspirer un soupçon dangereux, n'ose „ les lui rappeller : & en dépit de toutes „ les résolutions qu'elle peut faire, bien- „ tôt la nécessité la force à un autre „ choix. Et avec qui avez-vous péché, „ demanda le mari ! — Ah ! Sire, voilà „ ce qui aggrave ma faute, & ce qui „ dans ce moment me fait trembler pour „ mon salut. C'est avec le neveu de mon „ Seigneur. Je l'aimais éperdument, & „ serais morte de douleur si je n'avais

Digitized by Google

„ réuſſi à m'en faire aimer. J'en ſuis
„ enfin venue à bout. Voilà cinq ans
„ entiers que nous vivons enſemble.
„ — Avec le neveu de votre mari ! Quoi !
„ Dame, vous ignoriez donc que cet
„ amour eſt preſque inceſtueux ? — Je le
„ ſavais, Sire ; mais telle eſt l'extrêmité
„ où nous ſommes réduites, nous autres
„ femmes de qualité. Entourées ſans ceſſe
„ de valets qui eſpionnent nos actions,
„ nous ſommes obligées, ſi nous voulons
„ les tromper, de choiſir pour ami l'homme
„ dont ils doivent ſe défier le moins. Mon
„ neveu était dans ce cas. Cent fois le jour
„ il pouvait entrer & ſortir de mon appar-
„ tement, ſans que perſonne pût y trou-
„ ver à redire ; & j'ai profité de cet
„ avantage. Souvent même je lui ai fait
„ part de la fortune de mon mari ; car
„ je me ſuis rendue maîtreſſe du Château
„ & j'y diſpoſe de tout ? Vient-il des
„ étrangers ? C'eſt moi ſeule qu'ils de-
„ mandent : ils ne s'informent ſeulement
„ pas du Seigneur, qui n'eſt rien, &
„ que j'ai totalement anéanti. Telles ſont
„ les femmes. Elles veulent toutes dô-

Digitized by Google

„ miner ; & c'eſt un mal, parce qu'étant „ naturellement avares, jamais elles ne „ peuvent bien tenir une maiſon „.

Le Chevalier n'en voulut pas ſavoir davantage. Il enjoignit à la malade une pénitence telle quelle, & retourna porter l'habit du Prieur ; après quoi il revint chez lui, où d'abord il commença par chaſſer ſon neveu.

Une criſe heureuſe ſauva la Dame. En peu de jours elle fut guérie : mais un certain matin qu'elle venait de donner des ordres à ſes gens avec le ton abſolu qu'elle prenait d'ordinaire, l'époux choqué ſe levant en fureur, lui dit : « Qui vous autoriſe à tant d'inſolence, „ Madame ? Je ſais, il eſt vrai, que „ telle eſt la coutume des femmes, & „ qu'elles veulent dominer ; mais quand „ ce ſont des coquines, elles devraient „ rougir devant tout le monde & être „ modeſtes „.

L'épouſe ne fit que rire de ce diſcours ; & de l'air le plus tranquille elle répondit : « Eſprit tentateur que vous êtes, „ vous croyez qu'on n'a pas deviné vos „ ruſes ?

Digitized by Google

„ ruſes ? La belle fineſſe d'avoir pris un
„ habit de Moine ! Il fallait donc en
„ même tems changer auſſi de voix &
„ de viſage. Avouez au moins que je
„ m'en ſuis paſſablement vengée. Une
„ autre à ma place, en vous voyant
„ ſous ce déguiſement venir ſurprendre
„ l'aveu de ſes faibleſſes, vous eût peut-
„ être arraché les deux yeux. Moi j'ai
„ voulu d'une autre maniere vous punir
„ de votre trahiſon. Cependant, Sire,
„ en m'égayant à vos dépens, j'ai trouvé
„ l'occaſion de vous donner quelques
„ avis. Votre neveu, par exemple, nous
„ coûtait beaucoup. Si je vous euſſe pro-
„ poſé de le renvoyer, vous euſſiez, lui
„ & vous, bataillé long-tems. Je me
„ ſuis ſervi d'un moyen plus ſimple ; &
„ dans un inſtant il a reçu ſon congé.
„ Vous oubliez quelquefois, cher Sire,
„ que j'ai certains droits ; & quoiqu'entre
„ nous je ne ſois pas, comme vous le
„ ſavez, extrêmement exîgeante ſur l'ar-
„ ticle, encore eſt-il bon cependant de
„ vous les rappeller de tems en tems.
„ Enfin vous avez en moi une confiance

Digitized by Google

„ abſolue : j'en ſuis aſſurément très-re-
„ connaiſſante, & tâcherai toujours de
„ n'en pas abuſer ; mais ne convient-il
„ pas que quelquefois au moins vous
„ ayez l'air de vous mêler de vos affai-
„ res ? Si vous m'aviez perdue, par
„ exemple, que deviendriez-vous aujour-
„ d'hui ? Ce n'eſt pas mon intérêt, c'eſt
„ le vôtre que je conſidere en tout ceci,
„ parce que, malgré votre épreuve hu-
„ miliante, je vous aime toujours. Pour
„ ma conduite au reſte elle eſt irrépro-
„ chable. Je puis hardiment marcher par-
„ tout la tête haute, & ne crains ſous
„ le ciel ame vivante qui puiſſe ſe vanter
„ de pouvoir me faire rougir „.

Le Chevalier ne pouvait s'empêcher de ſe rendre à des raiſons ſi plauſibles. Il reconnut l'injuſtice de ſes ſoupçons, dont il demanda humblement excuſe ; & plein d'admiration pour une femme ſi reſpectable, il lui fut encore plus ſoumis qu'auparavant. Mais quand on ſut l'aventure dans le Beſſin, il y eut des gens malins qui en rirent beaucoup.

Digitized by Google

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *un Chevalier rentrant chez lui après un long voyage, eſt ſurpris d'y trouver de la vaiſſelle & des meubles qui n'y étaient pas à ſon départ. Il veut ſavoir comment tout cela eſt venu; & un jour de fête que ſa femme doit aller à confeſſe, il va ſe placer dans le confeſſionnal pour l'écouter. Après un certain nombre de peccadilles, elle s'accuſe d'avoir eu commerce avec un Ecuyer, avec un Chevalier & un Prêtre. Le mari alors jette un cri, & ſe fait connaître. Mais la femme, avec une préſence d'eſprit admirable, lui répond : n'étiez-vous pas Ecuyer quand je vous ai épouſé? Vous êtes depuis devenu Chevalier; & maintenant vous voilà Prêtre.*

La Fontaine, qui a copié ce Conte, n'y a fait aucun changement.

Dans Bocace, *une femme rigoureuſement enfermée par ſon mari jaloux, veut voir en liberté un jeune homme qu'elle aime, & dont la maiſon n'eſt ſéparée de la ſienne que par un mur. Elle s'aviſe pour cela de dire à ſon mari qu'elle veut aller à confeſſe. Il va de même ſe placer dans le confeſſionnal. Celle-ci*

Digitized by Google

s'accuſe d'aimer un Prêtre, qui toutes les nuits vient coucher avec elle. Le jaloux va la nuit ſuivante, avec un poignard, attendre à ſa porte le prétendu Prêtre pour l'aſſaſſiner. Pendant ce tems le jeune homme vient par-deſſus le toit au rendez-vous. Enfin après avoir attendu inutilement pluſieurs nuits, l'époux accable ſa femme d'injures, & lui fait connaître qu'il n'eſt que trop inſtruit. J'ai voulu vous punir de votre curioſité, lui dit-elle; j'ai dit que je couchais toutes les nuits avec un Prêtre; & j'avais raiſon, puiſque vous l'étiez dans ce moment-là.

Bandello, *t.* 1, *p.* 69, *ſuppoſe que le mari a ſubornè le Prêtre pour entendre par ſon moyen la confeſſion de ſa femme, & qu'il la poignarde enſuite. Que l'on compare ces aſſaſſinats & ces jalouſies atroces des deux Novelliſtes Italiens, avec les trois Contes Français; & l'on verra, comme je l'ai déjà dit, avec quelle vérité les Nations ſe peignent ſans le vouloir.*

Maleſpini, *t.* 1, *p.* 248, *Nov.* 92, *a copié notre Fabliau.*

Digitized by Google

DU PRÊTRE QUI DIT LA PASSION.

EXTRAIT.

UN Curé de village, fort ignorant, célébrait l'Office le Vendredi Saint. Au moment qu'il allait commencer la Paſſion, ſon Miſſel tombe & il perd l'endroit marqué. En vain il tâche de le retrouver : il a beau chercher, beau feuilleter toutes les pages & aller d'un bout du livre à l'autre ; ſes ſoins ſont inutiles. Pendant ce tems les Paroiſſiens, qui n'attendaient que la fin de l'Office pour aller dîner *(a)* s'impatientaient beaucoup. Ils s'imaginaient que le Curé ne s'amuſait malicieuſement ainſi que pour les faire jeûner plus long-tems. Malgré la ſainteté du lieu, les Villains murmurent ; & ils gronderent même ſi haute-

Digitized by Google

ment que le Prêtre déconcerté, ne ſachant comment ſe tirer d'embarras & ne voulant pas d'ailleurs perdre ſon offrande, commence les Vêpres du Dimanche, *Dixit Dominus Domino meo.* Pour en impoſer à ſes Paroiſſiens, il prononce de tems en tems un mot fort haut. Il va ainſi juſqu'à *Magnificat* & Complies, afin de leur donner le tems de venir à l'offrande. Enfin, quand elle eſt finie, il ſe met à crier *Barrabas* d'une voix ſi terrible que les vîtres de l'Égliſe en tremblent. Les Payſans auſſi-tôt ſe jettent à genoux. D'une voix plus forte encore il crie *Crucifige eum.* Et tous, pénétrés de componction, baiſent la terre & ſe frappent la poitrine en pleurant. Alors il chante, *Ite, Miſſa eſt*; & les renvoie chez eux.

NOTE.

(*a, Les Paroiſſiens qui n'attendaient que la fin de l'Office pour aller dîner*). Au défaut d'horloges, on avait fixé, à ce qu'il ſemble, à la fin de l'Office, le premier repas de ces jours de jeûne. Mais le jeûne finiſſait donc déjà de fort bonne heure.

Digitized by Google

LAI DU BUISSON D'ÉPINE.

BIEN des gens ne regardent les Lais que comme des Fables. J'ai cependant mes garans pour toutes les aventures de ceux que j'ai faits. Elles ont été chantées en Bretagne & ailleurs. On en conserve à Carlion les originaux ; & c'est dans cette source authentique que je vais puiser encore celle que vous allez entendre, & qui jusqu'ici n'a été connue de personne.

En Bretagne jadis fut un Damoiseau preux & beau, fils naturel du Roi & tendrement aimé de son pere. La Reine avait d'un premier lit, une fille charmante, qui étant de même âge que le jeune Bachelier fut élevée avec lui. Toujours ensemble, les deux enfans contracterent l'un pour l'autre une amitié si grande qu'ils ne pouvaient plus se séparer. Peu-à-peu cette amitié devint plus tendre. Ainsi le veut Nature, à laquelle il faut, ou plu-

Digitized by Google

tôt ou plus tard, que tout le monde obéiſſe. Au lieu de ces jeux de l'enfance qui les avaient tant amuſés, c'étaient des careſſes & des baiſers; & déjà, pour les ſavourer avec plus de liberté, ils ſavaient tromper les yeux de leurs ſurveillans. Peut-être que, s'ils avaient ainſi toujours caché leur bonheur, ils euſſent pu en jouir long-tems; mais Amour & jeuneſſe connaiſſent-ils la prudence?

Un jour que le jeune Prince revenait de la chaſſe accablé de fatigue & de chaleur, il ſe retira dans une chambre écartée, & ſe jetta ſur un lit pour repoſer. La Demoiſelle, qui ne l'avait point vu de la journée & qui le guéttait impatiemment à une fenêtre en attendant ſon retour, s'échappa dès qu'elle le vit, & courut auſſi-tôt le trouver. Elle s'aſſit à ſes côtés ſur le lit, eſſuya la ſueur de ſon viſage, lui baiſa la bouche & les yeux, & enfin lui fit de ſi douces careſſes que bientôt le Damoiſeau oublia ſa fatigue.

Mais tout-à-coup la porte s'ouvrit. C'était la Reine qu'on avait couru avertir de l'échappée de la Princeſſe, & qui à

Digitized by Google

l'inſtant même avait volé ſur ſes pas. Les Chroniques de Carlion ont oublié de nous apprendre ſi elle fut avertie à tems. Tout ce qu'on y lit, c'eſt qu'après beaucoup de reproches & d'injures, la mere emmena ſa fille; qu'elle la tint, depuis ce jour, enfermée très-étroitement; & que le Roi fut prié de faire veiller auſſi de fort près ſur la conduite de ſon fils.

De part & d'autre les ordres furent obſervés avec une telle rigueur, qu'il ne fut plus poſſible aux deux amans de ſe retrouver. Ce fut alors que le jeune Prince ſe repentit de ſon indiſcrétion; mais il était trop tard, & il n'y avait plus de remede. En vain il rêvait nuit & jour aux moyens de la réparer & de tromper les ſurveillans; jamais il ne put y réuſſir: lettres, meſſages, rien ne parvint.

La Princeſſe ſe trouvait encore plus à plaindre que lui; car outre la douleur de l'abſence, qui leur était commune, elle avait de plus à ſupporter des reproches journaliers & de mauvais traitemens. Ces nouvelles, qu'il avait le chagrin d'apprendre, faiſaient ſon ſupplice. Il fondait

Digitized by Google

en larmes, & enfermé dans ſon appartement il employait, à pleurer, des journées entieres. Enfin, prenant en haine la maiſon paternelle, il réſolut de la quitter. « Sire, dit-il un jour au Roi, je » viens vous demander une grace, c'eſt » de me faire Chevalier. Il y a trop long- » tems que ma valeur languit à l'ombre » de ce palais; je veux aller dans une » terre étrangere eſſayer mon épée & » montrer que je ſuis digne d'être votre » fils ». Le Monarque félicita le jeune Prince ſur cette noble réſolution. Il lui promit de l'armer Chevalier dans deux mois; mais il voulut qu'en attendant cet honneur il s'exerçât, pour le mériter, à ſuivre les Tournois, à garder les Pas-d'armes (*a*) & à courir les aventures, qui étaient aſſez fréquentes dans ſon Royaume.

Au terme fixé, le Damoiſeau reçut la Chevalerie. La journée ſe paſſa en fêtes. Le ſoir, après le feſtin, on fit entrer dans la ſalle un Irlandais qui chanta le Lai d'Alix & celui d'Orphée (*b*). Les Chevaliers enſuite parlerent d'armes, & ra-

Digitized by Google

conterent chacun les actions fameuſes arrivées dans la Bretagne, & dont eux, ou leurs peres, avaient été les témoins ou les héros.

Quelqu'un s'étant aviſé de dire qu'au Gué du Buiſſon d'Épine il y avait chaque année, la veille de la Saint-Jean, une aventure célebre & qui demandait le plus grand courage, le nouveau Chevalier, jaloux de gagner ſes éperons, annonça qu'il voulait la tenter. Son pere allarmé eſſaya d'abord de le détourner d'un projet auſſi dangereux; mais quand il vit que ſes repréſentations étaient inutiles, il l'exhorta au moins à ſe montrer preux & hardi, & pria Dieu de bénir ſon entrepriſe.

Cette nouvelle, répandue dans le château, parvint bientôt aux oreilles de la Princeſſe. Elle trembla pour ſon amant; & ne ſongea plus qu'à s'échapper ce jour-là, ſi elle le pouvait, ſoit pour le détourner du combat, ſoit pour partager le péril avec lui. Elle y réuſſit. Avec le ſecours de ſes draps qu'elle attacha le matin à ſa fenêtre tandis que les ſurveillantes

Digitized by Google

dormaient encore, elle deſcendit dans le verger & ſe rendit au Gué du Buiſſon. Un inſtant après parut le Héros, la lance en main & couvert des armes de ſa dignité nouvelle. Dès qu'il eut apperçu ſa Mie, il ſe précipita de ſon cheval pour voler dans ſes bras. Ils s'arroſerent mutuellement de larmes, ils ſe raconterent tout ce qu'ils avaient ſouffert depuis leur cruelle ſéparation, & ſe firent tour à tour mille queſtions qu'à chaque moment ils interrompaient par leurs careſſes. Mais tout-à-coup on vit paraître ſur l'autre bord de la riviere un Géant, qui, au ſon du cor, défia enſemble tout ce que la Bretagne nourriſſait de braves. Le Chevalier auſſi-tôt s'arrache d'entre les bras de ſa Mie ; il s'élance ſur ſon cheval, traverſe les flots & marche fiérement à ſon ennemi.

Le reſte du Conte, dans lequel, ſelon le coſtume d'alors, le Poëte fait marcher enſemble le courage & l'amour, ne contient plus qu'un long récit de pluſieurs combats ſucceſſifs. Ils n'ont rien d'intéreſſant que la ſituation de la Princeſſe, qui, à la vue du danger, effrayé

Digitized by Google

frayée pour son amant, fait retentir le rivage de ses cris, & tombe pâmée de douleur. Le Chevalier, vainqueur du Géant, revient à elle; il la ramene à la Cour & l'épouse.

Les Bretons ont fait un Lai de cette aventure, ajoute le Poëte; & ils l'ont appellé le Lai de l'Epine.

NOTES.

(*a*, *Il voulut qu'il s'exerçât à garder les Pas-d'armes*). Sorte de combat, dans lequel un brave, seul ou soutenu de quelques autres, défendait un passage, un pont, un défilé, contre tous ceux qui venaient se présenter, en quelque nombre qu'ils fussent.

(*b*, *On fit entrer dans la salle un Irlandais qui chanta le Lai d'Alix & celui d'Orphée*). Je n'ai pu trouver ces deux Lais, qui étaient célebres, & dont il est souvent parlé dans les Poésies du tems.

Digitized by Google

LAI DE GUGEMER.

Ce Conte eſt encore, ſelon l'Auteur, un Laï des Bretons. En voici un extrait plus étendu que les extraits ordinaires, & dans lequel j'ai conſervé tout ce qui m'a paru mériter de l'être.

Au tems qu'Artus, Souverain de la Grande-Bretagne, régnait à la fois ſur la petite comme Suzerain, il y eut dans celle-ci, parmi les Barons ſes Vaſſaux, un Seigneur de Léon qui avait pour fils le Damoiſeau le plus beau & le plus accompli qu'on eût encore vu juſqu'alors dans les deux Royaumes. Ce fils ſe nommait Gugemer. Son pere, quand il le vit en âge, l'envoya auprès d'Artus; & le jeune Héros s'y diſtingua tellement par ſa valeur qu'il mérita d'être armé Chevalier par les mains de l'illuſtre chef de

Digitized by Google

la Table Ronde. Mais quoiqu'il n'y eût à la Cour, dit l'Auteur, aucune Dame ou Pucelle qui ne se fût fait honneur d'être la Mie; quoique même plusieurs d'entre elles lui eussent sur cet objet fait des avances, cependant il n'aima point: ce qui, ajoute le Poëte, rabattit étrangement de la haute opinion qu'on avait conçue de lui.

Revenu chez son pere, un jour qu'il chassait dans la forêt de Léon, il blesse, sans le savoir, une Fée, métamorphosée en biche. La flêche aussi-tôt retourne, par fêrie, sur Gugemer, & le blesse lui-même à la cuisse si violemment qu'il tombe de cheval. La biche lui annonce ensuite qu'il est condamné à souffrir des douleurs horribles, jusqu'à ce qu'il se trouve une femme dont l'amour le guérisse; mais, pour son salaire, celle-ci à son tour souffrira tout ce qu'il est possible à une femme d'endurer.

Gugemer, hors d'état de remonter sur son cheval, envoie au château son valet chercher du secours; &, en attendant, il se traîne sur une falaise au bord de la

Digitized by Google

mer. Une autre Fée, favorable, & ennemie de la premiere, le protégeait. Il apperçoit à l'ancre ſur le rivage un vaiſſeau d'ébene, dont les voiles & les cordages étaient de ſoie & ſur lequel l'or & l'argent brillaient de toutes parts. Pouſſé par un inſtinct ſecret, il y monte; & y trouve un lit de bois de cyprès, couvert d'un drap d'or, & éclairé par des torches que ſupportaient deux candélabres du même métal. Pour aſſoupir le ſentiment de ſes ſouffrances, la Fée l'endort. Il tombe ſur le lit. Auſſi-tôt le vaiſſeau part & le porte aux lieux où l'attend ſa guériſon.

Ce lieu était une tour de marbre, dans laquelle ſe trouvait enfermée une Princeſſe, nommée Nogive, jeune & belle & épouſe d'un mari jaloux & vieux; *car tel eſt l'arrêt d'Amour, que tous les vieillards ſoient jaloux : auſſi tout le monde ſe réjouit-il quand il leur arrive certain malheur.*

Celui-ci, pour l'éviter, avait pris toutes les précautions que ſuggere la crainte en pareil cas. Il ne laiſſait auprès de ſa fem-

Digitized by Google

me, lorſque les affaires de ſes États l'obligeaient pour quelque tems à s'éloigner d'elle, qu'une niece élevée par lui, & un vieux Prêtre *qui leur diſait la meſſe & les ſervait ;* mais qui, indépendamment de ſon âge, ſe trouvait par une grande infortune hors d'état d'allarmer un jaloux (*a*). Ce gardien n'avait pas l'ame d'un géolier. Bon & compatiſſant au contraire, il accordait au ſort de ſa priſonniere quelques adouciſſemens, & lui laiſſait ſouvent la liberté de ſe promener ſur le bord de la mer.

La tante & la niece s'y promenaient enſemble, quand elles apperçurent le vaiſſeau magique qui cinglait vers elles à pleines voiles. Un premier mouvement de frayeur les porta d'abord à fuir ; mais n'y voyant perſonne, & raſſurées d'ailleurs intérieurement par le pouvoir ſecret de la Fée, elles l'attendirent & eurent même la curioſité d'y monter. Elles trouverent Gugemer étendu ſur le lit où il dormait encore. A ſa pâleur & au ſang dont il était couvert, elles le crurent ſans vie. Le ſort malheureux de ce beau jeune hom-

Digitized by Google

me émut néanmoins. Nogive de compaſſion. Elle lui mit la main ſur le cœur, & le ſentant battre, elle s'écria : il n'eſt pas mort.

A ce cri, le Chevalier s'éveille, & ſe ſouleve pour la ſaluer. Elle lui demande quel eſt ſon nom, ſa patrie ; par quel art merveilleux il eſt venu dans cette terre étrangere. Il raconte ſon aventure ; mais il ne ſait ni où il eſt ni comment il s'y trouve porté, & prie la Dame d'avoir pitié de ſon état. Laiſſer mourir un ſi beau Chevalier, quel cœur de roche en eût été capable ! D'un autre côté, comment faire ? où le cacher ? Le danger preſſait, le mari était abſent : on propoſe à Gugemer d'entrer dans la tour. Il s'y traîne, appuyé ſur les deux Dames. Elles le font coucher, le panſent, lui apportent à manger & ne le quittent qu'après s'être bien aſſurées par ſa bouche qu'il ſouffre moins. En effet la Fée, ſa protectrice, avait verſé ſur ſa plaie un baume divin qui le guérit dans la nuit même ; mais ſon cœur venait de recevoir une autre bleſſure que la Princeſſe ſeule pouvait

Digitized by Google

guérir ; & celle-ci l'empêcha de repoſer.

Le lendemain quand Nogive entra, il rougit. Nogive rougit auſſi de ſon côté ; car Amour l'avait bleſſée comme lui. Néanmoins elle l'interrogea ſur ſa ſanté. Alors il fit, en tremblant, l'aveu du mal nouveau qu'il reſſentait, & ſupplia la Princeſſe de lui rendre une ſeconde fois la vie. Elle répondit avec un ſourire charmant, qu'une maladie auſſi récente ne lui ſemblait pas encore capable de pouvoir l'allarmer ; mais il la preſſa d'un ton ſi tendre & avec des prieres ſi touchantes, qu'elle ne put réſiſter davantage. Elle ſe pencha ſur le lit, comme pour arranger la couverture, & laiſſa prendre à Gugemer un doux baiſer.

L'heureux amant paſſe ainſi près de ſa Mie plus d'un an entier, comblé des faveurs de l'amour, & ignoré du jaloux. Mais il ſe rappelle enfin que depuis longtems il vivait éloigné de ſon pere ; & il veut retourner auprès de lui. A cette nouvelle, la tendre Nogive ſe déſeſpere. Larmes, prieres, careſſes, elle emploie tout pour le retenir. Forcée de conſentir à ſon

Digitized by Google

départ, elle lui donne une ceinture qu'elle avait nouée d'une maniere connue d'elle ſeule ; & lui fait promettre de n'épouſer jamais que celle dont la main pourra la dénouer. Gugemer le jure & ſort. Mais la Fée ennemie, toujours acharnée à ſa perte, amene en ce moment l'époux, qui appelle ſes gardes pour le faire arrêter. Le Chevalier les écarte avec ſon épée, & arrive au rivage où la Fée, ſa protectrice, avait conduit le vaiſſeau d'ébene. Il aborde heureuſement dans ſa patrie. Son pere, pour l'y fixer, veut lui donner une épouſe. Gugemer déclare qu'il ne prendra que celle qui pourra dénouer la ceinture. Auſſi-tôt tout ce qu'il y a en Bretagne de veuves & de filles à marier viennent tenter l'aventure ; mais aucune n'en peut venir à bout.

Pendant ce tems, l'infortunée Nogive, chargée de fers, plongée dans un cachot, condamnée au pain & à l'eau, éprouvait de la part de ſon époux tous les tourmens qu'eſt capable d'inventer la vengeance d'un vieillard cruel & jaloux. Elle ne ſupportait la vie que pour pouvoir ſonger en-

Digitized by Google

core à Gugemer. Souvent elle répétait ſon nom, & ne demandait au Ciel que le plaiſir de le revoir. Un jour qu'elle faiſait ce ſouhait, tout-à-coup, par la puiſſance de la Fée amie, ſes fers tombent, es portes s'ouvrent ; elle ſort, & trouve au rivage le vaiſſeau magique, qui la conduit en Bretagne dans les États du Roi Mériadus. Le Monarque, épris de ſa beauté, lui parle amour. Elle répond qu'elle n'aimera jamais que celui qui pourra dénouer ſa ceinture. Il l'eſſaie en vain, ainſi que toute ſa Cour. Dans l'eſpoir de trouver quelqu'un qui en vienne à bout, il fait publier un Tournois. Gugemer s'y rend. On lui parle de l'étrangere & de cette ceinture pareille à la ſienne. Il reconnaît ſa Mie, & prie Mériadus de la lui rendre, offrant en récompenſe au Monarque de ſe faire ſon Homme-lige & de le ſervir pendant trois ans à ſes frais avec cent Chevaliers. Mériadus refuſe. Gugemer alors le défie les armes à la main, & ſort pour ſe venger. Tous les Chevaliers étrangers, approuvant la juſtice de ſa demande, prennent ſon parti. On revient en force

Digitized by Google

assiéger le Monarque, qui dans un assaut est tué. Peu de tems après, le mari a le même sort, & Gugemer épouse la veuve.

NOTE.

(*a, Il ne laissait auprès de sa femme qu'une niece élevée par lui. . . .*) Le Poëte fait ici la description de la chambre qu'occupait son héroïne. Elle était peinte en or, dit-il; & on y voyait, entr'autres sujets, une Vénus jetter dans les flammes le livre qu'a écrit Ovide pour guérir d'amour; & déclarer, avec indignation, que jamais elle ne favoriserait de ses plaisirs ceux qui l'auraient lu. Cette idée est ingénieuse; mais est-ce là le tableau qu'un jaloux devait faire représenter?

Digitized by Google

DE MAIMON.

EXTRAIT.

MAIMON était valet d'un Comte. Son maître, revenant chez lui après un Tournois, le rencontre sur le chemin & lui demande où il va. Il répond d'un grand sang-froid qu'il va chercher un logement quelque part. « Un logement, reprend le » Comte effrayé ! Qu'est-il donc arrivé » chez moi ? — Rien, Monseigneur. — » Mais quoi encore ? — Pas grand'chose, » vous dis-je. Seulement votre chienne » que vous aimiez tant est morte. — Com- » ment cela ? — Votre beau palefroi qu'on » pansait dans la cour s'est effarouché ; il » l'a écrasée en courant, & il est allé se » jetter dans le puits. — Eh ! qui a effa- » rouché le cheval ? — C'est notre Da- » moiseau votre fils, qui est tombé à ses » pieds du haut d'une fenêtre. — Mon fils,

Digitized by Google

» grand Dieu ? Où étaient donc ſa bonne
» & ſa mere ? Eſt-il bleſſé ? — Oui, Sire,
» il a été tué roide ; & quand on eſt
» venu l'apporter à Madame, elle s'eſt
» tellement ſaiſie qu'elle eſt tombée morte
» auſſi ſans parler. — Coquin ! au lieu de
» t'enfuir, que n'es-tu allé chercher du
» ſecours, ou que ne reſtais-tu au Châ-
» teau ? — Il n'en eſt plus beſoin, Sire.
» Marotte, en gardant Madame, s'eſt
» endormie ; une lumiere a mis le feu, &
» il ne reſte plus rien ».

Ainſi le Comte perdait à la fois tout ce qui lui était cher, il ſe trouvait ſans aſile ; & à entendre le butor, les choſes allaient le mieux du monde.

Ce Conte a été mis en vers par M. Imbert.

Digitized by Google

☞ * LA MALEHONTE.

Par Hugues de Cambrai.

Ce Fabliau eſt une pure équivoque de mots, & ſi pitoyable, que je l'euſſe ſupprimée ſans héſiter, ſi le Comte de Caylus n'en avait parlé dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Il prétend, d'après Fauchet, qui en fait mention auſſi, que c'eſt une critique du Roi d'Angleterre Henri III, qu'apparemment l'Auteur n'aimait pas. En voici l'extrait.

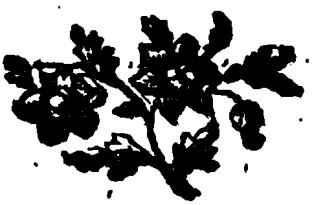
Il y avait une coutume en Angleterre, par laquelle le Roi héritait en partie de ceux qui mouraient ſans enfans (*a*). Un Bourgeois, nommé *Honte*, étant au lit de la mort, fait le partage de ſa fortune. Il en laiſſe la moitié à ſa femme, & met l'autre moitié dans une malle qu'il charge un ſien compere d'aller, après ſon trépas, remettre entre les mains du Monarque. Le compere ſe rend à Londres, & annonce

Digitized by Google

qu'il apporte au Roi la *Malle Honte*. On le chaſſe d'abord ; mais enfin tout s'explique ; on comprend qu'il veut parler de la *malle de Honte*. Le Roi s'amuſe beaucoup de ſa balourdiſe, & lui fait préſent de ce qu'il apportait.

NOTE.

(*a*, *Il y avait une coutume en Angleterre par laquelle le Roi héritait de tous ceux qui mouraient ſans enfans*.). On trouve, ſur cette coutume, une longue diſſertation dans le Gloſſaire de Du Cange, au mot *Hereotum*.



Digitized by Google

DU PRÊTRE CRUCIFIÉ.

EXTRAIT.

MESSIRE Roger, faiſeur de crucifix fort renommé, voyait ſouvent venir chez lui un Prêtre nommé Conſtant. Il ſoupçonne une intrigue avec ſa femme; & afin d'en aquérir quelques preuves, il fait ſemblant de partir pour la campagne & ſe met aux aguets. Le ſoir il apperçoit le Prêtre entrer chez lui. Trop bien convaincu de ce qu'il veut ſavoir, il revient frapper en maître. Conſtant ne ſait comment échapper. La femme lui dit de ſe déshabiller au plus vîte, & d'aller dans l'attelier ſe coucher, tout nu ſur quelque croix, parmi les crucifix. Mais l'époux, après avoir ſoupé, paſſe dans l'attelier à ſon tour, ſous prétexte d'examiner ſes ouvrages. Oh, oh! dit-il, voilà un Chriſt bien indécent. J'avais sûrement trop bu quand j'ai fait

Digitized by Google

celui-là. Auſſi-tôt mon homme, d'un coup de couteau, corrige l'indécence. Le Prêtre enſanglanté veut s'enfuir. Il eſt arrêté; & Roger l'oblige encore de payer quinze livres pour ſa rançon.

Se trouve dans les Novelle di Fr. Sacchetti, p. 138.

Dans Straparole, *c'eſt de concert avec ſon mari qu'une femme joue ce tour à un Prêtre. Tandis que ce dernier fait le crucifix, deux Religieuſes viennent pour en acheter un. Celui-ci leur convient, mais elles y voudraient plus de décence. L'Artiſte trouve le remede facile. Le Prêtre effrayé ſe ſauve tout nu, & les deux Nones crient au miracle.*

Il y a un autre Fabliau, intitulé le Forgeron de Creil, *dans lequel certain Prêtre ſurpris par un mari, eſt, comme ici, Abélardiſé. Le Poëte, nommé Gautier, finit par ſouhaiter:*

traités
Que fuſſent ainſi atournés
Tous les
Tuit li Prêtres de mere nés,
Qui ſacrement de Mariage
Tournent à honte & à putage.

Digitized by Google

Celui-ci se trouve dans Malespini, *t.* 1, *p.* 249, *Nov.* 93.

*Dans l'*Enfant sans Souci, *p.* 274, *avec un dénouement différent.*

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p.* 260.

Digitized by Google

Par Renaud.

LAI DU PRISONNIER.

Aliàs

LAI D'IGNAURÉS.

MESSIEURS, je veux vous conter une aventure fort étonnante, que ſavent par cœur tous les Bretons, Poitevins & Français, & qui arriva en Bretagne à un Chevalier. Ignaurès était ſon nom. Jamais juſqu'alors on n'avait vu dans ce Royaume, peut-être même n'y verra-t-on jamais Paladin plus vaillant & plus beau. Il était Vaſſal d'un Comte puiſſant, & avait pour voiſins dans ſa Terre douze Gentilhommes, comme lui Barons du Comte, & ſes Pairs. Ceux-ci étaient mariés tous douze. Ils avaient même, dit la Chronique, de jolies femmes. Ignaurès, maître de ſon cœur, pouvait choiſir parmi ces Belles celle à qui il en ferait hommage. Mais pour n'être

Digitized by Google

pas embarrassé du choix, porté d'ailleurs naturellement à aimer tout ce qui est aimable, il fit à la fois sa cour aux douze; & bientôt, tant sa figure avait de charmes, il obtint de toutes des preuves non équivoques d'amour.

Cette mistérieuse intrigue fut conduite de sa part avec tant de secret & d'adresse que, loin de se croire onze rivales, il n'y eut aucune des Dames qui ne s'imaginât jouir seule du bonheur d'être aimée. Si quelque fois il lui arrivait de se séparer d'elles pour aller mériter par sa valeur le prix des Tournois, toutes, sans le savoir, se disputaient à l'envi l'honneur de le parer de leur main; & il n'y paraissait plus qu'avec un faste & une magnificence dont ceux qui s'en étonnaient davantage ne pouvaient deviner la cause. Il mena ainsi pendant un an, ceste douce & joyeuse vie, adoré en secret de ses douze maîtresses. Mais l'une d'elles enfin, épouse du Seigneur d'Ariol, plus éclairée que les autres apparemment, ou plus jalouse, conçut quelques soupçons qu'elle résolut d'éclaircir.

Digitized by Google

Les Dames se trouvaient toutes rassemblées chez elle le jour de S. Jean. Elle les mena, sur le soir, promener dans son verger ; & là, au milieu de ces plaisanteries & de ces petits jeux qu'ordinairement se permettent les femmes quand elles sont entr'elles, celle-ci annonça que si chacune voulait s'engager par serment à la discrétion, elle proposerait un divertissement qui pourrait intéresser toute la trouppe. Le serment fut fait aussi-tôt, & la Dame d'Ariol alors parla ainsi : « Douces Dames, nous sommes toutes jeunes, nous „ avons un nom, & l'on nous accorde à „ toutes quelques agrémens. Avec ces „ avantages on peut, sans présomption, „ se flatter d'être aimées ; & probable- „ ment il n'y en a aucune de nous qui „ n'aime à son tour. Mais quelle est celle „ qui a le plus bel amant ? qui doit se „ glorifier d'un meilleur choix ? Voilà ce „ que je voudrais connaître, & ce qu'il „ ne tient qu'à nous de savoir. Amusons- „ nous à cela, puisque nous sommes „ dans un jour de joie. Choisissons un „ Confesseur. Nous irons, l'une après

Digitized by Google

„ l'autre, lui dire notre ſecret, & elle „ prononcera „.

Comme on était en train de rire, cette idée fut fort applaudie. D'une voix unanime on choiſit pour Confeſſeur celle qui l'avait propoſée. Elle alla donc s'aſſeoir au pied d'un arbre, & alors l'une des femmes vint ſe préſenter. « Allons, douce Dame, „ ouvrez-moi votre cœur, ne déguiſez rien, & avouez franchement quel „ eſt votre bel ami. — Dame Prêtre, je „ puis le nommer hardiment, puiſque „ j'ai ſu lui plaire & que c'eſt le Che„ valier le plus redouté & le plus beau „ de tout le Royaume. Après cela je n'ai „ plus beſoin de vous nommer Ignaurès ». A ce mot, la Dame Confeſſeur changea de viſage. Elle eut la force néanmoins de cacher ſon trouble; elle renvoya ſa rivale & en appella une autre. Celle-ci approcha en ſe frappant la poitrine. « Belle „ Sœur, ces ſignes de douleur annoncent „ une grande faute: votre choix eſt donc „ bien blâmable? — Point du tout, Da„ me; car j'aime le plus courtois, le „ plus brave & le plus accompli des hom-

Digitized by Google

„ mes ; & de plus j'ai le bonheur d'en être „ aimée ». Alors elle nomma de même Ignaurès, & je vous laiſſe à penſer quel fut le nouvel étonnement du Confeſſeur.

Une troiſieme fut appellée : c'était la plus jeune de la trouppe. Elle accourut en ſautant ; &, avant qu'on l'interrogeât, dit d'un ton fort leſte : « Mon bel ami n'eſt » qu'un ſimple Chevalier ; mais il eſt ſi » parfait & ſi beau qu'il mériterait d'être » Duc ou Roi » ; & elle nomma encore Ignaurès. Que vous dirai-je ? la quatrieme, la cinquieme, toutes les onze enfin firent le même aveu ; & la Dame-Confeſſeur, qui d'abord avait failli à crever de jalouſie, finit preſque par rire de l'aventure.

Les confeſſions achevées, elle revint au cercle ; & la trouppe impatiente la preſſa de juger. « Il n'en eſt pas beſoin, répon- » dit-elle. Nous avons toutes été trom- » pées, & nous aimons le même homme ; » mais ſi vous m'en croyez, il ne ſe glo- » rifiera pas long-tems de notre honte, & » nous nous vengerons du ſcélérat ». Ce diſcours fit jetter un cri de fureur à l'aſ- ſemblée. Toutes les bouches demanderent

Digitized by Google

vengeance. « Elle ſera auſſi prompte que » sûre, ſi vous voulez vous en rapporter » à moï, ajouta la Dame d'Ariol. Dès ce » ſoir peut-être, dès demain au plus tard, » le perfide viendra ſans doute demander à » quelqu'une de nous les témoignages d'a- » mour qu'il a ſu nous ſurprendre. S'il s'a- » dreſſe à moi, je lui donne rendez-vous » dans ce verger. J'aurai ſoin de vous pré- » venir auparavant. Vous vous y rendrez » avant lui. Dès qu'il ſera entré, je ferme- » rai la porte & ferai un ſigne. Paraiſſez » alors, & qu'il ne ſorte que hors d'état » d'en abuſer d'autres déſormais ». Cha- cune promit, s'il venait à elle, d'employer la même ruſe; & la jalouſie, la colère avaient tellement aigri leurs cœurs, qu'el- les s'y engagerent même par les plus affreux ſermens.

Ignaurès ne ſavait rien de cette barbare réſolution. Le lendemain, ainſi que l'avait prévu la Dame d'Ariol, il ſe rendit chez l'une de ſes maîtreſſes, & voulut, à ſon ordinaire lui faire quelques careſſes. Elle l'arrêta, ſous prétexte que ſon mari était à la mai- ſon; &, comme pour s'en dédommager,

Digitized by Google

lui donna, le ſoir, au verger, un rendez-vous. Les onze offenſées furent averties auſſi-tôt. Elles accoururent, à l'heure marquée, armées de raſoirs & de couteaux; & attendirent, cachées derriere des berceaux ou des arbres, que leur victime parût.

Il vint à ſon tour. Mais à peine eſt-il entré que la porte ſe ferme, & que, dans un clin d'œil, il ſe voit entouré de douze femmes en fureur, qui, le fer meurtrier en main, lui crient : traître, reçois le prix des cœurs déloyaux & trompeurs. Il paraît étonné d'un pareil accueil; cependant, ſans s'effrayer, il ſalue ſes ennemies. Mais la Dame d'Ariol, voulant que ce châtiment ſoit juridique & que le coupable lui-même en reconnaiſſe l'équité, demande la permiſſion de parler. « Ignaurès, » dit-elle, répondez-moi? Ne m'avez-» vous pas proteſté mille fois que vous » m'aimiez? Oui, ma toute belle, ré-» pondit-il; & je vous le jure même en-» core en ce moment. J'ai été, & veux » être, juſqu'à la mort, votre ami & » votre Chevalier. Perfide, ſi vous êtes

» ſon

Digitized by Google

» ſon Chevalier, reprit une autre qui » écumait de rage, comment pouvez-vous » être le mien? Vous m'en impoſiez donc, » quand vous me faiſiez les mêmes ſer- » mens? — Non, douce amie, ſur mon » honneur je diſais la vérité. Vous avez » mon cœur & mon ame, & vous l'aurez » toute ma vie ». Une troiſieme ayant voulu lui faire des reproches : « & vous » auſſi, belle reine, ajouta-t-il, vous m'é- » tes plus chere que moi-même. Ou plu- » tôt, mes cheres amies, vous êtes tou- » tes ſi aimables que je vous aime toutes, » & qu'il m'eſt impoſſible de vivre ſans » vous »

Meſſieurs, vous eſt-il arrivé quelque-fois de renverſer une ruche? Auſſi-tôt vous avez vu un million de mouches irri-tées fondre ſur vous en bourdonnant, & vous menacer de l'aiguillon. Telle fut exactement la ſituation de l'infortuné Che-valier. Il voyait de toutes parts briller au-tour de lui le fer vengeur, & n'enten-dait que ce cri terrible : " Meurs, traî- » tre. Non, mes tendres amies, s'écria- » t-il, non je ne mourrai pas. Quoique

Digitized by Google

„ ſans armes au milieu de vous, je vous „ ai été trop cher pour vous craindre. „ Fuſſé-je armé de la lance & du haubert, „ je me livrerais avec autant de ſécurité „ entre vos mains. Néanmoins, s'il vous „ faut mon ſang, je vous le livre. Où „ trouverais-je une mort plus douce ? Frap- „ pez ; mais au moins que celle de vous „ qui m'a aimé davantage me porte le „ premier coup (*a*) „.

Ce diſcours touchant du Chevalier fut prononcé avec tant de grace, ſes beaux yeux en ce moment parurent animés d'un feu ſi tendre, que le cœur des Dames fut déſarmé. Les raſoirs tomberent de leurs mains, & quelques larmes même s'échapperent de leurs yeux. Mais la Dame d'Ariol, qui par ſon eſprit avait juſques-là dominé les autres, demanda qu'il lui fût permis de propoſer un expédient. " Cheva- „ lier, dit-elle à Ignaurès, tu nous as „ toutes trompées, & tu vois, perfide, „ que nous t'aimons trop pour ne pas te „ pardonner. Mais nous ne voulons plus „ l'être. Sans doute que, dans un auſſi „ grand nombre, il en eſt une de nous

Digitized by Google

„ que tu aimes. Nomme-la ; qu'elle vive
„ heureuſe avec toi, les autres ſe retire-
„ ront auſſi-tôt. Nous méritons bien peut-
„ être d'avoir chacune un amant fidele „.

L'avis fut adopté par les Dames avec applaudiſſement. Elles preſſèrent le Chevalier de prononcer. Il s'en défendit longtems, & proteſta qu'il voulait perſiſter à les aimer toutes les douze. Mais la Dame d'Ariol lui ayant dit d'une voix menaçante, en reprenant ſon couteau ; choiſis, ou meurs ; il répondit : " Cruelle, je de-
„ vrais bien vous haïr, vous qui me
„ privez aujourd'hui de ces Beautés ſi
„ aimables. Mais enfin, puiſqu'il faut y
„ renoncer & faire un choix, ſoyez ma
„ Mie. C'eſt à vous que je donne mon
„ cœur, & je vous le donne pour tou-
„ jours „. A ces mots, il ſe jetta dans ſes bras pour la baiſer. Les autres déclarerent que, dès ce moment, elles renonçaient à lui ; & elles ſe retirerent, la honte ſur le front & la rage dans le cœur.

Ignaurès fut fidele à ſon ſerment. Il ne vit plus que ſa Mie nouvelle. Mais il

Digitized by Google

ne pouvait gueres, ſans donner lieu aux ſoupçons, s'abſtenir d'aller chez les autres qu'il voyait auparavant, & faire chez celle-ci des viſites beaucoup plus fréquentes.

Souris *trou*
La ſoris qui n'a qu'un pertuis;
attrapée
Eſt moult tôt priſe & engannée.

On ſut même, j'ignore comment, (par la jalouſie d'une des rivales ſans doute) l'aventure du verger; & un jour que les douze maris étaient raſſemblés chez leur Suzerain, l'un des gens du Château s'étant mis à rire en les regardant, on lui en demanda le ſujet. Dans la crainte d'éprouver leur colere, il refuſa de le dire; mais enfin raſſuré par eux: " Meſſieurs, „ répondit-il, je ris de vous autres qui „ êtes tous douze enregiſtrés, par la „ même main, dans la confrairie de Mon„ ſeigneur S. Arnould. Il y en a un de „ vous pourtant fait pour être le chef des „ autres „. A ces paroles, les maris offenſés frémirent de colere. Ils voulurent

Digitized by Google

ſavoir alors du délateur quel était le nom de leur ennemi, & le Sergent leur conta en détail toute la confeſſion du verger, & le choix que le Chevalier avait été obligé de faire de l'une des douze femmes. " Puiſqu'il ne vient plus que chez „ moi, dit le Seigneur d'Ariol, c'eſt moi „ ſeul que regarde le ſoin de notre ven„ geance. Je vais travailler à vous le li„ vrer, tenez-vous prêts „.

Le Chevalier, ſans allarmes ſur ce projet cruel qu'il ignorait entiérement, ne manqua pas, ſelon ſa coutume, de ſe rendre bientôt chez ſa Mie. L'époux, entourré de ſatellites, l'épiait nuit & jour. Dès qu'il parut, il le fit ſaiſir & garotter, & envoya dans l'inſtant avertir les autres offenſés. Mais de ſon côté, la Dame d'Ariol dépêcha auſſi, en toute diligence, un Exprès aux Dames, pour les inſtruire du malheur qui menaçait leur ancien ami.

Quoiqu'elles euſſent renoncé à lui, il leur était toujours également cher. Perſonne encore ne lui avait ſuccédé dans leur cœur. Eh ! qui euſſent-elles pu aimer, après le plus beau & le plus parfait des

Digitized by Google

hommes ? A ſon danger, leur amour ſe réveilla, & toutes, hors d'elles-mêmes, volerent à ſon ſecours.

Il n'en était plus tems. Déjà les maris aſſemblés délibéraient entr'eux ſur ſon ſupplice & leur vengeance. Le plus furieux de tous ayant propoſé de lui arracher le cœur pour le faire manger aux douze coupables, d'une voix unanime on adopta cet horrible projet. Elles furent invitées à dîner. On ne leur laiſſa voir, pendant tout le repas, qu'un calme affecté : mais quand elles ſe furent raſſaſiées de ce mêts abominable, on eut la barbarie de leur annoncer ce qui le compoſait. Alors elles éclaterent en ſanglots. Toutes, malgré la préſence de leurs maris, ſe répandirent en éloges ſur l'amant chéri qu'elles venaient de perdre. Les unes louaient ſa valeur ſans pareille & la gloire dont il s'était couvert ; les autres ſon art de plaire, ſa courtoiſie, ſa grace incomparable & ſes yeux amoureux auxquels nul cœur ne pouvait réſiſter. Enfin l'une d'elles ayant fait vœu de ne pas lui ſurvivre, &, après ce repas funeſte, de ne plus prendre jamais

Digitized by Google

aucune nourriture, les autres à l'instant firent le même serment; & toutes se retirerent pour l'exécuter. En vain des parentes & des amies vinrent chercher à ébranler cette résolution par des représentations & des prieres; personne ne réussit. Enfermées dans leur appartement, ces amantes désespérées s'y livrerent aux gémissemens & aux larmes, jusqu'à ce qu'enfin l'épuisement & la langueur vinrent terminer leur sort malheureux (*b*).

Le Poëte prie Dieu de leur accorder une place dans son Paradis. Il demande la même grace pour la maîtresse qui l'a engagé à composer son Lai, fait, selon lui, pour les véritables amans; & il finit par un long portrait de cette Belle.

Ce Conte a été mis en vers par M. Imbert.

NOTES.

(*b*) *Frappez; mais au moins que celle de tous qui m'a aimé davantage me porte le pre-*

Digitized by Google

mier coup) On prétend que Jean de Meung, Continuateur du Roman de la Roſe (qu'il acheva vers 1300), échappa d'un danger pareil, par une ruſe ſemblable. Les Dames de la Cour, choquées d'une infinité de vers qu'il avait inſérés contre leur ſexe dans ſon Roman, & en particulier de ceux-ci :

Toutes êtes, ſerez, ou fûtes,
De fait ou de volonté, putes.

Firent, dit-on, complot de l'en châtier à coups de verges. Pour cela elles l'attirerent un jour dans une des chambres du Palais; & déjà elles s'apprêtaient à le fuſtiger, quand *maître Jehan*, ſelon Fauchet, *commença à dire* : « *Mes Dames, puiſqu'il faut que je reçoive* » *chaſtiment, ce doit être de celles que j'ai* » *offenſées. Or n'ai-je parlé que des meſchantes* » *& non pas de vous qui êtes toutes, belles, ſages* » *& vertueuſes. Partant, que celle d'entre vous* » *qui ſe ſentira la plus offenſée, commence de* » *me frapper, comme la plus grande pute de* » *toutes celles que j'ai blâmées* ». *Il n'y en eut pas une qui voulût avoir l'honneur de commencer*, ajoute Fauchet; & *maiſtre Jehan eſchappa*.

Digitized by Google

Je voudrais bien ſavoir où Fauchet a pris cette anecdote, ſur laquelle il ne cite aucun garant, & que tous nos Auteurs modernes ont répétée d'après lui. Le Chevalier de la Tour, dans ſon *Inſtruction à ſes Filles* (qu'il écrivait en 1373, c'eſt-à-dire, peu d'années après la mort de Jean de Meung, puiſque celui-ci vivait encore, à ce qu'on prétend, en 1364), fait bien mention de l'hiſtoire citée par Fauchet; mais il l'attribue à un Chevalier, qui ſe trouvant menacé de la mort par trois femmes jalouſes qu'il avait trahies, trompa ainſi leur colere. Or ſi l'aventure était réellement arrivée à Jean, eſt-il probable qu'avec la célébrité qu'elle devait avoir, la Tour l'eût, ſans raiſon, prêtée à un étranger? Ne doit-on pas ſoupçonner, au contraire, que le Romancier ſatirique s'étant attiré par ſes vers la haine des Dames, quelqu'un, pour embellir l'hiſtoire de ſa querelle, ſe ſera plu à mettre ſur ſon compte l'anecdote de la plus pute, qui réellement eſt beaucoup plus plaiſante dans ſa bouche que dans celle du Chevalier volage. Au reſte, que ce ſoit la Tour qui la doive à Jean, ou l'Hiſtorien de Jean à la Tour, il eſt évident qu'étant poſtérieure à notre Fabliau, elle n'en eſt qu'une imitation.

Digitized by Google

Dans les Cento Novelle Antiche, p. 401, *Nov.* 39, *elle eſt attribuée à un Guillaume Bergdam de Provence.*

Les Aſtutie di Bertoldo, p. 47, *la prêtent au Bouffon Bertold.*

Les Facęzie cavate da diverſi Autori, p. 98.

Et le Tréſor des Récréations, p. 88, *au Bouffon Gonnella.*

Les Contes du ſieur d'Ouville; *au Poëte Cl. Marot.*

(*b*) Ce Conte a été fait probablement ſur la fin du XIIe ſiecle, & avant que le Poitou eût été repris par Philippe-Auguſte ſur l'Angleterre, puiſque, dans les premieres lignes, les Français y ſont diſtingués des Poitevins. Or, c'eſt vers ce même tems qu'une vieille Chronique, que dit avoir poſſédée Fauchet, place l'aventure ſi connue de ce Raoul, Châtelain de Couci, le héros de deux Tragédies modernes. Bleſſé mortellement au ſiege d'Acre en 1191, il chargea ſon Ecuyer, dit la Chronique, de porter après ſa mort ſon cœur à la Dame de Fayel qu'il aimait. L'Ecuyer arrivé en France fut ſurpris par l'époux. Celui-ci prit le cœur, & le fit manger à ſa femme, qui inſtruite de ſon malheur, jura de ne plus

Digitized by Google

prendre de nourriture, & se laissa mourir de faim.

On a fait anciennement de cette histoire un Roman qu'on trouve manuscrit à la Bibliotheque du Roi. Du Belloi, qui a voulu prouver l'authenticité de l'anecdote, & qui a fait à ce sujet une dissertation, cite en preuve ce Roman, dont il donne même un extrait. Trompé par la date 1228, qu'une main moderne a mise en tête de l'ouvrage, il le regarde comme composé vers ce tems-là; quoique l'écriture soit du XVe siecle, ou tout au plus de la fin du XIVe. Mais le manuscrit fût-il, ainsi que je le croirais volontiers, la copie d'un manuscrit plus ancien, il ne prouverait pas davantage. J'ai lu ce Poëme avec attention; & j'ose assurer mes Lecteurs que c'est un vrai Roman, dans toute l'étendue de la signification que nous donnons aujourd'hui à ce mot. De vingt preuves que je pourrais en alléguer, une suffira, parce qu'elle est sans réplique: c'est le témoignage de l'Auteur lui-même, qui au commencement de son Poëme, dit deux fois formellement que c'est un conte, un conte qu'il imagine *pour réjouir les Amans*.

L'histoire des Troubadours offre un évé-

Digitized by Google

ment pareil à celui du Châtelain de Couci ; &, ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt encore vers la fin du XIIe ſiecle. Chez le Poëte provençal, Raymond de Caſtel-Rouſſillon, jaloux de ſon Ecuyer Cabeſtaing, l'égorge; il lui arrache le cœur qu'il fait apprêter & ſervir à ſa femme ; & celle-ci jure de même de ne plus manger.

Aſſurément on ne peut nier que ces deux aventures ne reſſemblent parfaitement à celle qu'on vient de lire dans le Fabliau. Mais quand on ſonge enſuite qu'elles ſont préciſément du même tems, & que dans toutes les deux ſur-tout ſe trouve, comme dans le Conte, le vœu ſingulier de ſe laiſſer mourir de faim, on eſt bien tenté de ſoupçonner qu'elles viennent toutes deux d'une même ſource.

Ce n'eſt pas la premiere fois que l'ignorance du tems & le goût pour le merveilleux ont converti en faits hiſtoriques les fictions de nos Romanciers. Je n'en citerai pour exemple que le chien de Montargis, dont j'ai déjà parlé précédemment. C'eſt ainſi que les Légendaires, pour rendre plus recommandable le Saint dont ils écrivaient la vie, lui prêtaient des actions & des miracles incroyables.

On prétend que la ſcene d'horreur dont il a été fait ici mention s'eſt renouvellée en Eſpagne ſous

Digitized by Google

sous Charles II, & qu'un certain Marquis d'Asforgas mangea aussi, sans le savoir, le cœur de sa maîtresse, que sa femme jalouse avait égorgée elle-même. Je laisse aux Antropophages le plaisir de prouver la vérité de ces abominations dégoûtantes. Pour moi j'aime à croire qu'elles n'ont existé chez nous que dans le Lai d'Ignaurès, où l'on peut les excuser. Tout ce qu'on a lu jusqu'ici démontre que ce n'étaient pas là les mœurs de la Nation. Ducheſne au moins, D. Dupleſſis & l'Alouette, malgré l'autorité de Fauchet & de sa Chronique, ont regardé l'aventure du Châtelain de Couci comme si peu prouvée qu'ils n'en parlent pas dans la généalogie qu'ils ont donnée de cette Maison.

Pétrarque, dans ſes Triomphes d'Amour, *cite l'hiſtoire de Cabeſtaing.*

Bocace en a compoſé une Novelle, d'après ce qu'en racontaient les Poëtes Provençaux; SECONDO CHE RACONTANO E PROVENZALI *Non content de celle-ci, il en a fait encore une autre dont le héros eſt Tancrede, Prince de Salerne; laquelle diffère de la premiere, en ce que le cœur ici eſt celui d'un amant que Tancrede a ſurpris chez ſa fille. Lorſqu'on fera un recueil de Contes pour les Cannibales, il faudra bien ſe garder d'oublier ceux-ci.*

Digitized by Google

Par Jacques Basir.

LA VESSIE DU CURÉ.

Au lieu des fables & des mensonges que d'autres vous débitent, je vais moi, Messieurs, vous dire l'histoire d'un certain Curé près d'Anvers.

Sa Cure était assez bonne ; & d'ailleurs au lieu de manger, comme bien d'autres, tout son revenu, il eut pendant longtems le bon esprit d'économiser ; de sorte qu'à la fin il se trouva fort riche. Mais la mort, qui n'épargne personne, ni Roi, ni Duc, vint le chercher pour faire le grand voyage. Il devint hidropique. De tous les Médecins qu'il consulta aucun ne lui ayant donné d'espérance, il prit son parti, disposa en œuvres pies de tout ce qui lui appartenait, sans en excepter ni un pot ni une serviette ; & après avoir ainsi fait ses arrangemens & mis sa conscience en repos, il ne songea plus qu'à bien mourir.

Digitized by Google

Dans cette circonſtance, arriverent Frere Louis & Frere Simon, deux Dominicains d'Anvers, qui avaient prêché dans le voiſinage & qui de tems en tems paſſaient chez le Curé. Ils comptaient y trouver à l'ordinaire bon accueil & bon gîte : mais pour cette fois il fallut aller chercher à dîner plus loin. Cependant ils demanderent des nouvelles du malade, ils le queſtionnerent ſur ſon état, lui tâterent les mains, les jambes, le corps ; & d'un air de compaſſion convinrent qu'il avait trop attendu, & que le mal était crû à un tel point qu'il devenait impoſſible de l'arrêter.

Comme ils allaient ſortir, ils firent réflexion que le Curé ayant économiſé pendant toute ſa vie, il devait avoir dans ſon coffre beaucoup d'argent ; & ils formerent le projet de lui en eſcamoter quelque choſe. « Nous avons beſoin de vingt » livres pour notre Bibliotheque, ſe di- » rent-ils. Si nous pouvions les ſoutirer à » ce bouffi, nous ſerions bien reçus par » le Prieur du Couvent ». Cette idée leur plut ſi fort qu'ils réſolurent de la mettre à exécution ; & en conſéquence Frere

Digitized by Google

Louis, comme le plus beau parleur des deux, ſe chargea de l'entrepriſe.

Il ſe rapprocha donc du malade; & d'abord, avec le langage onctueux de la dévotion, commença par lui parler de la mort; puis l'exhorta à ſonger au ſalut de ſon ame & ſur-tout à racheter ſes péchés par l'aumône. « Je m'en ſuis déjà occupé, » répondit le mourant. Des choſes dont » je puis diſpoſer ici, il n'y en a aucune » que je n'aie donnée pour l'amour de » de Dieu; & tout, juſqu'au lit où vous » me voyez ſouffrir, a ſa deſtination. » Quoi! Sire, vous avez tout donné, » s'écria le Moine ſurpris? Mais ſavez-» vous que ce n'eſt pas aſſez de faire » l'aumône, & que, pour plaire à Dieu, » il faut encore, ſelon l'expreſſion de » l'Écriture, examiner comment on la » fait. Je ne pouvais gueres me tromper, » répliqua le Curé. Ce village m'a nourri » juſqu'à préſent, je laiſſe à ſes pauvres » ma proviſion de blé qui peut bien valoir » dix livres. J'y ai des parens dans le be-» ſoin, je leur donne mes vaches & mes » troupeaux. Je n'ai point oublié les or-

Digitized by Google

„ phelins ni les infirmes ; enfin les Bé-
„ guines (*a*) ont un legs, & les Corde-
„ liers cent ſous. Ces diſpoſitions ſont
„ fort édifiantes aſſurément, reprit le Ja-
„ cobin (*b*) ; mais nos bons Peres, Sire,
„ vous les avez donc oubliés ? un Cou-
„ vent rempli de tant de ſaints Religieux,
„ qui jeûnent ſans ceſſe, qui ne portent
„ point de linge, & qui tous les jours
„ prient le Seigneur pour vous ! Ah ! mon
„ frere, Dieu ne vous fera point miſéri-
„ corde „.

Le Prêtre, un peu étonné de ce diſcours, répondit qu'il était au déſeſpoir de s'être tant preſſé ; mais que malheureuſement il n'était plus en ſon pouvoir de réparer ſa faute ; qu'il ne lui reſtait plus rien à donner, pas un denier, pas un grain de blé. Les deux Moines revinrent à la charge. Ils propoſerent de réformer le teſtament, & de changer la diſpoſition de quelques-uns des legs, pour les leur appliquer. A les entendre, c'était la meilleure aumône que pût faire en ſon état le malade ; & en la lui ſuggérant ils ſongeaient moins, diſaient ils, à la détreſſe de leur Monaſtere,

Digitized by Google

quelque preſſante qu'elle fût, qu'à l'intérêt tendre que leur inſpirait le ſalut de ſon ame.

Cette avidité impudente & ſi peu chrétienne indigna le Curé. Il réſolut d'en punir les deux caffards, &, avant de mourir, de divertir à leurs dépens les Bourgeois d'Anvers. « Beaux Freres, leur „ dit-il après avoir feint de rêver un mo„ ment, il me reſte bien encore, je l'a„ voue, un joyau précieux dont je ne „ vous ai point parlé; mais pour celui-ci, „ il m'eſt impoſſible de m'en deſſaiſir „ avant ma mort: &, tout déſeſpéré „ qu'eſt mon état, m'en offrît-on dans „ le moment cent marcs d'or, je ne pour„ rais me réſoudre à le céder. Je veux au „ moins vous le laiſſer après moi; & je „ remercie Dieu de vous avoir envoyés „ ici, tandis que je vis encore, pour me „ fournir l'occaſion de faire une ſi bonne „ œuvre. Que votre Prieur vienne de„ main, je lui en ferai la donation ſo„ lemnelle „.

Les Moines enchantés partirent auſſitôt. Tout en arrivant au Monaſtere, ils

Digitized by Google

firent assembler le Chapitre, où ils annoncerent le coup de maître que leur zele adroit venait d'opérer; & ils demanderent que, pour célébrer cette bonne fortune, il y eût, le soir, régal au réfectoire. La demande fut reçue avec les plus grands applaudissememens, & passa tout d'une voix. Le Prieur envoya acheter flans & pâtés. Au lieu du vin ordinaire de la dépense, il fit servir tout ce qu'il y avait de meilleur dans la ville en vins vieux & nouveaux. On chanta, on but, on trinqua à l'Hidropique & au Frere Louis, qui, tout glorieux des succès de son éloquence, faisait des efforts pour affecter une contenance modeste.

Pendant ce tems, toutes les cloches de l'église sonnnaient en branle, comme si l'on y eût apporté le corps d'un Saint. Les voisins, étourdis, se demandaient les uns aux autres quelle fête on célébrait le lendemain au Couvent. Enfin, au milieu de cette sainte orgie cependant, Frere Louis, en politique consommé que les plaisirs & la gloire ne détournent pas de son dessein, remit la conversation sur le

Digitized by Google

joyau, & proposa d'examiner ce qu'il y avait de mieux à faire pour le voyage du lendemain. Pour lui, jaloux de l'honneur d'achever seul son projet, il fut d'avis que sire Prieur ne se donnât pas la peine d'aller au village ; & il offrit d'y retourner avec Frere Gilles, Frere Guillaume, Frere Nicole & Frere Robert. On le laissa maître absolu de conduire cette affaire à son gré. Le vin & la joie avaient même tellement échauffé les têtes, que quelque chose qu'il lui eût plu de proposer, on y aurait applaudi également.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, les cinq Compagnons partirent, & ils ne firent qu'une course jusqu'au village ; tant ils craignaient d'arriver trop tard & de trouver le Curé mort. Ils le saluerent dévotieusement au nom de Notre-Seigneur, & lui demanderent s'il ne se sentait pas un peu soulagé. " Hélas ! non, beaux Freres, „ répondit-il. Mon heure s'approche ; „ mais soyez les bien-venus. Je n'ai pas „ oublié la promesse que je fis hier au „ Frere Louis. Que quelqu'un de vous „ aille à la ville ; il serait bon d'amener

Digitized by Google

„ ici le Maire & les Echevins, afin qu'ils „ puſſent ſervir de témoins, & que per- „ ſonne ne vous conteſte le don que je „ vous deſtine „.

C'était là une nouvelle malice de ſa part pour les faire trotter encore. Les cinq Moines, tout fumans de ſueur, tiraient preſque la langue comme un levrier qui a chaſſé tout le jour. Frere Gilles & Frere Robert néanmoins propoſerent de retourner à Anvers; & malgré leur fatigue, ils recommencerent leur courſe. Enfin, au bout de quelques heures, ils amenerent les Magiſtrats.

Le Curé, ſaluant ces Officiers & les priant de s'aſſeoir, leur adreſſa ces paroles : « Seigneurs & amis, j'étais hier, „ ainſi que vous me voyez, giſſant ſur „ ce lit de douleur, quand Frere Louis, „ que voilà, eſt venu avec un de ſes „ confreres loger chez moi. En digne „ Frere Prêcheur il m'a exhorté à la mort, „ & ſur-tout à faire quelque legs à ſon „ couvent pour racheter mes péchés. J'a- „ vais eu l'imprudence de diſpoſer de tout. „ Il m'a repréſenté, par zele pour mon

Digitized by Google

„ ſalut, que ſi je ne leur donnais quel-
„ que choſe, Dieu ne me ferait aucune
„ miſéricorde *(c)*; & moi, bon Chrétien
„ qui ne veux pas être placé parmi les
„ boucs, je me ſuis rappellé heureuſe-
„ ment que j'avais encore un joyau dont
„ je pouvais les gratifier. Je déclare donc
„ en votre préſence, doux Seigneurs,
„ que je le leur abandonne dès ce mo-
„ ment en toute propriété, & que mon
„ intention eſt qu'ils en jouiſſent auſſi-tôt
„ après ma mort „.

Les Moines ne ſavaient trop que penſer de ce diſcours, moitié ſérieux, moitié ironique. Ils feignirent pourtant de n'avoir point ſenti la leçon; & Frere Louis, l'orateur de la bande, preſſa le moribond de déclarer enfin aux Magiſtrats quel était ce joyau. „ Chers Seigneurs, répliqua le
„ Curé, c'eſt ma veſſie, dont je leur
*Bourſe. „ conſeille de faire une aumônière * pour
„ aller quêter des ſucceſſions. Ma maladie
„ a dû la rendre ample & large. Elle pourra
„ contenir beaucoup, & je ſouhaite qu'ils
„ la rempliſſent „.

A ces mots, tout ce qu'il y avait d'aſ-

Digitized by Google

ſiſtans dans la chambre, Magiſtrats & autres, ſe mit à rire d'une telle force, que les Freres, confus, ſe ſauverent en maudiſſant Frere Louis & ſon éloquence. Vous dire ce qui lui arriva au retour, c'eſt ce que j'ignore. Tout ce que je ſais, c'eſt que l'aventure fut bientôt répandue dans la ville, & que pendant long-tems aucun Jacobin n'oſa s'y montrer. On me la conta lorſque j'y paſſai; & elle me parut ſi plaiſante que je la mis auſſi-tôt en Romane.

Ce teſtament burleſque & dériſoire eſt encore une de ces plaiſanteries dont on fait communément honneur à Jean de Meung. Fauchet la lui a attribuée, d'après une Chronique d'Aquitaine; & nos Compilateurs anecdotiers, peuple ignorant & amoureux de la ſingularité, l'ont copiée, ſans examen, d'après Fauchet. Jean, ſelon celui-ci, avait, par ſon teſtament, légué aux Jacobins de Paris des coffres qu'il diſait renfermer toute ſa fortune; mais c'était à condition qu'ils célébreraient un ſervice pour le repos de ſon ame, & qu'ils ne les ouvriraient qu'après le ſervice célébré. Ils lui en firent un

Digitized by Google

magnifique. Mais les coffres ne contenaient que des ardoises ; & quand ils vinrent à les ouvrir & qu'ils se virent dupés, ils entrerent dans une telle colere, qu'ils exhumerent le corps. Fauchet ajoute que le Parlement vengea le Poëte, & qu'il obligea les Moines de lui donner dans leur Cloître une sépulture honorable.

Il pourrait bien en être de cette historiette comme de celles de la plus pute, & du cœur mangé. Je suis convaincu au moins que si Fauchet eût connu les deux Fabliaux qu'on vient de lire, tout dépourvu qu'il était de goût & de critique, il eût été frappé de l'imitation.

Dans le Parangon des Nouvelles, *fol.* 56 *v°, Wlespiegle joue à un Curé un tour pareil à celui du Fabliau.*

NOTES.

(*a*, *Les Béguines...*) Société de filles dévotes qui s'était établie dans la Flandres en 1226. Elles ne faisaient point de vœux, portaient un habit particulier, & vivaient du travail de leurs mains. Saint Louis, selon Nan-

Digitized by Google

gis, leur donna dans ſon Royaume pluſieurs établiſſemens.

(*b*, *Le Jacobin...*) Le mot de Jacobin ſe trouve dans l'original. Les Religieux de S. Dominique portaient donc déjà en France ce ſurnom, que leur avait fait donner à Paris la rue *Saint-Jaques* qu'ils habitaient.

(*c*, *Il m'a repréſenté que ſi je ne leur donnais quelque choſe, Dieu ne me ferait aucune miſéricorde*). Un autre Poëte, contemporain de Baſin, dit du même Ordre :

Li Jacobin ſont ſi preud'homme
Qu'ils ont Paris, & ſi ont Rome
Pape
Et ſi ſont Roi, & Apoſtole ;
meurt s'il ne les
Et qui ſe muert, ſe il nes nomme
ſon ame damnée.
Pour exécuteur, s'ame eſt ſole.

Digitized by Google

** DE LA MAUVAISE FEMME.

Les trois Contes ſuivans ſont ſous ce ſeul & même titre, qui, comme on le verra, ne leur convient pas trop.

EXTRAIT DU PREMIER.

UN homme était allé vendanger ſa vigne. Il eſt bleſſé à l'œil par une branche & obligé de revenir chez lui. La femme, pendant ſon abſence, avait donné un rendez-vous à quelqu'un. Entendant ſon mari frapper, elle fait cacher le galant dans ſon lit; mais l'époux demande à ſe coucher, & elle ſe trouve fort embarraſſée. Sous prétexte de viſiter la bleſſure, elle fait aſſeoir le prud'homme, baiſe l'œil malade, lui bouche l'autre avec la main, comme pour s'aſſurer ſi le mal eſt ſans remede; & donne ainſi à l'ami le tems de s'évader.

Digitized by Google

La Reine de Navarre (*t.* 1, *p.* 65), *attribue ce Conte à un vieux valet-de-chambre du Duc d'Alençon, qui était borgne, & qui, averti que ſa femme avait une intrigue, revient la nuit la ſurprendre, après avoir feint de partir pour la campagne. La femme accourt d'un air joyeux, en diſant qu'elle vient de rêver qu'il voyait de ſon mauvais œil. Le reſte comme ci-deſſus.*

Se trouve dans l'Arcadia di Brenta, *p.* 131.

Dans les Contes du ſieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 215.

Dans le Nouveau Recueil de bons mots, *t.* 2, *p.* 216.

Dans l'Elite des bons mots, *t.* 2, *p.* 290.

Dans les Contes Latins de la Monnoie, *ſous le titre* d'Uxor Coclitis.

Dans les Novelle di Sabadino, *Nov. IV.*

Dans celles de Maleſpini, *t.* 1, *Nov.* 44.

Dans celles de Bandello, *t.* 1, *p.* 170, *Nov.* 23.

Et dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *Nov.* 16.

Digitized by Google

EXTRAIT DU SECOND FABLIAU.

UNE autre femme, dans le même cas que la premiere, eſt ſurpriſe de même par ſon mari qui revient d'un pélérinage. La mere, pour la tirer d'embarras, va chercher du velours qu'elle a acheté, & qu'elle veut, dit-elle, faire voir à ſon gendre, avant qu'il ſe couche. On étend les pieces devant les yeux du mari, & l'amant s'échappe.

EXTRAIT DU TROISIEME FABLIAU.

LA mere ici met à l'amoureux une épée nue dans la main, & lui dit de ſe tapir derriere la porte, avec l'air d'un homme effrayé. Le mari, qui le voit en entrant demande ce qu'il fait là. On répond que c'eſt un malheureux que deux aſſaſſins pourſuivaient & auquel on a donné aſile. L'époux le raſſure. Il lui dit d'attendre juſqu'au ſoir pour ſortir, & le fait manger avec lui.

Digitized by Google

Ce *Fabliau est tiré du* Dolopatos, *ou* Roman des Sept Sages, *dont il a été parlé plus haut.*

Se trouve dans les Ruses d'Amour.
Dans Bandello, *t.* 1, *p.* 71, *Nov.* XI.
Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 27.
*Dans l'*Apologie pour Hérodote.
Dans les Ottomari Luscinii Joci ac sales.
Et dans les Contes du sieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 204.

Dans Bocace, *VII Journ. Nov. VI, une femme galante, enfermée avec quelqu'un qu'elle a fait venir, entend frapper à la porte. Elle cache le sire derriere le lit, & va ouvrir. C'était un second amoureux qu'elle accueille comme le premier. Mais l'époux arrive à son tour. Alors elle dit à celui qui vient d'entrer de mettre l'épée à la main & de sortir, en jurant qu'il saura se venger. Le mari ne sait ce que cela signifie. La Dame répond, comme ci-dessus, qu'elle a donné asile à un homme poursuivi; qu'un instant après, l'aggresseur est entré pour le chercher, mais qu'heureusement il ne l'a point trouvé: & alors elle fait sortir de la ruelle le premier amant.*

Digitized by Google

Se trouve dans le Recueil de Sanſovino.

Dans les Facétieuſes Journées, p. 251, *un jeune homme, ne pouvant pénétrer auprès de ſa maîtreſſe qui eſt gardée ſévérement par un mari jaloux, ſe réfugie chez elle comme s'il était pourſuivi. L'époux lui donne aſile, & ſort quelque tems après, pour voir ſi les aſſaſſins prétendus ſe ſont retirés. Alors deux drôles apoſtés courent ſur lui, l'épée à la main. Il eſt obligé de ſe ſauver, & d'aller ſe cacher chez un ami; mais pendant ce tems le jeune homme exécute librement le projet pour lequel il était venu.*

Se trouve ainſi dans Paraboſco, p. 89, *Nov. XVI.*

Et dans les Amans Heureux, p. 135.

Dans le Printemps d'Amour, *le commencement de l'aventure eſt le même que chez Bocace; mais la femme fait cacher ſucceſſivement les deux galans dans le grenier. Ils s'y battent; & quand le mari demande d'où vient le bruit qu'il entend, elle lui répond que ce ſont deux mendians qu'elle a logés par charité au galetas.*

Digitized by Google

DES TROIS FEMMES QUI TROUVERENT UN ANNEAU.

Par Haiſiau

EXTRAIT.

TROIS femmes mariées, ſe promenant enſemble, trouvent un anneau, & conviennent qu'il appartiendra à celle des trois qui jouera le meilleur tour à ſon mari.

La premiere enivre le ſien. Dans cet état elle lui fait une Couronne, l'habille en Moine, & le porte, aidée d'un ſien amant, à l'entrée d'un Monaſtere. Quand il ſe réveille & qu'il ſe voit ainſi accoutré, il s'imagine que Dieu, par un effet miraculeux de ſa bonté, l'appelle à la vie monaſtique. Il va ſe préſenter à l'Abbé, & demande d'être reçu parmi les Freres. La femme, avertie, accourt avec l'air du déſeſpoir; mais on l'exhorte à la réſigna-

Digitized by Google

tion & à féliciter ſon mari au contraire de la ſainte réſolution qu'il a priſe.

Se trouve dans le Grand Caton *en vers.*

La ſeconde avait pour dîner, un vendredi, des anguilles ſalées & fumées. Son mari lui dit de les mettre ſur le gril. Il n'y avait point de feu à la maiſon; ſous prétexte d'en aller chercher ailleurs, elle ſort, & va trouver ſon amant, chez lequel elle reſte toute la ſemaine entiere. Le vendredi ſuivant, à l'heure du dîner, elle entre chez un voiſin qu'elle prie de lui permettre de griller ſes anguilles. Mon mari me fait enrager, dit-elle. Je ne ſais plus que devenir, & je crois qu'il perd la tête. Dès que les anguilles ſont grillées, elle les apporte toutes chaudes au logis. L'époux demande où elle a été depuis huit jours, & il veut la battre. Elle crie *haro* (à l'aide). Les voiſins accourent, & entr'autres celui chez lequel avaient été grillées les anguilles. Elle ſe plaint à eux de la folie du Sire, qui prétend, dit-elle, que ſa femme a été huit

Digitized by Google

jours absente. Le voisin jure qu'elle n'a resté chez lui que le tems nécessaire pour griller son poisson. L'autre se met en fureur ; on le saisit, on le lie comme un fou, & on l'enferme.

La troisieme propose à son ami de l'épouser. Il croit qu'elle veut rire ; la chose étant impossible, puisqu'elle est mariée ; mais elle assure que sa proposition est très-sérieuse, & répond même de l'agrément de son mari. Le moyen qu'elle emploie pour cela consiste à se déguiser, & à se rendre ainsi chez un nommé Eustache qu'elle a gagné par argent. L'amant a prévenu le mari qu'il va épouser la niece de cet Eustache, & il le prie de conduire sa future à l'église. L'autre y consent, & fait ainsi, sans le savoir, présent de son épouse. Le Poëte demande qui des trois femmes a mérité l'anneau.

Ce *Fabliau forme dans les* Contes du sieur d'Ouville, *t. 4, p. 255, une histoire fort longue.*

Dans les Facetiæ Bebelianæ, *p. 86, trois*

Digitized by Google

femmes gagent de méme à qui jouera le meilleur tour à ſon mari. L'un ſe laiſſe perſuader par la ſienne qu'il eſt Moine, & il vient chanter la meſſe. L'autre ſe croyant mort, ſe laiſſe porter à cette meſſe dans une bierre; & le troiſieme y chante tout nu.

Se trouve ainſi dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 200.

Dans les Délices de Verboquet, *p.* 166.

Et dans les Facetie, motti & burle da Lod. Doménichi, *p.* 372.

Dans les Contes pour Rire, *p.* 197, *trois femmes trouvent un diamant; & l'arbitre qu'elles choiſiſſent le promet, comme dans le Fabliau, à celle qui imaginera, pour tromper ſon mari, la ruſe la plus adroite. Mais leurs tours ſont différens de ceux-ci.*

Digitized by Google

** LA VIEILLE.

EXTRAIT.

UN jeune Bachelier, courtois, aimable, & ſi beau parleur *qu'il n'eut pas craint deux Avocats*, trouve en route, près d'un gué, une Vieille décrépite qui raccommodait ſes guenilles au ſoleil. Épriſe de la figure du Damoiſeau, celle-ci lui demande un baiſer. Il la repouſſe avec mépris. Elle le pourſuit juſqu'au bord de l'eau, en s'accrochant à ſa ſelle & le tirant par ſes habits. Dans ce moment arrive un grand Seigneur avec ſa ſuite. La Vieille implore ſon appui contre un fils ingrat, qui la délaiſſe, dit-elle, & qui veut la laiſſer en-deçà de la riviere. En vain le Bachelier proteſte qu'il ne connaît point cette femme, & qu'il ne l'a jamais vue; le Seigneur, pour être parfaitement convaincu que ce n'eſt point ſa

Digitized by Google

mere, exige de lui qu'il en donne, à l'instant même, une preuve bien étrange assurément. Celui-ci préfere de se dire le fils de la Vieille. Alors on lui ordonne de la prendre sur son cheval & de la porter de l'autre côté du gué. Il est forcé d'obéir. La Vieille, pendant le passage, le baise mille & mille fois; & les efforts qu'il fait pour s'en défendre, font rire aux larmes le Comte & ses gens.

Dans l'Arioste, chant XX, une Vieille, arrêtée par une riviere, voit passer la guerriere Marphise, qu'elle prie de la transporter sur l'autre rive. Non-seulement Marphise y consent; mais le chemin étant mauvais, elle pousse la courtoisie jusqu'à la porter en croupe quelque tems. Zerbin, qu'elle rencontre, & qui à ses armes prend l'Amazone pour un guerrier, la raille sur la maîtresse qu'elle s'est choisie. Marphise irritée lui propose de se battre, à condition que s'il est vaincu il sera obligé de se charger de la Vieille, & de la conduire par-tout avec lui. Ils combattent, & Zerbin se voit

Digitized by Google

voit forcé de ſubir la loi à laquelle il a conſenti.

L'Opera-Comique de la Fée Urgele *offre auſſi pluſieurs ſcènes qui ont beaucoup de reſſemblance avec ce Fabliau.*

Digitized by Google

* ALOUL.

EXTRAIT.

ALOUL était un Villain, riche & fort avare, à qui ſon bien avait fait épouſer la fille d'un Vavaſſeur, jeune & jolie, dont il était extrêmement jaloux. La Belle, tourmentée par lui pendant deux années entieres, en était venue au point de le haïr à mort, & avait juré dans ſon ame de s'en venger, dès qu'elle le pourrait. Cependant l'occaſion favorable ne s'en préſenta point avant la fin d'Avril. « Tout » s'anime alors, dit le Poëte, tout ſe » renouvelle. L'air plus doux ſemble épa- » nouir les cœurs. Au point du jour, ſous » la feuillée nouvelle, le roſſignol vient » par ſes chants amoureux nous exciter au » plaiſir; & ils ſont ſi touchans qu'on ne » peut les entendre ſans mourir d'amour ».

La Dame n'ayant pu repoſer de toute la nuit, ſe leva le matin, tandis que ſon

Digitized by Google

jaloux dormait encore, pour aller dans le jardin écouter le héraut du printems. Le Curé par hasard était en ce moment dans le sien qui n'était séparé de l'autre que par une haie. Il salue la Dame, lie conversation avec elle, & finit par la venger d'Aloul. Elle le quitte en lui donnant rendez-vous au même lieu, pour le soir. Aloul, quand sa femme rentre, lui demande d'où elle vient; & peu satisfait de sa réponse, il veut aller au verger vérifier des soupçons que la jalousie lui inspire. D'abord il n'apperçoit sur l'herbe que la trace de deux pieds, plus loin il en trouve quatre: & enfin il voit une place où il n'y a plus de rosée. Alors il reste consterné; mais cependant il ne veut point faire de bruit, jusqu'à ce qu'il ait des preuves plus claires.

Ici le Fabliau, qui offrait quelques tableaux agréables & des caracteres assez bien dessinés, devient aussi grossiérement ordurier que platement invraisemblable. Le Prêtre n'ayant point trouvé au verger sa maîtresse, parce qu'Aloul l'a fait coucher avant lui, a l'imprudence de monter chez

Digitized by Google

elle & de ſe mettre dans le cas de réveiller le Villain. Celui-ci le ſaiſit & appelle ſon monde. L'autre s'échappe. Il va ſe cacher dans une étable où il eſt trouvé par une vieille ſervante. Il s'y prend, pour engager la Vieille au ſilence, d'une façon aſſez adroite. En effet elle n'oſe le déceler. Elle lui procure même, par reconnaiſſance, les moyens de ſortir; mais il a l'audace de remonter. La ſervante cette fois-ci le cache dans un ſaloir. On le cherche long-tems. Enfin il eſt ſaiſi; & les valets allaient, en ſe divertiſſant, lui jouer un fort mauvais tour, ſans l'adreſſe des deux femmes qui trouvent le moyen de le tirer de leurs mains & de le faire évader.

Digitized by Google

* LES DEUX CHANGEURS.

EXTRAIT.

DEUX Changeurs, nommés l'un Martin, l'autre Béranger, s'étaient associés pour leur commerce, sans cependant occuper la même maison. Après quelques années de société, Martin se marie ; & l'autre trouvant la nouvelle mariée à son goût, il travaille si bien auprès d'elle, qu'il parvient à lui plaire & à s'en faire aimer. D'abord leurs amours sont heureuses, parce qu'ils y mettent beaucoup de circonspection ; mais un certain matin que l'époux était allé à son Change, Béranger, qui se dorlottait au lit, s'avise d'envoyer chercher la Dame, & lui propose de se placer à ses côtés. Vainement elle lui représente les suites dangereuses d'une pareille imprudence, si son mari venait à rentrer & qu'il la trouvât sortie ;

Digitized by Google

l'amant insiste sur sa demande extravagante, & il y met tant d'humeur qu'au risque de ce qui peut en résulter, la Belle a la complaisance de se prêter à son caprice.

A peine est-elle couchée qu'il va prendre tous ses vêtemens, & les enferme sous clé. Il s'habille ensuite, & envoye prier Martin de venir déjeûner avec lui. Martin accourt; & trouvant à son ami un air de jubilation dont il ne peut s'empêcher de lui faire compliment, le favori répond que ce n'est pas sans cause, puisqu'en ce moment il possede entre deux draps la plus belle femme qui soit dans toute la ville. L'autre demande s'il ne pourrait pas voir cette Beauté charmante. On la livre toute entiere à ses regards. Seulement on a soin de lui cacher le visage, afin qu'elle ne soit point reconnue. Martin est dans l'admiration, & sans se douter aucunement qu'on vient de lui montrer sa femme (*a*), il félicite son ami sur le bonheur qu'il a. Cependant Béranger le fait passer dans une autre chambre pour déjeûner; & pendant ce tems il rend les vêtemens à

Digitized by Google

la Dame, qui s'habille à la hâte & retourne chez elle.

Quoique dans la ferme réſolution de ſe venger, elle tourne ſon aventure en plaiſanterie ; & pendant quelques jours témoigne au Galant le même accueil. Mais un certain ſoir elle l'envoye chercher à ſon tour, & lui propoſe de ſe baigner enſemble, prétendant que le mari eſt en campagne. Il aſſure, lui, l'avoir vu en ville. On traite ſes raiſons de vaines défaites ; & pour n'avoir pas l'air de la mauvaiſe volonté, il ſe voit contraint de céder. Il n'eſt pas plutôt dans le bain, que la Bourgeoiſe à ſon tour enleve ſes habits, ſous prétexte de ne laiſſer aucun indice ſi quelqu'un venait à entrer ; après quoi elle ſe déshabille & entre auſſi dans l'eau.

Mais à l'inſtant on entend frapper. C'était Martin qu'avait envoyé chercher la fripponne. Bérangère ſe croit perdu, il prie ſa Mie de le cacher quelque part. » Quoi ! poltron, lui dit-elle, grand & » fort comme tu es, un homme te fait » peur ! Voilà donc quelle reſſource il »

Digitized by Google

» a avec toi dans un danger ? Eh bien ! » ſi tu n'as pas le cœur de me défendre, » tu n'as qu'à te cacher derriere moi ». C'eſt le parti que prend le ſire. Il ſe tapit dans un coin de la baignoire ; & pour n'être point vu, étend un drap ſur ſa tête.

Le mari entré, la femme lui fait ſigne de s'approcher, & lui dit tout bas à l'oreille : « Sire, je me baigne ici avec une » de mes voiſines, qui ſe cache parce » qu'elle a la peau un peu noire. Amuſons-nous-en un moment, je vous prie. » Dites que vous voulez vous baigner » auſſi, & faites-lui peur ». Martin ne demandait qu'à rire. Il déclare tout haut qu'il va profiter du bain, & appelle la Chambriere pour ſe déshabiller. Béranger, mourant de frayeur, pouſſe du pied la Bourgeoiſe ; & de ſon coin la prie à genoux & les mains jointes, d'imaginer quelque ruſe pour renvoyer ſon époux. Mais celle-ci lui tourne le dos, ſans daigner lui répondre ; d'autant plus ſatisfaite qu'elle le voit dans de plus grandes tranſes.

Digitized by Google

Quand Martin eſt déshabillé, il vient mettre un pied dans la baignoire. Il dit & fait mille poliſſonneries, & agace de mille manieres la prétendue voiſine qui, courbée en deux & la face preſque ſur l'eau pour n'être pas reconnue, tenait le drap à deux mains tant qu'elle pouvait. Enfin la Dame Martin, après s'être bien amuſée à ſes dépens, fait ſigne à ſon mari de ne pas pouſſer la plaiſanterie plus loin & de ſe retirer. " Vous m'a-
„ viez joué un tour, dit-elle alors à l'a-
„ mant baffoué : j'ai voulu vous le rendre.
„ Mais je viens de voir que vous êtes un
„ lâche & un poltron ; adieu, ne comptez
„ plus ſur mon amitié, en voilà pour la
„ vie „. A ces mots elle lui rend ſes habits, & le renvoye, doublement humilié d'avoir perdu ſa maîtreſſe & de lui avoir ſervi de jouet.

L'auteur conclud qu'il ne faut jamais ſe moquer des femmes. On en eſt toujours la duppe, dit-il ; faites-leur une miche, elles vous en rendront cent.

Digitized by Google

La premiere partie du Fabliau, c'eſt-à-dire, le tour joué par l'Amant, ſe trouve dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p.* 1.

Les autres Novelliſtes ont changé l'ordre des deux aventures. Pour rendre la premiere plus plaiſante & l'amant moins coupable, ils ſuppoſent qu'on a commencé par lui jouer le tour de la baignoire, & qu'il s'en venge par celui du lit.

Se trouve ainſi dans Pecorone, *Giorn.* II, *Nov.* II.

Dans Straparole, *Nuit.* II, *Nov.* II.

*Dans l'*Arcadia di Brenta, *p.* 26.

Dans Bandello, *t.* I, *p.* 28, *v°.*

Et dans les Amans Heureux, *p.* 19.

L'Opéra-Comique des Souliers Moëre-Doré *n'eſt que ce Conte, ajuſté au Théâtre, & rendu plus décent.*

Dans les Cent Nouvelles contenant cent hiſtoires, *Nov.* 1re, *on fait voir au mari ſa femme dans le bain. Il croit la reconnaître; mais comme il la retrouve chez lui quand il y rentre, il ſe perſuade qu'il s'eſt trompé, & lui donne à elle-même le ſoupçon qu'il a eu*

Digitized by Google

NOTE.

(a, *Félicite son ami sur le bonheur qu'il a, sans se douter aucunement qu'on vient de lui montrer sa femme*). Ce trait d'impudence libertine a eu réellement lieu dans le siecle suivant. Louis d'Orléans, frere de Charles VI, étant couché avec l'une de ses maîtresses, Mariette d'Enghien, celle dont il eut le fameux bâtard Comte de Dunois, il reçut, le matin, dans sa chambre Aubert de Cani, qui était l'époux; & lui fit, comme dans le Fabliau, admirer sa femme sans qu'il la reconnût.

Digitized by Google

* BOIVIN DE PROVINS.

Par Courtois d'Arras.

FAUCHET fait mention de ce Fabliau.

QUI veut ouïr l'aventure de Boivin ? qu'il approche & m'écoute, Il pourra ſe vanter de la ſavoir au vrai, à moins qu'il ne bouche ſes oreilles pour ne pas m'entendre.

C'était un maître Ribaud & un coquin bien adroit que ce Boivin. Provins n'en avait pas deux comme lui. Un jour il lui prit envie, pendant le tems de la foire, de jouer un tour de ſon métier. Depuis un mois il avait exprès laiſſé croître ſa barbe. Il prit une cotte, un ſurcot & une chappe de bure griſe, une coëffe * de buras, de gros ſouliers bien épais, avec une grande bourſe de cuir dans laquelle il mit douze deniers qui compoſaient tout ſon avoir ; & pour mieux reſſembler

* Sorte de bonnet.

Digitized by Google

reſſembler à un Villain, il s'arma d'un aiguillon.

Ainſi équippé, le drôle allà dans une rue détournée, vis-à-vis la maiſon d'une certaine Mabile, Couturiere fort renommée, & qui avait chez elle pluſieurs ouvrieres. Le long du mur était une ſouche: Boivin s'y aſſit, mit ſon aiguillon par terre; &, le dos un peu tourné aux fenêtres de Mabile, ſans paraître s'occuper d'elle il commença, d'un air fort affairé, à ſe parler ainſi:

" Ça, puiſque nous voilà hors de la
" foire, & dans un endroit tranquille,
" faiſons un peu notre compte. D'abord
" j'ai reçu pour un de mes bœufs trente-
" neuf ſous; j'en ai reçu dix-neuf pour un
" autre. Sur quoi il faut défalquer douze de-
" niers que j'ai donnés à Giraut qui me les a
" fait vendre. Dix-neuf & trente-neuf, ça
" fait... ça fait...; morbleu, ſi j'avais
" ici des feves ou des pois pour compter, je
" le ſaurais bien vîte. Dix-neuf & trente-
" neuf.... Oh! je me rappelle que Sirou m'a
" dit que c'était cinquante. Item, pour deux
" ſetiers de blé, pour ma jument, mes cu-

Digitized by Google

„ chons & la laine de mes agneaux, cin-
„ quante autres ſous. Cinquante & puis
„ cinquante, & puis dix-neuf, & puis
„ trente-neuf, ça fait bien tout juſtement
„ cent. Cent ſous, c'eſt comme qui di-
„ rait cinq livres.... n'eſt-ce pas? Une
„ deux, trois.... Et tout en parlant
ainſi, Boivin faiſait ſonner ſes douze
deniers; il les prenait à plein poing,
les tirait de ſa bourſe, les y remettait:
on eût dit qu'il avait à compter un tréſor.

Les filles, au bruit, étaient accourues à la fenêtre, & elles avaient appellé Mabile. " Chut, leur dit celle-ci, ne l'in-
„ terrompez pas. Il faut nous amuſer du
„ Villain, & nous régaler aujourd'hui à
„ ſes dépens. Laiſſez-moi faire„.

Mabile était une des commeres les plus fines & les plus adroites dont vous ayez jamais ouï parler; mais elle ne ſavait pas avoir affaire à un matois bien autrement ruſé qu'elle encore. Le pendart, feignant toujours de n'être occupé que de ſon compte qu'il embrouillait exprès à chaque moment, répétait ſur ſes doigts d'un air imbécille, dix-neuf,

Digitized by Google

& puis trente-neuf, & puis cent, & puis cinquante. Enfin au bout de quelque tems, comme s'il n'eût pu ſe dépêtrer d'un détail auſſi embarraſſant, il s'écria avec un ſoupir: " Ah! ſi j'avais ici ma douce niece „ Mabile, la fille de Tiéce ma ſœur! „ Elle avait de l'eſprit celle-là. Quelle „ conſolation ce ſerait pour moi à préſent „ que j'ai perdu ma femme & mes „ enfans. Elle m'aiderait dans mon mé„ nage; je lui aurais donné un bon mari, „ &, après moi, tout mon bien. Mais „ elle s'eſt enfuie la mauvaiſe & m'a planté „ là „. En parlant ainſi, Boivin ſanglotait douloureuſement, & il s'écriait de nouveau: ah! Mabile, ma douce niece Mabile.

Mabile qui n'avait pas perdu un mot de tout ce ſoliloque, crut qu'il était tems de profiter de la confidence. Elle deſcendit dans la rue. " Prud'homme, dit-elle, „ excuſez-moi ſi je vous interromps; mais „ vous reſſemblez ſi fort à un oncle que „ j'ai, qu'il ne m'a pas été poſſible d'y „ tenir. Dites-moi un peu quel eſt votre „ nom & votre village, s'il vous plaît „

Digitized by Google

Boivin répondit qu'il s'appellait Foucher de la Brouſſe ; puis regardant la Couturiere avec un air d'étonnement, il ajouta : " Mais vous-même, Damoiſelle, je ſuis „ bien trompé, ſi vous n'êtes pas Mabile „ ma niece „.

A ces mots Mabile feint de ſe pâmer & tombe aſſiſe ſur la ſouche. Un moment après, elle ſe releve & s'écrie : Dieu m'a donc accordé enfin tout ce que je demandais. Alors elle ſe jette au cou de Boivin, le ſerre dans ſes bras, lui baiſe les yeux & la bouche, & ſemble ne pouvoir jamais ſe laſſer de l'embraſſer. " Douce „ amie, reprend le Ribaud, c'eſt donc „ véritablement toi ? — Oui, Sire, c'eſt „ la fille de votre ſœur Tiéce. — Ah ! belle „ niece, tu es cauſe que j'ai eu pendant „ long-tems bien du chagrin ; mais je te „ pardonne, puiſque te voilà retrouvée „ : Et mes deux hipocrites de s'embraſſer de nouveau, en larmoyant chacun de leur côté.

Les filles admiraient, de la fenêtre, l'adreſſe avec laquelle Mabile jouait ſon perſonnage. Elles voulurent la ſeconder,

Digitized by Google

& descendirent dans la rue pour lui demander si l'honnête homme à qui elle témoignait tant d'amitié était de sa connaissance. " De ma connaissance, Damoiselles! Eh! c'est mon oncle Foucher, „ le propre frere de ma mere Tiéce. — „ Quoi, Dame! votre oncle Foucher dont „ vous nous avez tant de fois parlé? — „ Oui vraiment, lui-même.—Certes, vous „ devez être bien glorieuse; car si une „ niece comme vous lui fait honneur, „ entre nous il est bien taillé pour vous „ en faire aussi „. Alors les Donzelles vinrent l'une après l'autre, avec une révérence, embrasser Boivin. " Mais ne restez donc pas plus long-tems dans la rue, „ bel oncle, lui dirent-elles; entrez; c'est „ ici pour vous *l'Hôtel Saint-Julien*, & „ nous vous y recevrons comme vous le „ méritez „. En même tems elles le prirent par-dessous les bras, pour le conduire à la maison. Au milieu de tout ceci il affectait un air niais qui vous eût fait pâmer de rire. Les fillettes avaient beaucoup de peine à s'en empêcher; elles lui tiraient la langue par derriere en se moquant de

Digitized by Google

lui : mais encore une fois le plus ſot dans cette aventure n'était pas celui qui le paraiſſait.

Auſſi-tôt qu'il fut entré, Mabile appella Yſanne, l'une des ouvrieres, pour lui commander un bon dîner. " Avez-vous de l'argent à me donner ? répliqua celle-ci. „ Je ne poſſede pas une maille. Va tou„ jours, reprit Mabile, & mets en gage, „ s'il le faut, nos ſurcots & nos cou„ vertures. C'eſt aux dépens de ce Vil„ lain que nous nous régalons ; avant le „ ſoir il aura tout payé „. Yſane courut donc chez l'uſurier chercher de l'argent, & revint avec deux oies & deux chapons gras. Toute la maiſon auſſi-tôt ſe met en œuvre pour les apprêter. L'une les plume, l'autre fait du feu ; celle-ci tourne la broche, celle-là met la table, tandis qu'une autre va querir du vin.

Mabile, pendant ce tems, tâchait d'amuſer ſon hôte. " Bel oncle, comment „ ſe porte ma tante ? Et mes petits cou„ ſins, ils doivent être bien grandis „ depuis que je ne les ai vus ? — Ah ! „ belle niece, j'ai manqué de mourir de

Digitized by Google

„ chagrin. Dieu les a tous pris. Je ſuis „ tout ſeul à préſent, & ce n'eſt plus „ que de toi que je peux attendre ma con„ ſolation. -- Que m'avez-vous dit là, bel „ oncle ? Hélas ! je m'en doutais qu'il de„ vait m'arriver malheur ; j'ai rêvé de „ morts cette nuit „. Et alors elle ſe mit à pleurer. " Bon, bon, les morts ſont „ morts, lui dit Yſane ; il faut les laiſſer, „ & rire avec les vivans. Allons, Dame, „ lavez, & mettez-vous à table ; le dîner „ eſt prêt. Quand vous aurez bu, vous „ aurez de quoi faire des larmes „.

Un changement léger de deux ou trois mots m'a permis de traduire, juſqu'à cette derniere phraſe, le Fabliau de Boivin, qu'autrement je n'euſſe jamais oſé préſenter à mes Lecteurs, tant les mœurs en ſont malhonnêtes. Ce n'eſt point d'une couturiere qu'il s'agit ; c'eſt d'une femme dévouée à un métier bien différent, & logée, ſelon la coutume du tems, avec ſa troupe dans une rue détournée, que l'Auteur nomme la rue des P.... (a) *La néceſſité où je me trouverais d'altérer le texte du Conte, ſi j'entreprenais de le continuer, me force de l'interrompre ici. J'en extrairai cependant la ſuite ; ne fût-ce*

Digitized by Google

que pour montrer quelles furent les mœurs d'un siecle dans lequel la partie la plus distinguée de la Nation était amusée par des grossiéretés aussi révoltantes.

Boivin feint de s'extasier lorsqu'il voit le repas qu'on lui a servi. Il déclare que ce n'est pas son intention de causer à sa niece une pareille dépense ; &, comme s'il voulait s'en charger, il feint de porter la main à sa bourse pour en tirer douze deniers. La nîece l'arrête, en protestant que c'est lui faire insulte. Elle avait pour projet de l'enivrer & de lui escamoter alors la bourse entiere. Dans ce dessein, elle le fait boire copieusement ; mais le Ribaud possédait une tête à l'épreuve. Il avale gaiement toutes les rasades que lui versent les filles, sans seulement en paraître moins altéré.

Quand Mabile voit qu'elle ne peut réussir par cette voie à le voler, elle en emploie une autre. En faveur de la parenté, elle veut le régaler de *l'Hôtel Saint-Julien*, qu'on lui a promis. Je n'ai pas besoin d'expliquer le sens de cette expres-

Digitized by Google

sion qu'on a déjà vue employée ailleurs. Ysane est chargée de la commission, qui chez l'Auteur est décrite avec toutes ses circonstances; mais il est recommandé tout bas à la députée de profiter du premier moment où le Villain s'oubliera, pour lui couper les cordons sa bourse. Celui-ci, plus fin qu'elle, les coupe lui-même, sans qu'il y paraisse, par-dessous sa chappe; & il cache la bourse dans son sein.

Quand il rentre, Mabile, qui voit les deux cordons pendans, & qui la croit escamotée, va pour la redemander à Ysane. Celle-ci proteste qu'elle n'a rien vu. Elles se disent des injures & se battent. Boivin, de son côté, se plaint qu'on l'a volé. Tout ce qu'il y a de gens dans la maison, prend parti pour ou contre Mabile; le combat devient général. On crie, on jure, on s'arrache les cheveux. Les tisons & les meubles volent à la tête. C'est un vacarme si effroyable que les voisins & les passans accourent au bruit, & qu'ils sont obligés de frapper sur les combattans pour les séparer. Quant à Boivin, après avoir joui de ce spectacle, il va conter son aven-

Digitized by Google

ture au Prévôt, qui, le ſoir en divertit à table ſes amis, & lui donne dix ſous.

NOTE.

(1) *a, Logée ſelon la coutume du tems avec ſa troupe dans une rue détournée que l'Auteur nomme la rue des P....*) Pluſieurs Auteurs ont remarqué que, par un déréglement de mœurs bien ſingulier, les proſtituées publiques s'étaient multipliées en France ſous S. Louis à un point étonnant. Il les vexa & les pourſuivit pendant tout ſon regne avec une rigueur qu'on taxa même de dureté; & cependant jamais elles ne furent plus communes. La plupart des gouvernemens municipaux ſe virent obligés de les autoriſer authentiquement, & lui-même enfin de faire des loix pour elles. S'il eſt triſte, encore une fois, de pouvoir oppoſer des exemples d'une pareille crapule à ceux qui exaltent ſans ceſſe les ſiecles paſſés, il faut avouer au moins que les réglemens que firent nos Peres pour ces malheureuſes & mépriſables créatures, annonce une ſageſſe dont on pourrait deſirer aujourd'hui les bons effets. Ils les ſoumettaient à des Of-

Digitized by Google

ficiers, à des Inſpecteurs ou à des femmes qui en répondaient; ils les obligeaient, comme on voit par le Fabliau, d'habiter certaines rues, & ordinairement les rues les plus ſales & les plus vilaines; à être renfermées chez elles tous les ſoirs, à une heure preſcrite; à porter certains habits ou certaines marques infamantes, &c. En un mot, ce n'était pas une profeſſion inſolente, qu'on laiſsât inſulter aux bonnes mœurs par ſon impudence & ſon faſte; c'était une claſſe particuliere, dévouée à la brutalité d'un certain nombre d'hommes, mais tenue dans l'aviliſſement où elle doit toujours reſter, & abſolument iſolée de toutes les autres par la honte & par l'opprobre.

Les proſtituées de Provins étaient renommées au XIIIe ſiecle. Une piece de ce tems, intitulée *Proverbes*, & qui ne contient que le nom des choſes les plus célebres de chaque pays, met dans ce nombre les *Ribauds de Soiſſons*, & les *P.... de Provins*.

Digitized by Google

Par Jean de Boves.

LE VILLAIN DE BAILLEUL.

Aliàs

LA FEMME QUI FIT CROIRE A SON MARI QU'IL ÉTAIT MORT.

EXTRAIT.

* Village de Picardie.

UN Villain du Village de Bailleul * revient au logis dans un moment où sa femme, enfermée avec le Curé, ne l'attendait pas. Elle court au devant de lui comme pour l'embrasser; mais tout-à-coup, affectant un air d'étonnement & d'effroi, elle lui demande s'il est malade. Il a beau répondre qu'il ne se sent d'autre maladie qu'une grande faim, elle prétend qu'il a les yeux éteints, avec une couleur cadavéreuse, & que sûrement il est dans un état dangereux. Il se tâte, il s'examine; mais elle donne tant de signes de douleur qu'il ne peut s'empêcher de

Digitized by Google

la croire. L'épouſe alors le couche dans un coin de l'étable ſur un peu de paille. Elle le voit s'éteindre peu-à-peu. Enfin il meurt, & elle le couvre d'un drap, en jettant les hauts cris. Les voiſines, que ces cris attirent, viennent dire ſur ſon corps quelques prieres. Le Curé lui-même entre pour chanter ſes *oremus*; après quoi il emmene la veuve dans la chambre. Pendant tout ce tems le Villain, convaincu qu'il était mort, reſtait toujours ſous le drap, ſans remuer non plus qu'un cadavre. Mais entendant un certain bruit dans la chambre, & ſoulevant ſon linceul pour regarder: coquin de Prêtre, s'écrie-t-il, tu dois bien remercier Dieu de ce que je ſuis mort, car ſans cela, mordié, tu périrais ici ſous le bâton.

Se trouve dans les Novelle di Grazzini, *autrement* Laſca, *p.* 152.

Des Perriers, *dans le tome* 2 *de ſes Contes, ſuppoſe que deux jeunes gens, pour ſe divertir, font accroire à un certain imbécille, nommé Bertaud, qu'il eſt malade. L'un d'eux fait le*

Digitized by Google

Prêtre & le confeſſe. On lui dit enſuite qu'il eſt mort, & ils le mènent par la ville, couché dans une charrette, en chantant le Libera. *En même tems ils lui enfoncent des épingles dans les feſſes; mais un d'eux lui ayant fait trop de mal, Bertaud leve la tête, & dit, comme dans le Fabliau, tu es bien heureux de ce que je ſuis mort.*

Se trouve ainſi dans les Facetiæ Poggii.

Et dans les illuſtres Proverbes, *p.* 10.

Bocace, *& d'après lui* La Fontaine, *dans le Conte du* Purgatoire de Féronde, *ſuppoſent de même une payſane qui, de concert avec l'Abbé du lieu, fait ſon mari mort; mais le reſte eſt tout différent.*

Notre Fabliau a été mis en vers par M. Imbert, mais avec quelques changemens, faits d'après Laſca.

Digitized by Google

LAI DU PALEFROI VAIR (a).

Par Hugues le Roi.

Je ſuis réellement affligé toutes les fois que je vois les Dames n'être pas honorées autant qu'elles le méritent. Heureux celui qui en rencontrera une, douce, honnête & capable d'aimer conſtamment! Il pourra bien ſe promettre des jours purs & ſans nuages. C'eſt pour célébrer un pareil bonheur que j'ai entrepis ce Lai. Mais toutes les femmes ne reſſemblent point à celle dont vous allez entendre l'hiſtoire. Pour une que vous trouverez loyale & ſincere, combien en eſt-il qui ſont fauſſes, inconſtantes & perfides. Je ne laiſſerai pas néanmoins de vous achever mon Conte, puiſque je l'ai annoncé: vous verrez par-là ce que ſait faire Hugues le Roi, & pourrez ainſi apprécier ſes talens.

Je vous dirai donc qu'en Champagne jadis fut un brave Chevalier, nommé Meſ-

Digitized by Google

ſire Guilaume, riche en bonnes qualités, mais pauvre d'avoir. Obligé de ſubſiſter par ſa valeur, il ne poſſédait, pour tout bien, qu'une petite terre valant au plus deux cens livres: & c'était grand dommage; car il avait tout, courage, honneur, probité. Paraiſſait-il dans un Tournois? Il ne s'amuſait pas à faire aux Dames de beaux ſaluts ou des ſignes de galanterie; il s'élançait, tête baiſſée, à l'endroit où la foule était la plus forte, & ne ſe retirait que quand il avait terraſſé ou vaincu ſes adverſaires. Auſſi était-il par-tout connu & conſidéré. Je m'arrête avec plaiſir ſur ſon éloge, Meſſieurs, parce que la juſtice qu'on rend aux braves gens eſt le moyen le plus ſûr de leur donner des imitateurs.

Dans le voiſinage de Guillaume demeurait un très-riche Seigneur, veuf & pere d'une fille extrêmement jolie, nommée Nina. Son Château était, ainſi que celui du Chevalier, ſitué dans les bois, (car la Champagne alors avait beaucoup plus de forêts encore qu'elle n'en a aujourd'hui); & ils n'étaient diſtans l'un de l'autre que d'une groſſe lieue.

Digitized by Google

Mais celui du Vieillard, bâti sur un monticule fort escarpé, se trouvait en outre défendu par un fossé profond & par une forte haie d'épines, de sorte qu'on ne pouvait y aborder que par le pont-levis. C'était-là que s'était retiré le Prud'homme. Il y vivait tranquillement avec sa fille, faisant valoir sa terre qui lui rapportait annuellement mille bonnes livres de rente.

Avec une pareille fortune, vous jugez bien que la Pucelle, belle & aimable comme elle était, ne devait pas manquer de soupirans. De ce nombre fut Guillaume. Jaloux d'avoir pour maîtresse une personne d'un mérite aussi distingué, il mit tous ses soins à lui plaire; & bientôt à force de courtoisie & de beaux faits d'armes, il y parvint. Mais quand le pere vit les visites du Chevalier devenir trop fréquentes, il défendit à sa fille de lui parler, & le reçut lui-même avec une froideur si marquée, que le favori n'osa plus revenir.

Par-là se trouva interrompue toute communication entre les deux Amans. L'âge

Digitized by Google

ne permettait plus au pere de monter à cheval ni de ſortir ; ainſi il n'y avait avec lui aucun eſpoir d'abſence. Le vieux renard d'ailleurs, ayant eu dans ſa jeuneſſe pluſieurs aventures, avait appris par ſon expérience à devenir défiant & ruſé. Guillaume n'eût demandé ſeulement qu'à voir ſa Mie ; & cette faible conſolation lui était interdite.

Un jour enfin qu'il cherchait & rodait autour des murs, il apperçut une poterne abandonnée, à travers laquelle il était poſſible de ſe parler. Il trouva moyen de le faire ſavoir à Nina qui ne manqua pas d'en profiter. Pour lui il pouvait venir en ſûreté au lieu du rendez-vous par de petits ſentiers détournés, à travers la forêt, que lui ſeul connaiſſait. Ce dédommagement léger fit d'abord le bonheur des deux Amans ; ils en jouirent pendant quelque tems avec tranſport. Mais quoi ! ſe parler ſans ſe voir, s'aimer tendrement, & ne pouvoir ſe le prouver ! Pas un baiſer ! pas une careſſe ! Toujours craindre d'être découverts & d'être ſéparés pour jamais ! Guillaume ne put tenir à une pareille ſituation. Il ré-

Digitized by Google

ſolut d'en ſortir d'une maniere ou d'autre, & vint au château, dans le deſſein de déclarer ſes intentions au pere & d'en obtenir enfin une réponſe déciſive.

« Sire, lui dit-il, j'ai une grace à vous » demander: daignez m'écouter un inſtant. » J'aime votre fille, Sire. D'elle ſeule » dépend tout mon bonheur, & j'oſe » vous ſupplier de m'accorder ſa main. » Vous connaiſſez ma naiſſance & mon » nom; je crois avoir quelque droit à » votre eſtime & n'être point indigne de » Nina. J'attends votre réponſe; mais elle » va me donner ou la vie ou la mort. » Je conçois ſans peine qu'on peut aimer » ma fille, répondit le Vieillard. Elle eſt » jeune, belle & ſage; ſa naiſſance eſt » diſtinguée; je n'ai qu'elle d'héritiere; » & ſi elle mérite toujours mon amitié, » un bien conſidérable l'attend. Avec ces » avantages, je crois qu'il n'y a point de » Prince en France qui ne s'honorât de l'épou- » ſer. Déjà plus d'un Gentil-homme puiſ- » ſant eſt venu me ſolliciter à ce ſujet; » mais rien ne me preſſe, j'attendrai un » parti convenable, & je ne veux point ſur-

Digitized by Google

» tout de ces Chevaliers qui, comme leurs » faucons ne vivent que de proie ».

Guillaume confus n'eut pas la force de répondre. Il alla ſe cacher dans la forêt, où il employa le reſte du jour à pleurer, en attendant que les tenebres lui permiſſent de ſe rendre à la poterne. Nina s'y rendit auſſi de ſon côté; & ce fut alors qu'éclaterent les ſanglots douloureux. « Re- » cevez mon dernier adieu, s'écria le Che- » valier. C'en eſt fait, il n'eſt plus de » bonheur pour moi dans cette contrée, » & il faut que je la fuie puiſque je ne » puis vous y poſſéder. Maudites ſoient » à jamais les richeſſes qui me font perdre » tout ce que j'aime. Hélas! je m'applau- » diſſais de les poſſéder pour pouvoir vous » les offrir, répondit la tendre Nina. Faut- » il que le ſort me réduiſe à les maudire » auſſi! Mais, mon cher Guillaume, ne » déſeſpérons pas encore: il nous reſte une » reſſource que depuis long-tems a prévue » ma tendreſſe. Vous avez près d'ici, à » Médot, un vieil oncle, de l'âge de » mon pere, & ſon ami dès l'enfance. Si » vous lui êtes cher, comme je ne puis

Digitized by Google

» en douter, allez le trouver & lui confier » le ſecret de notre amour. Sans doute il » a aimé dans ſon jeune âge ; il aura pi- » tié de nous. Dites-lui qu'il peut faire » mon bonheur & le vôtre. Je ne lui demande » pour cela qu'un ſervice ſimulé ; c'eſt de » vous céder, pendant quelques jours ſeu- » lement, trois cens livres de rente ſur » ſa terre. Qu'il vienne alors me deman- » der pour vous à mon pere : il m'ob- » tiendra de ſon amitié, j'en ſuis sûre ; » & dès que nous ſerons unis, nous lui » remettrons en main l'acte de ſon bien- » fait. Ah ! mon doux ami, ai-je beſoin » de ſes préſens pour t'aimer ! J'allais mou- » rir, s'écria Guillaume ; vous me ren- » dez la vie ».

Il courut auſſi-tôt chez l'oncle, & le ſupplia de ſeconder ſon amour, ſans lui avouer cependant qu'il était aimé de la Pucelle. « Votre choix ne mérite que des éloges, » répondit celui-ci. Je connais beaucoup » votre maîtreſſe, elle eſt charmante. Soyez » tranquille : Je me charge de l'obtenir de » ſon pere, & je vais de ce pas la lui de- » mander ». En effet il monta auſſi-tôt à

Digitized by Google

cheval. Guillaume, transporté de joie, partit de son côté pour Galardon, où était annoncé un Tournois qui devait durer deux jours. Pendant toute la route, l'amoureux Chevalier ne s'occupa que du bonheur qu'il allait enfin goûter. Hélas! il ne soupçonnait gueres qu'on songeait à le trahir.

L'oncle fut reçu chez le pere à son ordinaire. On se mit à table, où tout en buvant l'un à l'autre, les deux Vieillards raconterent leurs antiques prouesses en amour & en chevalerie. Mais quand on eut desservi & que tout le monde se fut retiré : « Mon vieil ami, dit le Sei-» gneur de Médot, je suis garçon & m'en-» nuie de vivre seul. Vous allez bientôt » marier votre fille & vous trouver de » même. Acceptez une proposition que j'ai » à vous faire. Accordez-moi Nina ; je » lui abandonne tout mon bien, je viens » demeurer avec vous, & ne vous quitte » plus qu'à la mort ». Cette proposition enchanta le pere. Après avoir embrassé son vieux gendre, il fit venir sa fille, à laquelle il annonça l'arrangement funeste qu'ils venaient de conclure ensemble.

Digitized by Google

Si la Pucelle fut consternée, je vous le laisse à penser. Elle ne rentra dans sa chambre que pour se désoler, pour maudire mille fois la trahison du perfide Vieillard, pour appeller à son secours son malheureux amant. Pendant ce tems, il travaillait à la mériter en se couvrant de gloire à Galardon; & il était bien loin d'imaginer que par une noirceur abominable son oncle la lui enlevait en le déshéritant. Le soir elle courut à la poterne, car elle ignorait qu'il fût au Tournois; mais après avoir attendu long-tems sans le voir paraître, elle se crut abandonnée.

Le jour fatal venait d'être fixé par les Vieillards au surlendemain. Le futur avait demandé que le mariage & la nôce se fissent en son château de Médot. En conséquence il fut réglé que pour arriver de bonne heure; on partirait au point du jour; & en attendant, le gendre & le beau-pere envoyerent dans tout le voisinage inviter leurs amis, c'est-à-dire ceux des gens de leur âge qui vivaient encore. Le lendemain arriverent, les uns après les autres, ces barbons au corps décrépit, au front ridé, à la tête chauve & tremblante.

Digitized by Google

Jamais ne ſe vit aſſemblée de nôce plus burleſque. Vous euſſiez cru qu'ils venaient tous, avant de partir pour l'autre monde, ſe dire le dernier adieu.

La journée fut employée à préparer les ajuſtemens & la parure de la triſte mariée. Elle étouffait intérieurement de douleur, & ſe voyait obligée pourtant de dévorer ſes larmes & d'affecter un viſage tranquille. Le pere venait de tems en tems examiner ſi l'ouvrage avançait. Dans une de ces viſites, quelqu'un lui demanda s'il avait ſongé à faire venir ſuffiſamment de chevaux pour conduire à Médot toutes les perſonnes qui devaient s'y rendre. « Les hommes ont les leurs ſur leſquels » ils ſont venus, répondit-il. Ceux de mes » écuries ſerviront; mais en tout cas, » pour ne pas nous trouver embarraſſés, » il n'y a qu'à en envoyer chercher quel- » ques-uns de plus chez mes voiſins ». Et ſur le champ il dépêcha un domeſtique qu'il chargea de cette commiſſion.

Celui-ci ſe rappella en route que Guillaume avait un cheval gris, magnifique, & réputé le plus beau de toute la Pro-

vince,

Digitized by Google

vince. Le balourd crut que ce ferait sans doute flatter sa jeune maîtresse que de lui procurer, pour une cérémonie aussi agréable, une pareille monture; & il alla chez le Chevalier l'emprunter.

Guillaume après avoir remporté le prix du Tournois, avait passé chez son oncle pour chercher la réponse qu'il attendait; mais ne l'ayant pas trouvé & s'imaginant que le pere apparemment faisait quelque difficulté, il était revenu chez lui; du reste si parfaitement tranquille sur cette affaire, si plein de confiance en la parole du négociateur, qu'en entrant il commanda qu'on fît venir un Ménétrier, pour lui chanter quelques chansons amoureuses. Il se flattait que son oncle se ferait un plaisir de venir lui annoncer lui-même la réussite de son message; & dans cet espoir il avait sans cesse les yeux tournés vers la porte.

Tout-à-coup il voit quelqu'un paraître. C'était le domestique, qui le saluant de la part de son maître, lui demande au nom du Vieillard, pour le lendemain, son beau Palefroi gris. "Oh! de toute mon

Digitized by Google

„ ame, répond Guillaume, & pour plus „ long-tems s'il le veut. Mais quel beſoin „ a-t-il donc de mon Palefroi ? — Sire, „ c'eſt pour mener à Médot Nina, notre „ Demoiſelle. — Sa fille ! Eh ! que va-t-elle „ faire à Médot ? — Se marier. Quoi ! eſt-„ ce que vous ne ſavez pas que votre „ oncle l'a demandée à Monſeigneur, & „ qu'il l'épouſe demain matin au point „ du jour „.

A ces paroles, Guillaume reſte pétrifié d'étonnement. Il ne peut croire une trahiſon auſſi noire, & ſe la fait certifier une ſeconde fois. Malheureuſement pour lui, les coupables ſont tels qu'il ne peut s'en venger. Il ſe promene pendant quelque tems en ſilence, les yeux baiſſés & l'air furieux. Soudain il s'arrête, appelle ſon Ecuyer, fait ſeller le cheval gris, & le livre au valet. „ Elle le montera, „ ſe dit-il à lui-même ; & en le montant, „ elle ſongera encore une fois à moi. „ Ne ſuis-je pas trop heureux de contri-„ buer à ſes plaiſirs ? Mais non, c'eſt à „ tort que je l'accuſe. On a forcé ſa „ main, elle n'en eſt que plus à plaindre.

Digitized by Google

„ Moi, j'ai ſon cœur ; & tant que je „ vivrai, elle aura le mien „.

Le Chevalier alors appelle tous ſes gens. Il leur diſtribue le peu d'argent qu'il a, & leur permet de quitter ſon ſervice dès l'inſtant même. Ceux-ci éperdus demandent en quoi ils ont eu le malheur de lui déplaire. " Je n'ai qu'à me louer de vous „ tous, répond-il ; & je voudrais qu'il „ me fût permis de vous mieux récom- „ penſer ? mais la vie m'eſt à charge ; „ partez & laiſſez-moi mourir „. Les infortunés ſe jettent en larmes à ſes genoux. Ils le conjurent de vivre, & le ſupplient d'agréer qu'ils reſtent auprès de lui pour adoucir ſes maux. Il les quitte ſans leur répondre, & va s'enfermer dans ſa chambre.

On dormait pendant ce tems au château du pere. Pour pouvoir partir de grand matin, on s'y était couché de bonne heure ; & la Guaite * du donjon avait ordre d'éveiller tout le monde au ſon du tocſin, dès que le jour commencerait à paraître. Nina ſeule ne put repoſer. L'inſtant de ſon malheur approchait ; & elle n'y voyait

* Sentinelle.

Digitized by Google

plus de remede. Vingt fois dans la journée la pauvrette avait cherché l'occaſion de s'enfuir. Elle l'eût fait ſans crainte, ſi la choſe eût été poſſible : mais elle avait trop d'yeux à tromper, & ſon unique conſolation fut de paſſer la nuit dans les larmes.

Vers minuit la lune ſe leva. La Guaite qui le ſoir avait un peu bu, & qui s'était endormi, ſe réveillant tout-à-coup, & voyant une grande clarté, crut qu'il était déjà tard ; & il ſe hâta bien vîte de ſonner ſon tocſin. Auſſi-tôt tout le monde de ſe lever, & les domeſtiques de ſeller les chevaux. Le Palefroi gris, comme le plus beau, fut deſtiné pour la Pucelle. A cette vue elle ne put contenir ſa douleur & fondit en larmes. On n'y fit point attention, parce que ces larmes furent attribuées au regret de quitter la maiſon paternelle. Mais quand il fut queſtion de monter le cheval, elle s'y refuſa ſi opiniâtrément qu'il fallut l'y placer comme de force. On partit. D'abord marchaient les domeſtiques, hommes & femmes ; puis les gens de la nôce ; puis

Digitized by Google

la mariée qui, peu empreſſée d'arriver, s'était miſe à la queue de la troupe. On l'avait confiée à un vieux Chevalier, homme ſage & renommé, lequel devait lui ſervir de parrein pour la cérémonie; & celui-ci fermait la marche.

Il y avait, pour arriver à Médot, trois lieues à faire, toujours dans la forêt, & par un chemin de traverſe ſi étroit que deux chevaux pouvaient à peine y paſſer de front. Il fallut donc aller à la file. Pendant la premiere demi-lieue on cauſa, on s'égaya un peu; mais nos barbons qui n'avaient pas dormi ſuffiſamment, ſuccomberent bientôt au ſommeil. Vous euſſiez ri de voir leurs têtes chenues vaciller à droite & à gauche ou tomber panchées ſur le cou des chevaux.

La Pucelle ſuivait, trop occupée de ſa douleur pour ſonger à eux. Pareille à ces criminels qu'on mene au ſupplice, & qui, pour vivre quelques inſtans de plus, retardent la marche autant qu'ils peuvent, elle rallentiſſait le pas de ſon cheval. Mais on n'eut pas fait une lieue que, ſans le vouloir, elle ſe trouva ainſi ſéparée de

Digitized by Google

la troupe. Son vieux conducteur ne s'en apperçut pas davantage, parce qu'il ſommeillait comme les autres. Cependant ſes yeux s'entr'ouvraient de tems en tems; mais comme il voyait toujours devant lui le Palefroi gris, ils ſe refermaient tout auſſi-tôt. Les chevaux au reſte n'avaient pas beſoin de guides. Dans un chemin pareil ils ne pouvaient s'égarer.

Il y avait un endroit pourtant où la route ſe partageait en deux. L'une était la continuation de celle de Médot, l'autre un petit ſentier qui conduiſait chez Guillaume. Tous les cavaliers de la troupe avaient ſuivi la premiere, comme de raiſon; & le cheval du vieux parrein ne manqua pas de ſuivre la trace des autres. Pour le Palefroi gris, depuis le tems qu'il conduiſait ſon maître au rendez-vous de la poterne il était ſi fort accoutumé au ſentier qu'il le prit à ſon ordinaire.

Il fallait, pour arriver chez Guillaume, paſſer à gué une petite riviere. Au bruit que fait le cheval en mettant le pied dans l'eau, Nina ſort de ſa triſte rêverie. Elle ſe retourne pour appeller le parrein à

Digitized by Google

ſon ſecours, & ne voit perſonne. Seule & abandonnée dans une forêt à pareille heure, un premier mouvement d'effroi la fait d'abord treſſaillir; mais l'idée de pouvoir échapper au malheur qui la menace, étouffe ſa frayeur; & elle pouſſe hardiment ſon cheval dans la riviere; prête à périr, s'il le faut, plutôt que de conſommer cet himen affreux. Il n'y avait rien à craindre. Le cheval, ſelon ſa coutume, traverſa de lui-même le gué; & bientôt il arriva chez ſon maître.

Dès que la Guaite apperçut la Demoiſelle, il corna pour avertir, & vint lui demander enſuite à elle-même, à travers la petite porte du pont-levis, ce qu'elle voulait. " Ouvrez vîte, cria la Pucelle, „ c'eſt une femme pourſuivie par des vo- „ leurs, qui vous demande du ſecours „. Elle employait ce motif pour le toucher. L'autre regarde par le guichet: il voit une jeune perſonne, parfaitement belle & couverte d'un riche manteau d'écarlate. La parure, la beauté de la Demoiſelle, ce cheval gris qu'elle monte & qui lui

Digitized by Google

ſemble être le Palefroi de Guillaume, l'étonnent au point qu'il croit que c'eſt quelque Fée favorable que la compaſſion amene auprès de ſon bon maître pour le conſoler. Il court auſſi-tôt l'avertir. Guillaume avait paſſé la nuit dans les larmes. Ses gens véritablement affligés parce qu'ils l'aimaient, n'avaient pas voulu ſe coucher plus que lui. De tems en tems ils allaient ſans bruit écouter à ſa porte, dans l'eſpoir que peut-être ſa douleur s'allégerait; mais l'entendant toujours ſoupirer & gémir ils revenaient pleurer enſemble.

Cependant, dès qu'il ſut qu'une femme était à ſa porte, par courtoiſie il alla au devant d'elle & fit baiſſer le pont-levis. O joie ineſpérée! ô bonheur! il voit ſa Mie. Elle s'élance dans ſes bras, en criant ſauvez-moi; & en même tems elle le ſerrait avec les ſiens de toutes ſes forces, & regardait derriere elle d'un air d'effroi, comme ſi réellement des raviſſeurs l'euſſent pourſuivie. Raſſurez-vous, s'écrie-t-il, raſſurez-vous; je vous tiens, & il n'y a perſonne ſur la terre qui puiſſe déſormais vous arracher à moi. Alors il appelle ſes gens

Digitized by Google

auxquels il donne différens ordres, & fait lever le pont. Mais ce n'eſt pas aſſez. Pour être parfaitement heureux, il faut qu'il ſoit l'époux de Nina. Il la conduit donc à ſa chapelle, & mandant ſon Chapelain, lui ordonne de les marier enſemble. Alors la joie rentra dans le château. Maître & domeſtiques, tous paraiſſaient également enivrés de plaiſir; & jamais à tant de chagrin ne ſuccéderent auſſi promptement des tranſports auſſi vifs.

Il n'en était pas ainſi à Médot. Tout le monde y était arrivé, excepté la Pucelle & ſon gardien. Mais on avait beau ſe demander ce qu'ils étaient devenus, perſonne ne pouvait l'apprendre. Enfin ce gardien parut, toujours dormant ſur ſon cheval; & il fut fort étonné, quand on le réveilla, de ne plus voir la mariée devant lui. Comme on ſoupçonna qu'elle avait pu s'égarer dans la forêt, pluſieurs domeſtiques furent détachés pour aller la chercher. Mais on ſut bientôt à quoi s'en tenir par l'arrivée d'un Ecuyer envoyé par Guillaume, lequel vint annoncer que la Demoiſelle était chez ſon maître,

Digitized by Google

& de la part du Chevalier inviter l'oncle & tous les Gentils-hommes de la nôce à ſe rendre chez lui. On y courut. Guillaume alla au devant d'eux, tenant par la main ſa nouvelle épouſe qu'il leur préſenta ſous cette qualité.

A ce mot d'abord s'éleva dans la troupe un grand murmure. Mais quand Guillaume eut prié qu'on l'écoutât, quand il eut conté toute l'hiſtoire de ſes amours juſqu'à l'aventure du Palefroi, tout changea. Ces vieillards, blanchis dans des principes d'honneur & de loyauté, témoignerent même leur indignation de ce qu'on les avait rendus complices d'une perfidie; & ils ſe réunirent tous pour preſſer le pere de ratifier l'union des deux amans. Celui-ci ne put s'y refuſer, & la nôce ſe fit chez Guillaume. L'oncle mourut dans l'année. Le Chevalier, par cet événement, hérita de Médot. Peu de tems après, ſon beau pere étant mort auſſi, il ſe vit un des plus riches Seigneurs de Champagne, & il vécut auſſi heureux qu'il méritait de l'être.

Digitized by Google

Ce Fabliau a été traduit en vers par M. Imbert.

NOTE.

(*a*, *Palefroi vair*). On a vu ailleurs que le *Vair* était une fourrure gris-blanc, nommée ainsi à cause de cette *variété* de couleur. On nomma de même yeux *vairs* les yeux bleus, parce que, comme le *vair*, ils sont parsemés de petits points blancs; ainsi qu'on peut s'en convaincre en les regardant de près. Nos Auteurs ne célébrant presque jamais que des beautés blondes, ils ne célébrent non plus que les yeux *vairs*; mais comme quelquefois ils écrivent *verz*, La Ravalliere[1], trompé par l'orthographe, a cru que ce mot signifiait *de couleur verte*. D'après cela, il admire comment la nature a pu former des yeux pareils, & il propose aux Physiciens d'examiner pourquoi ce phénomene n'arrive plus.

[1] *Chans. du Roi de Navarre.*

Le *Palefroi vair* est un cheval gris-

Digitized by Google

LE VILLAIN DE FARBU.

EXTRAIT.

*Village dans l'Artois.

UN Payſan de Farbu *, homme fort ſot, allait avec ſon fils vendre quelques denrées à la ville. En y entrant, ils trouvent dans une rue un fer à cheval; & le pere dit à ſon fils de le ramaſſer. Mais c'était une attrappe; le fer était chaud, & avait été jetté là par des jeunes gens qui voulaient s'amuſer aux dépens de quelque nigaud. Le fils ſoupçonnant une malice, crache ſur le fer avant d'y toucher; & voyant bouilloner ſa ſalive il ſe retire, en ſe moquant des jeunes gens & de leur attrappe. Sa ruſe adroite frappe d'admiration le ſot pere. De retour le ſoir à Farbu, celui-ci demande à ſouper. Sa femme lui ſert de la bouillie qui était brûlante. Il veut, avant de manger, s'aſſurer ſi elle n'eſt pas trop chaude, & il emploie

Digitized by Google

emploie pour cela la même épreuve que ſon fils avait employée pour le fer. Comme il ne voit rien bouillonner, il avale hardiment ; mais il ſe brûle toute la bouche, & s'en prend au jeune homme qu'il accuſe d'avoir des ſecrets qui ne ſont bons que pour lui ſeul.

Se trouve dans le Paſſe-tems agréable ; *pag.* 21.

Digitized by Google

DE L'HERBERIE.

Aliàs

LE DIT DE L'HERBERIE.

Tels ſont les deux titres de deux pieces, totalement différentes, & fort ordurieres, que j'ai réunies & fondues enſemble, parce que le ſujet en eſt le même; ne contenant toutes deux que des propos de charlatan dans une place publique. Elles ſont intitulées Herberie, *du métier de ces ſortes de gens qui alors vendaient au peuple des* herbes. *L'une eſt en proſe, l'autre eſt moitié en proſe & moitié en vers.*

AUDAFRIDI fabuli fabala quand il la bacula plentiſſimus Hareng. Entre deux vertes une mûre. Je vous dis donc, beaux Seigneurs, qu'il y a dans ce bas monde cinq cas particuliers où un galant-homme ne peut en conſcience ſe diſpenſer de

Digitized by Google

croire ſa femme. Et d'abord ſi vous la jettez dans un four allumé, & qu'après lui avoir demandé, ma Mie, comment te trouve-tu ici, elle vous réponde, Sire, je n'ai pas froid; je ſoutiens qu'alors vous êtes obligé de la croire. 2°. Si vous la jettez à l'eau, & qu'après lui avoir demandé, ma Mie, as-tu ſoif, elle vous réponde, non, mon cœur; je dis qu'il faut la croire. 3°. Si le matin, quand elle ſe leve, vous lui demandez ce qu'elle compte faire dans la journée, & qu'elle vous réponde: Sire, je compte vous faire enrager; je dis, Meſſieurs..... Quoi! vous riez! Eſt-ce que vous vous moqueriez de moi par hazard? Apprenez à me connaître, s'il vous plaît; & ſachez que je ne ſuis point de ces affronteurs qui courent le monde en vendant ſuif de mouton pour graiſſe de marmote, ni de ces pauvres héres qui viennent en cape à la porte d'une égliſe étaler ſur un tapis des boîtes & ſachets, & vous vendre poivre ou cumin. Non, Meſſieurs, non; je ne me mouche point de cette main-là. Je ſuis, moi, un Phyſicien * habile, lequel,

* Médecin.

Digitized by Google

pour pouvoir un jour vous guérir, ai parcouru toute la terre habitable, le Poitou, l'Anjou, les Indes, Jéruſalem, le royaume des bêtes & la Sologne.

Connaiſſez-vous par exemple le Seigneur du Caire ? Eh bien, Meſſieurs, j'ai mangé à ſa table pendant deux ans, & j'en ai rapporté une pierre qui fait reſſuſciter les morts. Quiconque de vous la touchera cette pierre, Meſſieurs, il n'a plus à redouter après cela ni ſcorpion, ni tarentule. Il ne doit plus craindre qu'un chien mort aboie après lui, ni qu'un âne ricane pour lui faire peur, ni qu'un lievre l'emporte pour peu qu'il ſe tienne bien. Enfin, quelque choſe qu'il faſſe, il ne mourra point ſans confeſſion.

Lorſque Dieu vint ſur la terre, beaux Seigneurs, il trouva des hommes qui crurent en lui ; il en trouva qui n'y crurent point. Je pourrais fort bien, moi, quoique je ne ſois pas le Sauveur, n'être pas mieux traité que lui. Mais au reſte, pour mettre votre conſcience en repos, je veux, Meſſieurs, vous montrer ici ce que je ſais faire. Y a-t-il parmi vous

Digitized by Google

quelque honnête homme, bon catholique & craignant Dieu, qui ait mal aux dents? Qu'il approche.... Ah! c'eſt vous, l'ami?.... Répondez donc..... Eſt-ce oui ou non que vous dites?..... Je ne vous entends pas; parlez plus haut..... Encore..... bon cela. Voilà un malade de bonne humeur, il fait rire tout le monde. Dites-moi maintenant, l'ami, ſi votre dent eſt creuſe..... Oui, n'eſt-ce pas? Cela ſuffit. Je vais donc vous guérir, car je ſuis bien aiſe de faire voir que ce n'eſt pas l'intérêt qui m'amene ici. Baiſſez vos chàperons, vous autres, & dreſſez vos oreilles: il n'y a pas un mot à perdre dans tout ce que je vais dire.

Il faut, mon cher, prendre un peu de graiſſe de marmote. Vous pilerez cela dans un mortier avec un crotin de None ſortant du four; vous en ferez une boulette que vous mettrez dans le creux de votre dent; puis, ſans perdre de tems, vous irez vous poſer les deux feſſes nues ſur un braſier bien allumé. Dès que l'onguent ſera fondu, je réponds ſur mon

Digitized by Google

Dieu que vous ſerez guéri. Porcilla polus laudate carbonculus gorſelas.

Maintenant, Meſſieurs, voulez-vous ſavoir de quoi ſont compoſés les remedes que je vous vends? Je vous dirai que j'ai quatre freres; que mes quatre freres ont chacun quatre chiens; & chacun des quatre chiens un collier de fer. Vous me demanderez peut-être ce que font ces quatre chiens? Le voici. Tous les quatre jours mes quatre freres les menent tous quatre dans la forêt des Ardennes chaſſer les griffons, les éléphans, les baſilics, les dragons volans, & les autres bêtes qu'il me faut journellement pour mes graiſſes. Avec ces graiſſes, votre ſerviteur guérit la mort, la brûlure, le friſſon, la gale & la colique, que Dieu puiſſe envoyer à ceux qui ne m'acheteront rien.

Ces graiſſes au reſte on ne les mange point. Non vraiment, il faut bien s'en garder; car elles ont tant de vertu, que ſi on en mettait ſeulement gros comme un pois ſur la langue d'un bœuf, il tomberait mort ſans parler. On les applique

Digitized by Google

ſur le corps à l'endroit où l'on ſouffre ; & dans l'inſtant, quelque violent que ſoit le mal, il s'enfuit tout droit juſqu'à la riviere qui court. Mais ce n'eſt pas là tout, Meſſieurs. Ouvrez vos yeux, regardez-bien, vous allez voir la merveille des merveilles. La voici, la voici ; c'eſt moi qui l'ai cette boîte admirable de jouvence, qui répare les torts des vieillards & l'honneur des filles qu'on va marier, quand il a ſouffert quelque échec. Au reſte, ſi vous ne m'en croyez pas, interrogez ma femme : elle peut parler ; je la laiſſerai dire.

LA FEMME.

OUI, belles gens, je ſuis femme d'honneur, & ne voudrais pas, pour mon peſant d'or, vous tromper. J'ai appris à connaître les herbes chez Madame Trote de Salerne, cette Madame Trote dont sûrement vous avez tous ouï parler, qui ſe fait une coëffe de ſes oreilles, & qui attache ſes ſourcils à une chaîne d'argent par derriere ſes épaules. Vous ſavez que

Digitized by Google

dans le monde entier elle n'a point ſa pareille. Elle nous a envoyés ici pour vous empêcher de mourir. Mais afin que les pauvres puiſſent guérir comme les riches, avant de partir elle m'a fait jurer ſur les ſaintes Reliques, que par-tout où j'irais je ne prendrais jamais qu'un denier de la monnaie du Pays; à Orléans un Orléanais, au Mans un Mançois, à Chartres un Chartrain, à Paris un Pariſis, à Rouen un Tournois, à Dijon un Dijonnais, à Londres un Eſterling. Si cependant, Meſſieurs, il ſe trouvait parmi vous homme ſi pauvre qu'il n'eût pas même dans ſa bourſe un denier, le laiſſerais-je mourir pour cela? Non certes. Qu'il vienne comme les autres. Je lui donnerai mes herbes gratis; pourvu ſeulement qu'il fourniſſe à mon cheval du foin & de l'avoine, à moi du pain & du vin, & qu'au bout de l'année il faſſe chanter, pour la conſervation de Madame Trote, une meſſe du Saint-Eſprit.

Après cela, Meſſieurs, je n'ai plus rien à vous dire. Vous connaiſſez la bonté de mes herbes; c'eſt à vous maintenant à en

Digitized by Google

acheter. Si vous n'en voulez pas, tant pis pour vous ; quand vous mourrez, je ne ferai qu'en rire.

Cette piece pourrait fort bien avoir été un de ces Jeux dont il a été parlé dans le ſecond volume, une ſorte de farce dramatique, à deux perſonnages ; ou à trois, ſi l'on y faiſait jouer l'homme qui vient ſe plaindre du mal de dents.

Digitized by Google

L A D A M E

PRÊTRE, UN PRÉVÔT
FORESTIER.

Aliàs

T DU HAMEL.

s qu'on ſe moque des
ute ſa vie les honorer
leur parler jamais que
ès courtoiſes. Qui agit
illain. Sans elles après
t le monde ? N'eſt-ce
compagne que chante
z auprès des Dames
auvage ; il s'adoucira.
nant le plus brutal, il
révenant. Ce ſont elles
dans tous les cœurs,
gaité dans un repas,
le plaiſir. C'eſt pour

Digitized by Google

elles qu'on se pare de fleurs & qu'on chante l'amour. Pour elles enfin fut inventée la Poésie : car qui ferait des vers, s'il n'aimait pas ? Femme vaut mieux qu'or & argent, que châteaux & cités. Malheur à l'homme que le ciel a privé de cette douce consolation. Mais au milieu de ses plus grands chagrins, qu'une femme vienne s'offrir à lui ; dans l'instant vous verrez sourire ses levres & son cœur s'épanouir. En un mot je dis que les Dames sont l'ouvrage du Créateur le plus agréable comme le plus utile, & je soutiens en conséquence qu'on ne saurait assez les honorer *(a)*.

Je vous dis ceci à propos d'un laboureur, nommé Sire Constant du Hamel, & de Dame Isabeau son épouse. Écoutez-en le Fabliau.

EXTRAIT.

ISABEAU, jeune & jolie, avait plu à la fois au Curé du bourg, au Prévôt & au Forestier *. Chacun d'eux la sollicita de son côté ; offrant, pour obtenir ses

* Garde du Bois

Digitized by Google

bonnes graces, le premier vingt livres, le ſecond dix, & le troiſieme une bague. A toutes leurs inſtances la ſage & honnête épouſe répondit que ſon mari la nourriſſait par ſon travail, qu'il la rendait heureuſe ; & qu'elle ſe croirait la derniere des créatures, ſi en retour de tant de biens elle allait le trahir.

Un jour les trois ſoupirans ſe rencontrerent à boire enſemble. Bientôt, le vin échauffant leurs cerveaux, il ſe mirent à parler de ce qui les occupait le plus, c'eſt-à-dire, de Dame Iſabeau. L'un dit qu'il jeûnerait volontiers quarante jours, s'il pouvait ſe décarêmer enſuite avec un ſi friand morceau ; l'autre, qu'il conſentirait volontiers à mourir le lendemain pour paſſer une nuit avec elle. Le Curé, plus réſolu, les traita d'imbéciles, & prétendit que s'ils voulaient bien s'entendre tous les trois, ils auraient la Belle à beaucoup meilleur marché. « Il ne s'agit » pour cela, dit-il, que de réduire le » Villain ſur la paille, ou le forcer à dé- » guerpir du pays. Quand elle ſe verra » dans la miſere, il faudra bien alors

Digitized by Google

» venir prier à ſon tour & nous offrir » humblement ce qu'elle refuſe aujour- » d'hui avec tant de hauteur ». Ce projet atroce eſt adopté ; & les trois Ribauds conviennent enſemble de ce que fera chacun d'eux. Dès le Dimanche ſuivant, le Paſteur monte en chaire ; & voyant Conſtant devant lui, il le dénonce à ſes Paroiſſiens comme un excommunié, qui a épouſé ſa commere *(b)* & enfreint les ſaints Canons. En conſéquence il ordonne qu'on le chaſſe honteuſement de l'égliſe ; ou ſinon le Service divin va être ſuſpendu. Le Villageois ſe retire conſterné. Il va au Presbitere attendre le Curé, qu'il conjure, à mains jointes, d'avoir pitié de lui & d'obtenir ſon abſolution de l'Archevêque. Il offre même de payer cette grace d'avance, & propoſe huit livres. L'autre accepte la propoſition d'autant plus volontiers, qu'il y trouve un moyen de faire payer au Manant les complaiſances de ſa femme.

Conſtant rentre chez lui tout en larmes. Iſabeau, l'embraſſant tendrement, lui demande le ſujet de ſes pleurs. Il le ra-

Digitized by Google

conte. L'épouſe, qui devine ſans peine l'origine de cette querelle, le raſſure, en proteſtant qu'elle ſaura bientôt la terminer. Ils ſe mettent à table. Mais à peine ont-ils commencé leur repas, qu'on vient chercher Conſtant de la part du Prévôt.

Celui-ci l'accuſe d'avoir pendant la nuit volé, avec fraction, du blé dans la grange du Seigneur. D'après ce délit prétendu il le fait mettre au cep (*c*), & lui annonce que le lendemain il l'enverra à la potence. Le malheureux a beau proteſter qu'il n'a volé de ſa vie, & qu'il aimerait mieux mourir que d'avoir un grain de blé à perſonne; on traite de menſonges ſes proteſtations; on prétend que des témoins ont dépoſé avoir ſuivi la trace du blé depuis la grange juſqu'à ſa maiſon. Enfin, quand il voit qu'il ne s'agit pour lui de rien moins que la mort, il prend le parti de demander grace, & offre vingt livres, que le Prévôt accepte.

Comme il revenait à la maiſon, il voit accourir ſon valet, qui lui annonce que le Foreſtier vient de ſaiſir aux champs ſes deux bœufs. Il prétend, dit le valet,

Digitized by Google

que la ſemaine derniere vous avez coupé dans la forêt pluſieurs arbres. Conſtant alors de jetter bas ſa chappe & de courir après le Foreſtier. Mais il en eſt de cette aventure comme des deux autres ; le pauvre diable ne peut ravoir ſes bœufs qu'en promettant cent ſous.

Il rentre au logis pour déplorer ſon malheur. L'épouſe au contraire ne fait que rire de toutes ces perſécutions. Elle promet à Conſtant de le venger avant peu, de ſes trois ennemis, & de lui donner, à leurs dépens, autant de plaiſir qu'ils lui ont donné de chagrin.

Le lendemain matin, après avoir fait cacher ſon mari, Iſabeau appelle Galotrot, ſa ſervante, & lui commande de chauffer de l'eau pour un bain. Pendant que l'eau chauffe, elle raconte à cette fille l'hiſtoire des amours de ſes trois galans, ainſi que le deſſein qu'elle avait de les punir ; & l'envoie enſuite chez le Curé. « Tu lui diras en confidence, » ajoute la Dame, que Conſtant a aujourd'hui vingt livres à payer ; que » nous ne poſſédons pas un ſou ; & que

Digitized by Google

» s'il veut venir m'apporter cette ſomme » qu'il a été le premier à m'offrir der- » nierement, il ne pourra manquer d'être » bien reçu. ».

Galotrot était une groſſe payſane, d'un extérieur lourd & maſſif; mais ſous cette épaiſſe enveloppe, la drôleſſe cachait beaucoup d'eſprit & de malice. Elle s'aquitte de ſa commiſſion ſi adroitement que, dans ſon tranſport, le Curé l'embraſſe & qu'il lui donne vingt ſous pour acheter un péliçon. Il va enſuite prendre dans ſon coffre la ſomme demandée; & vêtu d'un manteau écarlate doublé de vair (*d*), il court porter ſon offrande. La Dame le reçoit d'un air affable. On cauſe quelque tems. Enfin elle propoſe au Sire, avant de s'aquitter avec lui, de ſe baigner enſemble (*e*). Mais il n'eſt pas plutôt dans le bain, qu'elle enleve ſes habits & les met ſous clé; après quoi elle envoie la ſervante chez le Prévôt.

« Je ne devrais plus vous aimer depuis » que vous m'avez oubliée, dit Galotrot » à cet Officier. Auſſi voilà ce que c'eſt » que d'être riche, on ne daigne ſeule-

Digitized by Google

» ment pas ſaluer ſes parens. Mais moi
» j'ai bon cœur, & je veux faire le bien
» pour le mal. Votre maîtreſſe eſt au logis
» qui ſe déſeſpere. Elle a beſoin d'argent.
» Vîte, profitez de l'occaſion ; & ſur-tout
» ne dites pas que c'eſt moi qui vous
» ai averti ».

Le Prévôt fit toutes ſortes d'excuſes à ſa groſſe couſine ſur la froideur dont elle ſe plaignait ; il lui dit mille choſes agréables, lui donna vingt ſous comme le Curé ; & après avoir pris de l'argent, vint avec elle frapper à la porte d'Iſabeau. Ciel ! c'eſt mon mari, s'écria l'épouſe. A ce mot le Curé ſaute, tout nu, hors du bain : il craint la colere de ce mari qui doit lui en vouloir, & il ne ſait où ſe ſauver. « Paſſez dans l'autre
» chambre, lui dit la Dame, & cachez-
» vous dans ce grand tonneau où il y a
» de la plume. Je vous couvrirai avec le
» van que voici. Conſtant ne s'aviſera pas
» de venir là vous chercher ».

Iſabeau n'eut pas plutôt mis en cage ſon premier amoureux, qu'elle alla ouvrir au ſecond. Elle propoſa de même le bain à

Digitized by Google

celui-ci, dont elle enferma de même les habits; & envoya enſuite Galotrot chez le Foreſtier.

« Madame vous a hier fort mal reçu, » dit au Garde-bois la ſervante. Je lui » en ai fait beaucoup de reproches, & » l'ai forcée de convenir que votre bague » lui irait bien à la main. Voyez main- » tenant, Sire, ce que vous avez à faire. » Moi j'ai voulu ſeulement vous prouver » ma bonne amitié, & je m'en retourne ».

Le galant, ravi d'une pareille nouvelle, donna dix ſous à Galotrot, & courut avec ſa bague chez la Belle. Preſſée par le Prévôt d'entrer dans le bain, elle ſe déshabillait, pour gagner du tems, le plus lentement qu'il lui était poſſible. Au bruit que fait le Foreſtier en frappant, elle s'écrie de nouveau, d'un air effrayé; c'eſt mon mari, je ſuis perdue. Le Prévôt ne ſait plus que devenir. Elle l'envoie auſſi dans le tonneau. Il s'y lance à pieds joints, & tombe ſur le Curé qui, pour n'être pas vu, s'enfonçait, tant qu'il pouvait, ſous la plume. Celui-ci fait un cri de douleur. Ils ſe reconnaiſſent & ſe trou-

Digitized by Google

vent pris au même piege ; mais il était trop tard, ils ne pouvaient plus en sortir.

Bientôt le Forestier y est conduit, ainsi qu'eux : car pour le coup Constant venait de faire entendre sa voix & de sortir de sa cachette, une hache en main. Isabeau alors, pour consommer entiérement sa vengeance, propose à son mari d'envoyer successivement chercher les femmes des trois prisonniers, & de leur faire ; dans le lieu même, subir à tous trois l'affront qu'ils lui destinaient.

Galotrot est encore chargée de ce message. D'abord vient *la femme du Prêtre* (*f*). Isabeau par galanterie lui offre le bain : l'autre se déshabille ; mais lorsqu'elle va entrer dans la cuve, Constant paraît & lui fait aisément expier les torts du Curé. Le Prévôt & le Forestier qui, du tonneau où ils sont cachés, voient l'aventure, insultent au Pasteur. Bientôt arrivent les femmes de ceux-ci ; & le Curé à son tour peut se moquer d'eux.

Mais les prisonniers n'en sont pas quittes à ce prix. Constant, s'approchant du tonneau avec sa hache dans une main & une

Digitized by Google

chandelle dans l'autre, demande, d'un ton de colere, qui s'eſt aviſé de fourer là de la plume; & il y met le feu. Auſſi-tôt mes gens de ſe ſauver. Il les pourſuit avec un bâton, & lâche ſes chiens après eux. De toutes parts on crie haro ſur ces corps nus & emplumés. Tous les mâtins du bourg ſe mettent à leurs trouſſes. Hommes, femmes, enfans, c'eſt à qui pourra les atteindre & leur aſſener ſon coup. Enfin ils ſe réfugient dans une maiſon, où ils ſont obligés de ſe nommer & de demander grace. Pour Conſtant, il eut, de cette aventure, des joyaux, de l'argent & du plaiſir.

Ce Fabliau a été imité par pluſieurs Auteurs; mais ils n'en ont pris que ce qu'ils auraient dû omettre, l'aventure luxurieuſe de la fin.

On connaît les Rémois *de La Fontaine.*

Dans Bandello, *t.* 3, *p.* 142, *Nov.* 43, *il ne s'agit que de deux galans, au lieu de trois comme chez notre Fablier. La femme les fait de même cacher dans un tonneau. & le*

Digitized by Google

mari fait porter ce tonneau dans la place publique.

Dans Straparole, *p.* 60, *L.* 1, *Nuit* 2e.

Et dans Sansovino. 9e *Journ.* 8e *Nov.* *l'épouse cache dans un sac le Bourgeois qu'elle joue. Le mari noue le sac ; & après avoir bien rossé, à coups de bâton, son prisonnier, il mange le souper qu'avait apporté celui-ci.*

Bocace, 8e *Journ.* 8e *Nov.* *suppose que le mari qui se venge ne fait qu'exercer la loi du Talion. Il a découvert une intrigue de sa femme avec un voisin. Celle-ci, pour obtenir sa grace, donne, à l'ordinaire, rendez-vous au galant. Tout-à-coup on entend frapper à la porte. Elle le fait cacher dans un coffre. Alors paraît le mari qui ferme le coffre, & qui envoyant chercher par sa femme celle du voisin, lui rend ce qu'il a reçu de lui.*

De même à peu-près dans le Courier Facétieux, *p.* 326.

Dans les Sérées de Bouchet, *pag.* 592, Sérée 32.

Et dans les Divertissemens curieux de ces mêmes, *p.* 153.

Digitized by Google

NOTES.

(*a*, *Je dis que les Dames ſont l'ouvrage du Créateur le plus agréable comme le plus utile, & je ſoutiens en conſéquence qu'on ne ſaurait aſſez les honorer*). La Fontaine a dit de même :

Et ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions, puiſqu'il fait notre joie.

(*b*, *Le dénonce à ſes Paroiſſiens comme un excommunié qui a épouſé ſa commere & enfreint les ſaints canons*). Cette opinion religieuſe était beaucoup plus ancienne que nos Poëtes. Dès les premiers tems de la Monarchie, elle avait occaſionné le divorce d'une Reine, & porté ſur le trône cette abominable Frédégonde, ſi fameuſe par ſa beauté, ſon eſprit & ſes crimes. Celle-ci était maîtreſſe de Chilpéric, & attachée au ſervice d'Audouere, épouſe de ce Prince. Audouere étant accouchée d'une fille pendant que Chilpéric, éloigné de la France, faiſait la guerre aux Saxons, Frédégonde, dont l'ambition n'aſpirait à rien moins qu'au titre de Reine, engagea Audouere à

Digitized by Google

tenir sur les Fonts Batismaux sa propre fille; prétendant que ce serait un moyen de s'attacher davantage le Roi en devenant deux fois la mere de son enfant. La trop crédule Audouere donna dans le piege. Mais quand Chilpéric revint de l'armée, Frédégonde alla au devant de lui pour le prévenir de ne point habiter avec la Reine, à moins qu'il ne voulût se rendre coupable de péché. Il en demanda la raison. Elle lui dit qu'Audouere *était devenue sa commere*, & qu'il ne pouvait par conséquent plus user avec elle de ses droits d'époux. Chilpéric fit de grands reproches à la Reine; il la força de prendre, avec sa fille, le voile de Religieuse; il exila l'Evêque qui avait batisé l'enfant, & épousa Frédégonde [1].

[1] *Aim. Gest. Fr pag. 83.*

Nous croyons encore aujourd'hui que les titres de parrein & de marreine, de compere & de commere, font contracter une sorte d'alliance ou d'affinité spirituelle. Une marreine ne peut pas, sans dispense, épouser son filleul.

(*c*, *D'après ce délit prétendu il le fait mettre au cep*). Espece d'entrave dans laquelle on enfermait les pieds du criminel pour lui donner ensuite la question.

Digitized by Google

(*d*, *Vêtu d'un manteau écarlate doublé de vair*). On remarquera ici ce manteau écarlate, porté en plein jour par un Curé dans sa propre Paroisse.

(*e*, *Elle propose au Sire de se baigner avec elle*). Au Fabliau *du Cuvier* j'ai parlé, dans une note, de cet usage de se baigner ensemble, employé par les amans avant d'entrer au lit.

(*f*, *D'abord vient la femme du Prêtre*). Dans le Fabliau *du Curé qui mangea des Mûres* (*Tom.* I); il a été fait mention aussi de ces *femmes de Prêtres*. Celle dont il s'agit ici, quelques vers plus bas est nommée *la Prêtresse*.

Digitized by Google

* LES TROIS BOSSUS. Par Durant.

FAUCHET fait mention de ce Fabliau.

MESSIEURS, si vous voulez m'écouter un instant, (& d'abord je ne ments jamais), je vous conterai une aventure qui arriva jadis dans un château. Ce château était bâti sur le bord d'une riviere, vis-à-vis d'un pont, & à très-peu de distance d'une ville dont j'ai oublié le nom. Supposons pour un moment que ce soit Douai.

A Douai donc vivait un Bourgeois, sage & prud'homme, estimé pour sa probité par tous ceux de la ville. Malheureusement il n'était pas riche; mais il avait une fille si belle, si belle, qu'on venait par plaisir la regarder; & à vous dire vrai, je ne crois pas que Nature ait jamais formé créature plus accomplie.

Digitized by Google

Le maître du château dont je vous ai parlé était un boſſu. Nature s'était amuſée à former auſſi ce petit bijou-là. Il eſt vrai que ce n'était pas tout-à-fait ſur le même modele que la belle Bourgeoiſe; mais au défaut d'eſprit elle avait donné au magot une groſſe tête; & cette tête, qui venait ſe perdre entre deux hautes épaules, elle l'avait armée d'une criniere épaiſſe, d'un col court, d'un viſage à faire reculer d'effroi. Tel était en abrégé le portrait du Châtelain. Peut-être dans toute votre vie n'en verrez-vous pas un ſemblable.

Malgré ſa difformité, cet épouventail s'aviſa néanmoins d'aimer la Pucelle. Il fit plus. Il oſa la demander en mariage; & comme il était le plus riche du canton, car il avait paſſé ſa vie à entaſſer denier ſur denier, la pauvrette lui fut livrée. Hélas! il n'en devint que plus à plaindre. Horriblement jaloux, & d'ailleurs trop bien convaincu de ſa laideur, il n'eut plus de repos ni le jour ni la nuit. Il allait & venait ſans ceſſe, rodant, eſpionnant par-tout, & ne laiſſant jamais entrer chez

Digitized by Google

i que les perſonnes qui apportaient quelchoſe.

les fêtes de Noël qu'il était ainſi en elle à ſa porte, il ſe vit abordé tout coup par trois Ménétriers boſſus. Les chanteurs avaient fait la partie de ſe réunir tous les trois, pour venir lui faire niche & s'amuſer à ſes dépens. Ils le ſaluerent comme confrere, lui demanderent en cette qualité de les régaler; & en même tems, pour conſtater la confraternité, tous trois préſenterent leur boſſe. Cette plaiſanterie, qui devait, ſelon toutes les apparences, être fort mal reçue du Sire, par événement le fut pourtant aſſez bien. Il conduiſit les Ménétriers à ſa cuiſine, leur ſervit des pois au lard & un chapon, & leur donna même, en ſortant, vingt ſous pariſis. Mais quand ils furent à la porte, il leur dit: « Regardez bien cette maiſon, & de votre vie ne vous aviſez d'y mettre le pied; car ſi jamais je vous y attrape, vous voyez cette riviere; pour le coup c'eſt là que je vous ferai boire ».

Nos Muſiciens rirent beaucoup de ce

Digitized by Google

propos du Châtelain, & ils reprirent le chemin de la ville, danſant d'une maniere burleſque & chantant tous trois à tue-tête pour le narguer. Quant à lui, ſans faire à eux la moindre attention, il alla ſe promener dans la campagne.

La Dame, qui le vit paſſer le pont & qui avait entendu les Ménétriers, les appella, dans le deſſein de ſe diſtraire un moment en les faiſant chanter. Ils monterent. On ferma les portes ; & mes gens auſſi-tôt de débiter à l'envi, pour égayer la Châtelaine, tout ce qu'ils ſavaient de mieux.

Déjà la Dame entrait en gaité, quand tout-à-coup on entend frapper en maître. C'était l'époux qui revenait. Les Boſſus alors ſe croient perdus, la femme eſt ſaiſie de frayeur : & en effet tous quatre avaient également à craindre. Celle-ci heureuſement apperçoit ſur un châlit, dans une piece voiſine, trois coffres qui étaient vides. Elle place dans chacun un boſſu, ferme ſur eux le couvercle, & va ouvrir à ſon mari.

Il ne rentrait que pour eſpionner ſa

Digitized by Google

femme à l'ordinaire. Auſſi, dès qu'il eut reſté un peu de tems auprès d'elle, il ſortit de nouveau: & vous croyez bien qu'elle n'en pleura pas. A l'inſtant elle courut aux coffres pour délivrer ſes priſonniers: car la nuit approchait, & ſon mari par conſéquent ne devait pas tarder à revenir. Mais quelle fut ſa douleur, quand elle les trouva tous trois morts & étouffés! Peu s'en fallut qu'elle ne ſouhaitât mourir auſſi elle-même. Au reſte toutes les lamentations poſſibles n'euſſent remédié à rien. Il fallait au plutôt ſe débarraſſer des trois cadavres, & il n'y avait pas un moment à perdre.

Elle courut donc à la porte, & voyant paſſer un gros payſan: « Ami, lui dit-» elle, veux-tu être bien riche? — Oui-» dà, douce Dame. Eſſayez un peu, vous » verrez ſi je l'endurerai. — Eh bien, je » ne te demande pour cela qu'un ſervice » d'un moment, & te promets trente livres » en belles & bonnes pieces; mais il faut » auparavant me jurer ſur ton Dieu de me » garder le ſecret ». Le Payſan, que tenta la ſomme, fit tous les ſermens qu'on

Digitized by Google

voulut. La Châtelaine alors le conduisit à sa chambre ; & ouvrant le premier des coffres elle lui dit qu'il s'agissait de porter ce mort à la riviere. Il demande un sac, y met le bossu, va le précipter du haut du pont ; puis revient, tout essoufflé, chercher son paiement.

« Je ne demandais pas mieux que de » vous satisfaire, répartit la Dame ; mais » au moins vous conviendrez qu'il faut » avoir rempli nos conditions. Vous êtes » convenu, n'est-ce pas, de me débar- » rasser de ce cadavre ; le voici encore ce- » pendant, regardez vous-même ». En même tems elle lui montre le second coffre, où était un autre bossu. A cette vue le Manant est stupéfait. « Comment diable ! » est-il donc revenu, dit-il ? Je l'avais bien » jetté pourtant. C'est sûrement quelque » sorcier ; mais parbieu il en aura le dé- » menti & fera encore une fois le saut » périlleux ». Il fourre aussi-tôt dans le sac le second bossu, & va le jetter, comme l'autre à la riviere ; ayant grand soin de lui mettre la tête en bas & de bien regarder s'il tombe.

Digitized by Google

Pendant ce tems la Dame dérangeait les coffres vides, & les changeait encore de place ; de façon que le troiſieme, qui était plein, ſe trouva ainſi être le premier. Quand le Villageois rentra, elle le prit par la main, & le conduiſant vers le mort qui reſtait lui dit : « Vous aviez raiſon, » mon cher ; il faut que ce ſoit un ſor- » cier, & l'on n'a jamais rien vu de ſem- » blable. Tenez, ne le voilà-t-il pas en- » core » ? Le Villain grince les dents de rage. « Eh quoi ! par tous les Diables „ d'Enfer, je ne ferai donc, dit-il, que „ porter tout le jour ce maudit boſſu ; „ & le coquin ne voudra pas mourir ! Oh ! „ par le cudieu, nous verrons „. Il l'enleve alors avec des juremens effroyables ; & après lui avoir attaché une groſſe pierre au cou, va le lancer au beau milieu du courant ; en le menaçant ſérieuſement, s'il le retrouve une troiſieme fois, de le faire expirer ſous le bâton.

Le premier objet qu'il rencontre à ſon retour eſt le maître du logis qui rentrait chez lui. A cet aſpect mon Villain ne ſe poſſede plus de fureur. « Chien de boſſu,

Digitized by Google

„ te voilà donc encore, & il ne ſera pas „ poſſible de ſe dépêtrer de toi. Allons, „ je vois qu'il faut t'expédier tout de bon„. Il court auſſi-tôt ſur le Châtelain, qu'il aſſomme; & pour l'empêcher de revenir, il le jette à la riviere enfermé dans le ſac.

Je gage que vous ne l'avez pas revu ce voyage-ci, dit le Manant à l'épouſe quand il fut remonté. Elle répondit que non. " Il ne s'en eſt morbieu gueres fallu, „ ajouta-t-il; & déjà le ſorcier était à la „ porte. Mais j'y ai mis bon ordre. Soyez „ tranquille, Dame. Je vous garantis qu'il „ ne viendra plus „.

Il n'était pas difficile de deviner ce qu'annonçait ce propos. La Dame en effet ne le comprit que trop bien : mais le malheur était fait, il fallut qu'elle s'en conſolât. Du reſte elle paya très-exactement au Villain ce qu'elle lui avait promis; & jamais peut-être ni l'un ni l'autre n'eurent une journée plus heureuſe.

Je conclus de cette aventure qu'argent fait tout. Une femme a beau être belle; Dieu, pour la former, aurait beau épuiſer tout ſon ſavoir; avec de l'argent, ſi

Digitized by Google

vous en avez, elle ſera à vous : témoin le boſſu de notre Fabliau. Maudit ſoit à jamais l'homme qui attache trop de prix à ce métal, & maudit ſur-tout celui qui le premier en fit uſage.

Les imitations de ce Fabliau ſont aſſez nombreuſes, mais je ne puis en citer aucune ; elles étaient parmi celles qu'on m'a égarées. Je me rappelle ſeulement qu'il ſe trouve copié, à quelque légere différence près, dans les Contes Tartares par Gueulette ; *que cet Auteur, dans la préface de ſes* Contes Mogols, *dit l'avoir pris chez* Straparole ; *& qu'il ajoute qu'on en a fait une farce qui ſe trouve imprimée, & qui porte le titre de* Farce des Boſſus.

On en joue une ſous ce nom ſur le Théâtre de Nicolet. J'ignore ſi c'eſt la même.

Je crois avoir lu auſſi le Conte des Boſſus dans les Mille & une Nuit.

Digitized by Google

Par Hugues Piaucele.

ESTOURMI.

EXTRAIT.

TROIS Chanoines, amoureux d'Yfame épouſe de Jean, lui offrent chacun une ſomme conſidérable pour paſſer la nuit avec elle. Elle feint d'y conſentir, & leur aſſigne à chacun une heure différente. A meſure qu'ils arrivent, Jean, qu'elle a prévenu, les aſſomme, & leur prend l'argent qu'ils apportaient; mais d'un autre côté il ne ſait que faire des corps.

Il avait un beaufrere, nommé Eſtourmi, eſpece de bandit ſans foi ni loi, paſſant ſa vie dans les mauvais lieux & les tavernes. Jean va le trouver. Il lui avoue en confidence qu'il a tué un Prêtre, & lui demande s'il ſe ſent aſſez hardi pour le débarraſſer du mort & l'inhumer quelque part. L'autre répond, en blaſphémant, qu'il voudrait que ce fût le dernier des

Digitized by Google

Prêtres, afin d'avoir le plaiſir d'en délivrer le monde ; & il va enterrer celui-ci dans un champ. Mais quand il rentre, Jean lui montrant le ſecond Chanoine paraît, comme dans le Fabliau *des Boſſus*, s'étonner beaucoup de voir le mort revenu. Eſtourmi jure épouventablement. Néanmoins il emporte ce nouveau corps qu'il va enfouir ailleurs. La même choſe arrive pour le troiſieme. Enfin, comme le Ribaud s'en revenait, il rencontre en chemin un bon Chanoine qui allait à l'Egliſe chanter matines ; & dans l'idée que c'eſt toujours ſon mort, il l'aſſomme.

Il eſt aiſé de voir que ce Conte eſt une imitation des deux Contes précédens. Mais quoique le caractere d'Eſtourmi ait quelques beautés poétiques, & qu'il ſoit même aſſez fiérement deſſiné, on eſt révolté pourtant de la mort de cet honnête Chanoine : aſſaſſinat d'autant plus odieux qu'il eſt inutile, & ne produit aucun bien. L'Auteur du Fabliau des Boſſus *paraît avoir bien mieux connu les fineſſes de ſon art.*

Digitized by Google

Par Jean le Chapelain.

LE SACRISTAIN DE CLUNI.

FAUCHET & le Comte DE CAYLUS en ont donné l'extrait.

C'EST l'uſage en Normandie, lorſqu'on eſt en voyage & qu'on loge chez quelque ami, de chanter à ſon hôte une Chanſon, ou de lui réciter un Conte *(a)*. Jean le Chapelain ne dérogera pas à cette coutume. Il va vous dire une hiſtoire qui arriva en Bourgogne au Sacriſtain de Cluni, cette Abbaye ſi riche que tout le pays, dans l'eſpace de ſept lieues à la ronde, lui appartient, & même le bourg entier de Challemagne *(b)*.

Le commencement de ce Fabliau étant, à peu de choſe près, le même que celui des deux qu'on vient de lire, pour éviter les répétitions,

Digitized by Google

je n'en donnerai que l'analiſe, quoiqu'il ſoit conté d'une maniere vive & fort rapide. J'en ai trouvé quatre verſions différentes; cependant ces différences roulent plus ſur les détails & la narration que ſur le fonds du Conte. Dans toutes quatre, les principales aventures ſont les mêmes.

HUGUES, Bourgeois de Cluni, était à la fois Changeur & Marchand. Un jour qu'il revenait d'une foire avec diverſes marchandiſes, & entr'autres choſes avec des draps d'Amiens, il fut attaqué dans une forêt par des voleurs qui lui enleverent ſes charrettes. Obligé de vendre, pour ſatisfaire ſes créanciers, le peu de bien qu'il poſſédait, il ſe trouva ainſi entiérement ruiné. Alors ſa femme Idoine lui propoſa de ſe retirer en France *(c)*, où elle avait des parens; & ils fixerent leur départ au troiſieme jour. Mais le Sacriſtain du Monaſtere, qui depuis long-tems aimait Idoine, voulut profiter de la circonſtance pour obtenir de la Belle certaines complaiſances que juſques-là il avai

Digitized by Google

toujours follicitées en vain. Il offrit cent livres; ce qu'il pouvait promettre d'autant plus aiſément qu'il était en même tems tréſorier de l'Abbaye. L'épouſe, tentée par une ſomme auſſi conſidérable qui en un moment eût réparé les malheurs du ménage, feignit de céder; & de concert avec ſon mari, donna au Moine pour le ſoir un prétendu rendez-vous.

Celui-ci s'échappe ſecrettement par la porte de l'égliſe dont il avait les clés. Il livre à la Dame la ſomme convenue, & s'apprête à remplir l'autre moitié du marché, quand tout-à-coup ſe montre l'époux, armé d'un bâton. Hugues veut en frapper le Sacriſtain, pour lui faire peur & le forcer de s'enfuir. Malheureuſement il l'attrape ſur la tête & le tue roide. Alors mes deux gens de ſe déſeſpérer. Quel ſera leur ſort, quand le jour paraîtra, & qu'on découvrira chez eux ce cadavre! Ils étaient tellement troublés que, ſi les portes de la ville euſſent été ouvertes, ils ſe fuſſent ſauvés à l'heure même. Cependant néceſſité ranimant leur courage, Idoine propoſa de reporter le corps dans le cou-

Digitized by Google

vent, en rentrant par l'égliſe avec les clés du Sacriſtain. Hugues le prit donc ſur ſes épaules ; & accompagné de ſa femme, qui ſuivit pour ouvrir, il alla le poſer debout contre la porte des latrines.

Dans la nuit, le Prieur du Monaſtere eut beſoin de ſe relever & d'aller à l'endrait où était placé le mort : mais il pouſſa la porte ſi bruſquement qu'il le renverſa par terre avec grand bruit. Il crut l'avoir tué ; & ce malheur était d'autant plus fait pour l'effrayer qu'ayant eu querelle, la veille, avec le Sacriſtain, il avait lieu de craindre qu'on ne l'accusât du meurtre auprès de l'Abbé. Ce qu'il imagina de mieux dans une circonſtance auſſi fâcheuſe, fut de porter le corps hors du Monaſtere & de le mettre à la porte de quelque jolie Bourgeoiſe, afin de faire jetter les ſoupçons ſur la vengeance du mari. La maiſon d'Idoine étant la plus proche, il va là le poſer, frappe un grand coup à la porte, & ſe ſauve.

C'en était fait des deux époux ; ſi dans ce moment ils euſſent été endormis. Ce cadavre qu'on eût trouvé le lendemain les-

Digitized by Google

aurait infailliblement fait arrêter, & coupables comme ils l'étaient, ils ſe fuſſent bientôt trahis eux-mêmes. Au bruit qu'ils entendirent, Idoine fit lever ſon mari. Mais quand ils revirent le Moine, ils ſe crurent perdus, & s'imaginerent que c'était le Diable qui l'avait rapporté chez eux afin de les faire périr. Pour détourner ce projet du malin Eſprit, la Dame donna à ſon mari un *bref* *, dans lequel elle avait écrit le nom de Dieu. Armé de ce charme ſacré, Hugues reprit courage, & il enleva une ſeconde fois le Sacriſtain, dans le deſſein d'aller le dépoſer quelque part.

* Billet.

En paſſant devant la maiſon de Thibaut, métayer du Couvent, il apperçut un tas de fumier. L'idée lui vint d'y fourrer ſon Moine, d'autant mieux que le Sacriſtain allant ſouvent chez Thibaut, on pourrait ſoupçonner celui-ci du meurtre. Déjà il commençait à faire un trou dans la paille, lorſqu'il ſentit un ſac qui paraiſſait plein. « Oh, oh! ſe dit-il à lui-même, eſt-ce » que le drôle aurait auſſi aſſommé un » Moine? Eh bien, ils ſe tiendront com-

Digitized by Google

» pagnie, & il aura l'honneur des deux ». En même tems Hugues dénoua le ſac, & fut fort étonné d'y trouver un cochon. Thibaut en effet, comme on approchait de Noël, en avait tué un; mais deux filoux étaient venus ſur le ſoir le lui enlever; & en attendant que la nuit fût aſſez avancée pour l'emporter ſans riſque, ils l'avaient caché ſous le fumier & étaient allé boire à la taverne. Hugues, ſans s'embarraſſer de qui venait le cochon, le tire du ſac. Il y met le Moine & s'en revient avec ſa proie.

Les deux filoux avaient trouvé à la taverne d'autres honnêtes gens, de leur trempe, avec leſquels ils buvaient. Quelqu'un de la trouppe s'étant aviſé de dire que, pour trouver le vin meilleur, il voudrait avoir quelques grillades de porc frais, un des voleurs s'offrit à en régaler la compagnie; & il alla auſſi-tôt chercher ſon cochon. A l'aſpect du ſac, on ſe récrie ſur la beauté de l'animal; on demande du bois, du feu. L'un va chercher un couperet, l'autre un gril; celui-ci apporte de la paille, celui-là court à la haie arra-

Digitized by Google

cher quelques échalas. Pendant ce tems, la ſervante dénoue le ſac, & le ſouleve par l'autre bout, pour faire tomber le cochon. Soudain le Moine paraît. Elle fait un cri horrible, les buveurs reſtent ſtupéfaits, le Tavernier lui-même accourt & veut ſavoir quel eſt l'auteur du meurtre. « Je n'ai tué perſonne, répond le voleur. » J'avais ſeulement eſcamoté un cochon; » & le Diable, pour me faire niche, en » a fait un Moine. Au reſte il appartient » à Thibaut, je veux que le Villain n'y » perde rien ». Le frippon alors retourne au logis du Métayer avec ſon mort, & il l'y accroche par le cou à la même corde qui avait ſervi à ſuſpendre le cochon.

Tout ceci ne put ſe faire ſans quelque bruit. Thibaut, réveillé, ſe leva pour aller tâter ſi ſon cochon était encore à la même place; mais la corde, trop faible pour ſon nouveau poids, ſe caſſe tout-à-coup, & le Moine tombe ſur le Métayer qu'il renverſe. Celui-ci crie au ſecours, il appelle ſa femme & ſes valets: on vient avec de la lumiere, & on le trouve pris ſous la robbe de Sacriſtain.

Digitized by Google

Thibaut ne fut pas long-tems ſans reconnaître le mort. Il craignit néanmoiſis que ſi on le trouvait chez lui, on ne l'accusât de l'avoir tué; & il chercha le moyen de s'en débarraſſer : car déjà il faiſait jour. Dans ſon écurie était un jeune poulain, qui n'avait point encore été dreſſé, & par conſéquent très-farouche. Il ſe le fait amener. Il y place le Moine, qu'il attache à la ſelle pour l'empêcher de tomber ; & après avoir mis dans la main de celui-ci une vieille lance & lui avoir ſuſpendu au col un écu, comme ſi c'eût été un Chevalier, il chaſſe avec un grand coup de fouet le cheval dans la ville. En même tems lui & ſes valets courent après l'animal, en criant de toutes leurs forces, arrêtez, arrêtez le Moine. Ces cris, joints à ceux de la populace, effarouchent encore davantage le poulain. Il court à perte d'haleine, & ſe lance dans le couvent dont il trouve la porte ouverte. Le Prieur, qui ſe rencontre là, & qui n'a pas le tems de ſe ranger, eſt frappé de la lance & tué roide. Les Moines ſe ſauvent. Par-tout on crie, gare, gare, le Sacriſtain eſt de-

Digitized by Google

Ordres Religieux, qui d'abord ayant commencé par être des réformes très-auſteres, mais bientôt corrompus par les indiſcretes libéralités des Fideles, avaient aquis des domaines dignes de Souverains, & affectaient un faſte de bâtimens que n'égalait point la magnificence même de nos Rois. Le Monaſtere dont parle l'Auteur du *Sacriſtain* avait reçu à la fois en 1245, après la célébration d'un Concile de Lyon, le Pape, deux Patriarches, douze Cardinaux, trois Archevêques, quinze Evêques, pluſieurs Abbés, S. Louis avec la Reine ſa mere, ſon frere & ſa ſœur, l'Empereur de Conſtantinople, les fils des Rois d'Arragon & de Caſtille, le Duc de Bourgogne, ſix Comtes, &c. &c. &c. Tous y avaient logé avec leur ſuite; & ce qui eſt remarquable, c'eſt que les Religieux n'avaient été obligés de quitter ni leurs chambres, ni leur réfectoire, ni enfin aucun des bâtimens qui ſervaient à leurs exercices ordinaires.

(*c*, *Sa femme lui propoſa de ſe retirer en France*). On remarquera cette maniere de parler, qui diſtingue la France de la Bourgogne. L'Auteur entend par le premier pays les Provinces qui étaient domaines du Roi, qui lui appartenaient en propre; à la différence

Digitized by Google

de celles dont il n'était que Suzerain, & qui, comme la Bourgogne, avaient leur souverain particulier. Le peuple dit encore aujourd'hui *Saint Denis en France.*

Digitized by Google

LA LONGUE NUIT.

Aliàs

DU PRÊTRE QU'ON PORTE.

MARION avait épouſé un bon laboureur, nommé Sire Borget; & Marion était aſſez jolie. Auſſi le Curé, qui la trouvait telle, lui faiſait-il de fréquentes viſites. Le Villain qu'on allarma enfin ſur tant de politeſſe, voulut ſavoir quel en était le motif; & pour cela il feignit un voyage. Les adieux ne ſe firent pas ſans tendres ſoupirs de la part de Marion. Elle accabla le Prud'homme de baiſers. Elle pleura même. Mais à peine eut-il le dos tourné, que la traîtreſſe courant chez le Paſteur, l'avertit qu'elle ſe trouvait libre, & lui dit que s'il voulait venir le ſoir, ils pourraient ſe voir en ſûreté. Borget, qui s'était douté de l'aventure, ſe tenait tout près de là aux aguets. Pendant que ſa femme

Digitized by Google

était dehors, il rentra chez lui ſans être apperçu, & il s'y cacha pour voir ce que tout ceci allait devenir.

Dès qu'il fut nuit, le Prêtre ſe rendit au logis de la Dame, avec du vin & quelques proviſions ſous ſon manteau. Un bain l'attendait, il y entra; & pendant ce tems, Marion apprêta le ſouper. Mais tandis qu'elle allait & venait, Borget tout-à-coup quitte ſa cachette; il ſe jette ſur le Curé qu'il étrangle; & ſortant enſuite, il va frapper à la porte de la rue, comme s'il ne faiſait que d'arriver. L'épouſe, qui le reconnaît à ſa maniere de frapper, court alors couvrir d'un drap la cuve, en recommandant au Prêtre de ne pas ſouffler, & après cela elle vient ouvrir. « Oh! „ doux ami, c'eſt donc vous, s'écrie-t-elle „ avec une joie affectée? Oui, j'en étais „ bien ſûre que vous ne voudriez pas „ me laiſſer dans le chagrin & que vous „ reviendriez coucher ici. Voyez ſi j'y ai „ compté: voilà votre ſouper tout prêt ».

Borget effectivement vit une tarte ſur le feu & un chapon à la broche. Il admira beaucoup la prévoyance & l'attention de

Digitized by Google

ſa Moitié, & ſe mit à table où il mangea de très-bon appétit le ſouper du mort. Marion, pour ſe débarraſſer de lui, eſſaya de l'enivrer en le provoquant à boire ; mais le drôle ſe tint ſur ſes gardes : il voulait voir juſqu'au bout le dénouement de l'aventure. Seulement quand il eut bien ſoupé, il dit qu'il avait envie de dormir ; & ſe couchant auſſi-tôt, il feignit de ronfler.

La Dame alors courut à ſon priſonnier. " Beau Sire, ne m'en voudrez-vous pas, „ lui dit-elle, de vous avoir laiſſé là ſi „ long-tems ? J'ai fait bien du mauvais „ ſang, je vous aſſure ; & j'aurais de „ grand cœur envoyé le Villain à tous „ les diables. Mais ſoyez tranquille, il „ dort à préſent, & nous pouvons, ſans „ rien craindre, nous dédommager d'avoir „ attendu. Venez, cher Sire.... Quoi ! „ eſt-ce que vous êtes fâché ? Vous ne „ me dites rien » ! Hélas le cher Sire n'avait garde de parler. Elle eut beau le tirer par le bras, il ne répondit pas davantage. Enfin elle le regarda de près, & vit qu'il était mort.

Digitized by Google

Alors grand déſeſpoir, comme vous imaginez. Mais que faire ? que devenir ? Elle appella Gauteron, ſa ſervante, pour la conſulter. Gauteron depuis long-tems était dans la confidence de ces amours ; ſouvent même elle les avait favoriſées avec complaiſance. Elle répondit que puiſqu'il n'y avait plus de remede, c'était folie de perdre ſon tems en lamentations ; que pour elle le ſeul parti raiſonnable qu'elle vît à prendre en ce moment, était de cacher le corps quelque part, dans la grange, par exemple, juſqu'au lendemain ; qu'alors on pourrait ſonger aux moyens de s'en débarraſſer tout-à-fait, & profiter pour cela du tems où Borget ſerait aux champs. L'avis fut adopté. En conſéquence les deux femelles prirent le mort, l'une par les pieds, l'autre par la tête ; & elles allerent le cacher dans la grange, ſous des gerbes d'avoine. Cela fait, l'épouſe, raſſurée, au moins pour l'inſtant, vint ſe coucher.

Borget n'avait pas perdu un mot de toute cette converſation. Quand ſa femme entra dans le lit, il feignit de ſe réveiller

Digitized by Google

& lui dit avec une ſorte d'inquiétude : « Douce amie, tu ſais que nous ne devons „ pas mal au Curé ; & entre nous j'ai „ peur qu'il ne nous cherche noiſe. Je „ te dirai confidemment que c'eſt même „ pour cela que j'ai remis mon voyage à „ la ſemaine prochaine, & que je ſuis „ revenu hier au ſoir. Ainſi, pas plus „ tard que demain, dès qu'il ſera jour, „ je ferai vider notre grange & battre „ toute l'avoine, afin d'avoir de l'argent : „ car, vois-tu, tant que je me ſentirai „ cette épine-là dans le pied, il ne me „ ſera pas poſſible de dormir tranquille. „ De l'avoine, Sire, répondit la femme „ allarmée ! Eh mais il y en a dans le „ grenier quatre muids de battue. Vendez „ celle-là ſi vous voulez de l'argent ; elle „ eſt toute prête, & ce ſera bien plutôt „ fait que de donner l'autre à battre. „ Non, reprit le mari, celle du grenier „ aura bientôt ſon tour, je ſais où la „ placer ; mais il faut que la nouvelle „ paſſe devant. Au reſte, Sœur, comme „ tu n'es pas néceſſaire à la grange, tu „ pourras demain, ſi tu veux, reſter au

Digitized by Google

„ lit. Il ſuffira de moi pour avoir l'œil „ ſur les batteurs ». A ces mots Borget ſe tourna ſur le côté, & fit ſemblant de ſe rendormir.

Marion, malgré l'inquiétude horrible que lui donnait le projet de ſon mari, n'oſa cependant pas le contredire davantage ; mais dès qu'elle l'entendit ronfler, elle ſe leva doucement, & alla ſur cet incident nouveau conſulter Gauteron qui n'était pas encore couchée. " Vous voilà „ embarraſſée pour bien peu de choſe, „ reprit la fille. Eh bien, puiſqu'on va „ battre dans la grange, il n'y a qu'à „ enlever le Curé & le porter au grenier : „ nous le cacherons dans l'avoine ». Ce conſeil fut exécuté à l'inſtant. Après quoi l'épouſe vint ſans bruit ſe recoucher.

Mais le fin manant avait tout entendu, comme la premiere fois. A peine ſa femme fut-elle à ſes côtés, que feignant encore de ſe réveiller, il entra de nouveau en converſation avec elle ſur ſes prétendues inquiétudes. « Sœur, lui dit-il, „ tu m'as pourtant donné tout-à-l'heure „ un bon conſeil. Je t'ai contrariée d'a-

Digitized by Google

„ bord, parce qu'après tout il faut bien
„ un peu montrer à ſa femme qu'on eſt
„ le maître ; mais tu avais raiſon, & je
„ ſuis forcé d'en convenir. Oui, j'aurai
„ plutôt de l'argent en vendant l'avoine
„ qui eſt battue. Demain donc je la fais
„ porter au marché. Ma foi, vive une
„ femme d'eſprit pour bien faire aller un
„ ménage, & que béni ſoit le Prêtre qui
„ m'a marié avec la mienne ».

Pour le coup Marion perdit patience. Elle pleura, s'emporta, accabla ſon mari d'injures, & ſortit du lit, en criant qu'elle ne pouvait plus vivre davantage avec un brutal & un ivrogne qui la rendait malheureuſe. Après tout ce vacarme, il fallut bien pourtant aller une troiſieme fois conſulter Gauteron.

" Que le Diable emporte le bourru,
„ répondit la ſervante : il a juré, je crois,
„ de nous empêcher de dormir. Allons,
„ je vois bien que nous ne ſerons en paix
„ que quand nous aurons mis le Prêtre
„ dehors. Eh bien, Dame, il n'y a qu'à
„ le r'habiller & le mettre à la porte du
„ voiſin Chalant. C'eſt lui qui enterre les

Digitized by Google

„ morts, il fera du nôtre tout ce qu'il lui „ plaira ». Elles allerent donc porter leur corps; &, pour faire deſcendre Chalant, frapperent, avant de ſe retirer, un grand coup à ſa porte.

Celui-ci, réveillé par le bruit, deſcend avec une lumiere. Mais à peine a-t-il ouvert, que le cadavre tombe ſur lui & roule à ſes pieds. Il regarde & reconnaît ſon Curé. « Oh! pour le coup, Sire Paſ- „ teur, vous en prenez trop auſſi; & je „ vous l'ai déja dit bien des fois. Il eſt „ par-ci par-là permis à un galant-homme „ de boire un coup, mais parbieu vous „ abuſez de la permiſſion. Voyez un peu „ le bel état! Il ne peut ſeulement pas ſe „ ſoutenir. Allons, relevez-vous donc, „ & retournez vous coucher ».

En parlant ainſi, Chalant prit le Curé par le bras; mais il s'apperçut qu'il était mort. Il crut que le Sire s'était tué en tombant, & il appella ſa femme pour ſavoir ce qu'il ferait du cadavre. Dame Chalant avait plus de raiſons que lui encore d'en être inquiete. Souvent, dans l'abſence du Villain, le Curé venait la

Digitized by Google

consoler des ennuis de son veuvage ; & ce corps, si on le trouvait chez-elle, ne pouvait manquer d'occasionner des informations qui n'eussent peut-être point tourné à son honneur. " Tu n'as pas le „ tems d'aller l'enterrer au cimetiere, dit- „ elle à son mari ; mais tu as fait hier „ un fossé dans ton champ, va l'y mettre. „ La terre est remuée, on ne s'apperce- „ vra de rien ».

Chalant partit avec le corps. Dans son chemin il entendit quelqu'un ronfler, & trouva sur l'herbe un homme étendu. C'était un paysan du village, qui la veille étant venu là faire paître sa jument, s'y était endormi. Néanmoins, pour qu'on ne pût pas la lui enlever sans qu'il s'en apperçût, le Villain avait eu auparavant la précaution de se lier au poignet le bridon de l'animal. Chalant, que fatiguait le poids du Prêtre, & qui ne voulut pas le porter plus loin, s'en débarrassa en le mettant à califourchon sur la jument. Dès que la bête se sentit chargée, elle partit ; mais elle ne put le faire sans tirer le Manant qu'elle réveilla. Celui-ci voyant quel-

Digitized by Google

qu'un ſur ſa monture, s'imagine que c'eſt un voleur qui veut la lui dérober. Il ſe releve en fureur, & lui aſſene ſur le crâne un tel coup de bâton qu'il le jette à terre. Comme il ne le voit point remuer, il s'aviſe de lui lever le chaperon pour voir s'il le reconnaîtra ; & trouve que c'eſt ſon Curé.

EXTRAIT DE CE QUI SUIT.

ALORS il prend le parti d'aller le porter au cimetiere, ſauf à qui voudra d'y pourvoir enſuite. Trois voleurs venaient d'y entrer à l'inſtant, chargés d'un ſac dans lequel était un cochon qu'ils avaient volé. Au bruit du cheval, ils ſe croient pourſuivis, & ſe ſauvent. Le Payſan qui voit le ſac en tire le cochon, & y met ſon Prêtre. Bientôt les voleurs retournent au cimetiere, & retrouvant leur ſac l'emportent au cabaret. Là ils découvrent qu'on les a dupés. Alors ils vont porter le corps chez le Bourgeois auquel ils avaient volé le cochon. Le Bourgeois le porte à ſon tour dans le Couvent du lieu,

Digitized by Google

à la porte du Prieur. (Je ne fais qu'indiquer ces détails, les mêmes absolument que ceux du Fabliau précédent).

Ce jour-là couchait au Monastere l'Évêque du Diocèse. Le Prieur, qu'embarrassait son mort, imagine d'en faire mettre le meurtre sur le compte du Prélat. Pour cela il va dans la chambre du voyageur, & s'asseoit auprès de son lit, une massue en main. On lui demande pourquoi il est là. " Sire, dit-il, nous sommes obligés „ d'avoir ici, à cause des voleurs, beau„ coup de chiens. La nuit nous les lâ„ chons; mais souvent il leur arrive d'en„ trer dans les chambres, & quelquefois „ même de venir se coucher sur les lits. „ Si par hazard il en venait un chez vous, „ je vous apporte, Sire, de quoi les „ chasser & vous défendre ». Alors il remet à l'Évêque la massue, & sort.

Quelques momens après, quand le Prélat est rendormi, le Moine revient avec son mort qu'il pose en travers sur le lit. L'Évêque, que le poids réveille, & qui s'imagine que c'est un des chiens, le frappe avec la massue; mais comme il le

Digitized by Google

ſent toujours, il allonge la main, & à ſon grand étonnement trouve un corps d'homme. Il appelle ſes gens. Alors le Prieur qui était là tout près, crie au ſecours comme ſi l'on aſſaſſinait quelqu'un. Tout le monde accourt. On trouve le Curé mort, & l'Évêque avec ſa maſſue en main. Chacun reſta convaincu que ce dernier était le véritable auteur du meurtre. Mais contre l'autorité quelle reſſource ? On chanta au Paſteur une belle meſſe, on l'inhuma avec pompe, & l'affaire en reſta là.

Ici bas, ajoute l'Auteur, beaucoup de gens font le mal ; mais le ſot eſt celui qui, quand il l'a fait, s'en laiſſe convaincre.

Digitized by Google

LE SACRISTAIN,

Ce Conte eſt encore une imitation du Sacriſtain de Cluni, *qu'on a lu plus haut; & l'Auteur n'a pas voulu qu'on s'y trompât, car il l'a intitulé de même* le Sacriſtain, *quoiqu'il n'y ſoit queſtion que d'un Curé. Son but a été, ce ſemble, de dévoiler l'ignorance & l'avidité des Juges de ſon tems, & ſur-tout de tourner en ridicule les combats judiciaires, ainſi qu'une ancienne ſuperſtition qui régnait alors, & qui faiſait croire que le cadavre d'un homme aſſaſſiné ſaignait à l'aſpect de ſon meurtrier.*

*Tout le commencement du Fabliau différant très-peu des trois ou quatre précédens, il ſuffira d'en donner l'analiſe. Je n'en commencerai la traduction qu'à l'*alinea.

Ce qu'il offre de plus curieux eſt, comme je l'ai dit ailleurs, la deſcription d'un duel entre Villains.

SIRE Martin, Curé d'un village ſur la Seine au-deſſus de Nogent, allait de tems en

Digitized by Google

en tems en bonne fortune chez une Bergere de ſa Paroiſſe. Un jour qu'il ſe trouvait chez elle, & qu'il y était dans un moment de déſordre, le bélier du troupeau vient le frapper par derriere avec ſes cornes. Martin tombe à la renverſe & ſe tue. La Bergere va poſer le corps à la porte d'un de ſes voiſins, nommé Adam. Celui-ci, prenant le Prêtre pour quelque eſpion, lui fracaſſe le crâne d'un coup de hache & le jette enſuite dans un ſac à la riviere. Le ſac roule ſous l'eau juſqu'à Nogent, où il eſt arrêté dans les filets de deux Pêcheurs, nommés Gui & Bernard.

Au point du jour, les Pêcheurs allerent lever leurs filets. La Comteſſe de Nogent était arrivée la veille à la Ville, & ils auraient voulu avoir du poiſſon à lui offrir. " Compere, dit Bernard, voici qui „ eſt bien lourd: c'eſt ſûrement quelque „ gros brochet. Ma foi, ſi tu veux me „ croire, il ne faudra pas le lâcher à moins „ de vingt ou trente ſous ». Ils eurent beaucoup de peine à tirer le filet dans le bâteau, & furent fort étonnés de trouver

Digitized by Google

un ſac au lieu d'un poiſſon. Cependant leur joie n'en fut que plus grande, parce qu'ils crurent que c'était un paquet de hardes. Auſſi prirent-ils le parti de ne point l'ouvrir ſur la riviere, de peur d'être trahis ſi on les appercevait ; mais de l'emporter ainſi chez eux; & là de partager librement leur trouvaille. Gui ſe chargea donc de retrouſſer les filets, & Bernard pendant ce tems porta le ſac à ſon logis. " Leve-toi, dit-il à ſa femme „ en arrivant, & viens m'aider à vider ce „ paquet. Tiens, voilà ce que Dieu nous „ a envoyé aujourd'hui. Grace à lui, nous „ n'avons plus beſoin de travailler d'ici à „ long-tems ». Mais quand ils eurent ouvert & qu'ils virent le tonſuré avec ſon crâne fracaſſé, ils furent ſaiſis d'un tel effroi qu'ils ſe ſauverent dans la rue.

En ce moment parut Gui, auquel ſon camarade raconta combien leurs eſpérances étaient trompées. « A d'autres, à „ d'autres, répondit-il. Tu me prends „ pour quelque ſot apparemment ; mais „ pardieu tu n'as pas trouvé ton homme. „ Je ſaurai bien me faire rendre juſtice

Digitized by Google

„ par la Comteſſe & ſes Barons, & j'y „ mangerai juſqu'à mon chaperon, s'il „ le faut ». Bernard eut beau proteſter avec ſerment qu'il n'avait rien pris, il eut beau offrir de rendre le paquet en ſon entier; l'autre l'accuſa d'avoir tué un Prêtre, & de lui faire accroire, pour le rendre complice du meurtre, que le Prêtre s'était trouvé dans le ſac. « Tu mens, „ reprit Bernard, je n'ai tué perſonne; „ & ſi tu avais l'effronterie d'avancer cette „ fauſſeté en juſtice, je demanderais le „ Champ-clos. Eh bien, tu n'as qu'à le „ demander, répliqua le premier: car pas „ plus tard que ce matin, je vais porter „ ma plainte au Prévôt ».

Cet Officier était aſſis devant ſa porte avec ſix notables Bourgeois, en attendant qu'il lui vînt quelque cauſe à juger. Dès qu'il eut entendu Gui, il envoya auſſi-tôt un de ſes gens chercher l'accuſé. Ce dernier ayant comparu, le Juge s'aſſit ſur ſon perron (*a*) & parla ainſi: « Bernard, ce „ Prud'homme vous accuſe d'une action „ qui n'eſt pas honnête. Il prétend que „ ce matin vous avez trouvé enſemble

Digitized by Google

„ un ſac plein de hardes & que vous lui
„ en avez volé ſa part. Si le fait eſt vrai,
„ il faut en convenir, ou ſinon vous
„ attendre à être puni ».

Le Pêcheur, après avoir juré de dire la vérité, avoua que Gui & lui avaient en effet trouvé un ſac dans leurs filets; mais il proteſta en même tems que le ſac ne contenait qu'un corps mort. « Tu
„ as menti à la juſtice, reprit le Prévôt.
„ Il y avait des habits dans le ſac; ainſi
„ je te condamne, pour ta peine, à m'en
„ rapporter tout autant qu'il pourra en
„ contenir. Mais ce n'eſt pas tout. Voilà
„ un homme mort: il s'agit maintenant
„ de ſavoir qui de vous deux l'a tué ».
Gui jura que pour lui il était innocent. Il avança que ſi quelqu'un avait fait le meurtre, ce ne pouvait être que Bernard, & il offrit de le prouver par le combat en Champ-clos. A ces paroles Bernard, s'approchant pour donner ſon gage, demanda de même à prouver ſon innocence les armes à la main. « Je vous accorde le
„ champ, dit le Prévôt. Le combat ſera
„ lundi prochain dans le pré hors de la

Digitized by Google

„ Ville. Nous verrons alors qui de vous „ deux, Dieu & Juſtice favoriſeront ».

Ce lundi était jour de marché. Vous jugerez par-là quelle affluence de monde il dut y avoir au lieu du combat. A peine le Prévôt put-il conſerver l'enceinte libre. Il y fit apporter le cadavre, & avant tout il annonça que le vaincu ſerait écorché vif avec le Prêtre. Mais le bon de l'aventure, c'eſt qu'aucun des deux Champions n'était coupable. Dieu pour le coup allait ſe trouver étrangement embarraſſé, & le Diable s'apprêtait à bien rire.

Quand les deux Villains furent entrés dans l'enceinte, on apporta des reliques. Gui s'avançant le premier & ſe mettant à genoux, jura ſur les corps ſaints que non-ſeulement il n'avait pas tué le Prêtre, mais qu'il ne l'avait même vu ni mort, ni vivant. Enſuite vint Bernard, qui déclara auſſi avec ſerment qu'il était innocent du meurtre. Alors nos deux Champions prirent les armes & ſe préparerent au combat. Mais le plus hardi des deux tremblait de tous ſes membres.

Gui d'abord allongea à ſon adverſaire

Digitized by Google

un grand coup de bâton, qui fut ſans effet, il eſt vrai, parce qu'il ne porta que ſur ſa haraſſe (*b*). Un ſecond, dont il redoubla, fut plus heureux; car il atteignit Bernard ſur la tête, & le fit même tomber ſur les genoux. Mais celui-ci, ſe relevant en fureur, jetta par terre ſa haraſſe, & courut ſur ſon ennemi, qu'il ſaiſit par le milieu du corps pour le terraſſer. Ils lutterent quelque tems enſemble, cherchant mutuellement à s'abattre & n'en pouvant venir à bout.

Heureuſement pour eux Dieu en ce moment les vit du haut du Ciel. Il ne voulut point que deux honnêtes Chrétiens s'étranglaſſent ainſi ſans motif; & il réſolut de terminer le combat par quelque ſigne miraculeux, & de montrer aux habitans de Nogent quelle était ſa puiſſance.

Tout-à-coup la Bergere chez qui le Frêtre avait été tué, vint à paſſer avec ſon troupeau. Mais à peine le bélier, auteur du meurtre, fut-il arrivé à une legere diſtance du cadavre, qu'à l'inſtant les plaies s'ouvrirent & ſaignerent. Au cri que ce prodige fit jetter à l'aſſemblée, le Pré-

Digitized by Google

vôt ordonna d'arrêter la Bergere & de ſuſpendre le combat. C'eſt ce qui pouvait arriver de plus heureux pour nos deux poltrons. Déjà leur courage était aux abois, & peu s'en fallait qu'ils ne s'avouaſſent à la fois tous deux vaincus. « L'aſ-
„ ſaſſin eſt ſûrement ici, ajouta le Prévôt ;
„ la choſe eſt certaine. Oui, s'écrierent
„ les aſſiſtans : mais comment le décou-
„ vrir ? Oh ! c'eſt-là le moindre de mes
„ embarras, répartit le Sire ; & vous
„ allez voir quel homme je ſuis ».

En parlant ainſi, il fit mettre le mort ſur la haraſſe d'un des Villains, & placer la haraſſe ſur un buiſſon. Il commanda enſuite que toutes les perſonnes qui étaient dans le pré ſe réuniſſent en peloton, & que toutes alors paſſaſſent ſucceſſivement, l'une après l'autre, à côté du cadavre. Il eſpérait par là reconnaître à l'approche de qui les plaies ſaigneraient. La Bergere fut appellée à ſon tour ; mais ni elle, ni tout ce qui était là de ſpectateurs, n'excita une ſeule goutte de ſang.

Néanmoins il reſtait encore le troupeau à examiner. Or l'habile juge était, comme

Digitized by Google

vous l'avez vu, & trop instruit de ses devoirs pour omettre un point aussi essentiel, & trop integre en même tems pour dérober au supplice des moutons coupables, s'ils méritaient la mort. Il ordonna donc pour eux ce qu'il avait ordonné pour les assistans. En cela éclata clairement sa profonde sagesse; car le Bélier homicide ne fut pas plutôt près du mort, qu'à l'instant le sang en sortit à gros bouillons. Je tiens le meurtrier, s'écria le Prévôt; & aussi-tôt il fit approcher la Bergere.

Celle-ci, interrogée, avoua que le Prêtre avait à la vérité été tué chez elle par le Bélier, & qu'elle l'avait porté ensuite à la maison d'Adam; mais elle soutint qu'on ne pouvait en justice lui en faire un crime: & d'un ton très-résolu, elle ajouta que si le Prévôt l'entreprenait, elle en appellait d'avance à la Comtesse. Cet Officier la voyant si déterminée, loin de la blâmer, loua au contraire sa conduite, & trouva qu'elle parlait bien. Il envoya chercher Adam néanmoins, dans l'espérance qu'il aurait peut-être meilleur marché de celui-ci. Adam en

Digitized by Google

convenant qu'il avait jetté le cadavre à la riviere, prétendit, comme la Bergere, qu'il n'y avait pas-là de quoi le blâmer; & il en appella au Comte.

Quand le Prévôt vit qu'il ne gagnerait rien avec ces gens-là, il prit le parti de terminer l'affaire. Il renvoya donc les deux Champions chez eux; il fit inhumer le mort, & ainsi fut terminé le procès.

Ceci nous prouve que l'on doit toujours s'abstenir de mal faire. En vain vous avez choisi les ténébres pour commettre un crime, en vain vous avez pris toutes les précautions possibles pour le tenir caché; le Diable est encore plus malin que vous. Il vous fera découvrir, & vous serez sa dupe.

NOTES.

(*a*, *Le Juge s'assit sur son perron*). Au *Lai de Lanval*, 1er volume, en parlant des différens usages des perrons, j'ai dit que c'était une espece de tribunal extérieur où les Seigneurs Hauts-Justiciers, & les Officiers qui

Digitized by Google

les représentaient, rendaient la justice & prononçaient leurs sentences.

(*b*. *Un grand coup de bâton qui ne porta que sur sa Haraſſe*). La Haraſſe était un bouclier particulier, usité dans les duels entre Villains ; lequel ayant cinq à six pieds de hauteur, servait au Champion comme d'un rempart, derriere lequel il se tenait caché. Pour qu'il pût voir les mouvemens de son ennemi, & parer ses coups ou lui en porter, la Haraſſe avait deux trous pratiqués à la hauteur des yeux. Cette arme, que sa grande pesanteur rendait très-fatiguante, a donné lieu à l'expression *haraſſé*, qui subsiste encore pour désigner l'état d'un homme accablé de lassitude.

Dans une note du Fabliau d'*Huélène*, au 1er volume, on a pu lire quelques détails sur les combats judiciaires. Il a été dit que les Villains n'avaient pour arme offensive que le bâton ; qu'un Noble lui-même était obligé de n'en avoir point d'autre, lorsqu'il se battait contre un Villain : & telle est vraisemblablement l'origine de notre préjugé, que les coups de bâton déshonorent.

Digitized by Google

* DE LA BOURGEOISE D'ORLÉANS.

Aliàs

DE LA DAME QUI FIT BATTRE SON MARI.

QUATRE Clercs, écoliers, étaient venus étudier aux Écoles d'Orléans. L'un d'eux s'étant amouraché d'une marchande de la Ville, il chercha le moyen de ſe faufiler chez la Dame. Bientôt il y parvint, & il réuſſit même à lui plaire; mais l'aſſiduité de ſes viſites donna des ſoupçons au mari, qui, pour ſavoir ce qu'il avait à craindre, fit eſpionner les deux amans par une petite niece qu'il élevait chez lui.

La jeune perſonne était d'autant plus propre à ce rôle, qu'ils ne ſe défiaient pas d'elle. Un jour que le Clerc preſſait la Dame de lui accorder un rendez-vous: " Je ne le puis dans ce moment, répon-" dit la Bourgeoiſe; mais prenez pa-

Digitized by Google

„ tience. Bientôt mon mari doit aller en
„ voyage. Nous aurons alors tout le
„ tems de nous voir, & nous le pour-
„ rons d'autant plus ſûrement qu'il me
„ ſera aiſé de vous faire entrer, ſans que
„ vous ſoyez apperçu, par la porte du
„ Verger „.

Malheureuſement ce diſcours fut entendu de la petite eſpionne. Elle alla auſſitôt le rapporter à ſon oncle; & dès le jour même celui-ci feignant, pour tromper ſa Moitié, de ſe rendre à je ne ſais quelle foire, il lui annonça qu'il comptait partir le lendemain.

Il partit en effet; mais ſur le ſoir il rentra dans la Ville à la faveur des ténébres, & vint ſe poſter, comme en ſentinelle, à la porte du Verger; ne doutant pas que le Clerc n'eût reçu l'avis de s'y rendre. Sa conjecture était fondée. A l'heure convenue, la Dame alla ouvrir. Elle trouva l'époux; & dans la perſuaſion que c'était ſon ami, elle l'embraſſa, & le prit par la main pour le conduire à ſa chambre. L'autre, qui craignait d'être reconnu,

Digitized by Google

reconnu, ſuivit en ſilence, & caché ſous ſon chaperon.

Mais vous tromperiez vingt Argus plutôt qu'une femme. Tant de précautions inſpirerent à la nôtre de la défiance. Elle ſe baiſſa pour regarder le Sire, & reconnut ſon époux. Alors, avec une préſence d'eſprit admirable, elle lui dit, comme ſi elle eût parlé à ſon ami : " Que „ je vous ſais gré de vous être rendu à „ mes empreſſemens, cher Sire. Néan„ moins je ne puis jouir encore du plai„ ſir de vous voir juſqu'à ce que tout le „ monde ici ſoit retiré. Mais ſuivez-moi. „ Je vais, en attendant, vous cacher „ quelque part; & dès que je ſerai libre, „ je viendrai auſſi-tôt vous retrouver „.

L'Ane penſe une choſe, mais ſouvent l'Anier qui le conduit en penſe une autre. C'eſt ce qu'eut occaſion d'éprouver notre jaloux. Il comptait attraper ſa femme au piége, & ce fut lui qui y fut pris. L'adroite femelle le conduiſit dans une ſalle-baſſe où elle l'enferma ; puis retournant à la porte du Verger, elle vint prendre le Clerc qui l'attendait, & qui, à

Digitized by Google

vous dire le vrai, fut un peu mieux accueilli que l'époux.

Après quelques careſſes, auxquelles il était bien difficile que ſe refuſaſſent deux amans affamés de ſe voir, la Dame deſcendit un inſtant pour parler aux gens de la maiſon. " Vous avez ſouvent vu, leur „ dit-elle, venir ici un certain Clerc. „ Voilà je ne ſais combien de tems que „ ce drôle m'importune de ſon amour, „ ſans que juſqu'à préſent il m'ait été „ poſſible, quelque moyen que j'aie em„ ployé, de réuſſir à m'en débarraſſer. „ Enfin, excédée de ſes pourſuites, j'ai „ feint d'y céder afin de le punir, & lui „ ai donné, pour ce moment-ci où mon „ mari eſt abſent, un prétendu rendez„ vous. Il eſt actuellement renfermé ſous „ clé dans la ſalle. Je vous le livre. Allez „ le corriger, & qu'il perde à jamais „ l'envie de venir déshonorer d'honnêtes „ femmes. Si vous faites bien les choſes, „ je vous promets moi, au retour, du „ vin pour vous régaler „.

A ces paroles, tout ce qui était dans la maiſon, Valet, Servante, Chambriere,

Digitized by Google

la Niece même, & deux Neveux du Marchand, ſe levent auſſi-tôt. Ils s'arment de fouets & de bâtons : ils courent dans la ſalle, & ſaiſiſſant le jaloux par ſon chaperon pour l'empêcher de crier, frappent ſur lui à grands coups. Le malheureux eſt ainſi chaſſé par eux hors de ſa maiſon & jetté ſur un fumier. Pour récompenſe quand ils rentrerent, la Dame les régala de vin blanc & d'Auvernat *. Elle, de ſon côté, ſoupa tranquillement avec ſon ami.

* ſorte de gros vin rouge, dont le plant eſt encore fort commun dans l'Orléanais.

Quant à l'époux, cette correction l'avait réduit dans un tel état, qu'il fallut le lendemain le reporter chez lui. Sa femme accourant avec un air d'effroi, lui demanda ce qui lui était arrivé. Il répondit qu'il avait été attaqué ſur la route par des voleurs & laiſſé preſque pour mort. Elle lui fit préparer un bain d'herbes. Il guérit ; mais au milieu de ſes douleurs, il s'applaudiſſait d'avoir pu au moins, [illegible]piqu'à ſes dépens, ſe convaincre de la vertu de ſa femme ; & il conſerva pour elle, toute ſa vie, autant d'eſtime que d'amour.

Digitized by Google

Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *pag.* 198, *une femme, en rendez-vous avec un amant, eſt ſurpriſe par l'arrivée de ſon mari. D'un air effrayé elle court au devant de lui, & lui annonce que des Archers le cherchent pour le mettre en priſon, & qu'ils ont déclaré qu'ils allaient revenir. Sous prétexte de le cacher, elle le conduit dans le colombier où elle l'enferme; & revient paſſer la nuit avec le galant.*

Idem, *dans les* Contes du Pogge, *pag.* 20, *v°.*

Dans les Facetiæ Poggii.

Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Domenichi, *p.* 204.

Dans Maleſpini, *tom.* 1, *pag.* 174, *v°. Nov.* 41.

Et dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne.

Dans les Facétieuſes Journ[illegible], *pag.* 168, *un mari jaloux ſe cache dans un grenier pour épier ſa femme. Elle l'y enferme, & pendant ce tems envoie chercher ſon amant.*

Digitized by Google

Idem, *dans* Bandello, *tom.* 2, *pag.* 150, *Nov.* 25.

Tout le monde connaît le Conte de Bocace que La Fontaine a traduit en vers, & qu'il a intitulé le C... battu & content.

Il ſe trouve à peu-près de même dans les Facetiæ Friſchlini, Addit. Ph. Hermotimi.

Digitized by Google

DE LA DAME ET DU CURÉ.

EXTRAIT.

UNE Bourgeoiſe d'Étampes aimait ſon Curé. Un jour que le mari était abſent, elle donne rendez-vous au Prêtre. Il vient avec un pâté ; & déja les deux amans étaient à table, quand tout-à-coup le mari, de retour, ſe fait entendre à la porte. Auſſi-tôt la Dame enleve plats & aſſiettes ; elle cache le Curé ſous un grand pannier, & va ouvrir. Le mari entre & monte à ſa chambre ſans s'appercevoir de rien.

Il ne tenait qu'au Curé de ſortir ; d'autant plus que la Bourgeoiſe avait exprès laiſſé la porte ouverte : mais il avait oublié ſon manteau dans la chambre, & d'ailleurs il ne voulait pas que l'époux profitât du pâté. Il monte donc après lui, & s'adreſſant à la femme : " Voiſine, " dit-il, je viens vous rapporter votre pan-

Digitized by Google

„ nier & reprendre mon manteau que je „ vous avais laiſſé en gage à la place. Je „ vous prierai auſſi de me rendre le pâté „ que ce matin j'ai mis chez vous en „ paſſant „.

Le mari gronda beaucoup ſa femme d'avoir oſé recevoir un gage de leur Curé; & après avoir fait au Paſteur de grandes excuſes, il voulut lui remettre ce qui lui appartenait. " Quant au manteau, à la „ bonne heure, répondit la femme; mais „ pour le pâté, je ſuis votre ſervante, il „ n'en tâtera pas: à moins qu'il ne veuille „ le manger ici avec nous „. Le Prêtre y conſent. On ſe met à table; & les deux amans, toujours occupés de leur premier projet, tâchent de profiter de la gaité du repas pour enivrer l'époux. Bientôt ſes yeux ſe troublent. Il chante, il déraiſonne; il vante ſur-tout beaucoup ſa force. « Et » moi, dit le Curé, je parie que je vous » porte tous trois, vous, votre femme » & votre ſervante. — Je parie que non ». On gage une oie. Alors, ſous prétexte de pouvoir ſaiſir & embraſſer plus aiſément les trois perſonnes, le Prêtre fait coucher

Digitized by Google

à terre le mari ſur le ventre. Il met la ſervante par-deſſus, couchée de la même maniere, puis la femme ; mais celle-ci eſt placée autrement.....

Un moment après il ſe releve, en avouant qu'il a perdu ; & la femme exige qu'au moins l'oie ſoit bien graſſe.

Se trouve dans les Nouveaux Contes à rire, *p.* 159.

Dans les Divertiſſemens curieux de ce tems, *p.* 267.

Et dans les Contes du ſieur d'Ouville, *t.* 4, *p.* 243.

Digitized by Google

LE PRÊTRE ET ALISON.

EXTRAIT.

UN Prêtre amoureux de la fille d'une pauvre femme, offre de l'argent à la mere pour qu'elle lui laisse passer la nuit avec la jeune personne. L'autre feint d'y consentir ; mais elle livre au Ribaud une fille publique, & le lendemain elle fait entrer dans la chambre deux ou trois voisins, qui, à coups de bâton, le chassent, tout nu, à travers la Ville.

Dans Bocace ; *8e journée, Nov. 4 ; une femme, sollicitée par un Prêtre, feint de même de céder à ses desirs ; mais elle exige, pour condition, qu'il gardera le plus profond silence, & qu'il n'y aura point de lumieres ; de peur, dit-elle, de réveiller ses freres qui couchent dans la chambre voisine. La Dame substitue à*

Digitized by Google

ſa place une vieille ſervante fort laide ; & tandis que le Prêtre, trompé, s'applaudit de ſon bonheur, les freres entrent avec l'Evêque, à la juſtice duquel ils le livrent.

Digitized by Google

DE LA GRUE.

EXTRAIT.

CERTAIN Châtelain, jaloux de conſerver l'honneur de ſa fille, la faiſait élever dans une tour iſolée où elle ne voyait abſolument que ſa Nourrice. Celle-ci un jour, ayant beſoin d'une écuelle pour faire le dîner, ſort & va au logis du pere. Pendant ce tems un jeune homme paſſe ſous la tour avec une Grue en main (*a*). La fillette lui demande s'il veut la vendre. Il répond qu'oui; & en exige un prix, à l'explication duquel l'innocente ne comprend rien, mais qu'elle accorde ſans en connaître la valeur.

Quand la Nourrice, à ſon retour, voit l'oiſeau & qu'elle apprend ce qu'il a coûté, elle ſe déſole. Cependant, comme il n'y a plus de remede, elle veut apprêter la Grue & ſort de nouveau pour aller chercher ce

Digitized by Google

qui eſt néceſſaire. Pendant ſon abſence, le jeune homme repaſſe ſous la tour. La Demoiſelle, qui, comme la premiere fois, était appuyée ſur ſa fenêtre, l'appelle alors, dans le deſſein de ſe plaindre à lui du paiement qu'il a exigé. Venez reprendre » votre Grue, lui dit-elle, & rendez-moi » ce que je vous ai donné ». Elle eſt obéie; & elle s'applaudit enſuite avec ſa Bonne d'avoir trouvé un Marchand ſi complaiſant à la fois & ſi peu intéreſſé.

Ce Conte a été mis en vers par M. Imbert.

NOTE.

(*a*, *Paſſe ſous la tour avec une grue en main*). Il a été dit ailleurs que la Grue était un des oiſeaux qu'on mangeait alors.

Digitized by Google

* DU CHEVALIER QUI FAISAIT PARLER.....

Par Garin.

EXTRAIT.

UN Chevalier preux & vaillant mais pauvre, n'avait pour vivre que la ſeule reſſource des Tournois. Ils furent défendus ; & par-là il ſe trouva réduit à vendre ou à mettre en gage le peu qu'il poſſédait. Enfin on en publia un à La Haie en Touraine. Mais notre brave était, faute d'argent, hors d'état de s'y rendre. Cependant Huet, ſon Ecuyer, ayant vendu un Palefroi qui lui reſtait, il put ainſi retirer de gage ſes harnois & partir.

Il marchait au petit pas, tout occupé de ſa triſte ſituation, & précédé d'aſſez loin par Huet ; lorſqu'à quelque diſtance du chemin, près d'un ruiſſeau qui traverſait une prairie, l'Écuyer apperçut trois

Digitized by Google

robbes en or posées sur des branches d'arbre. Il y courut & s'en empara. Ces vêtemens appartenaient à trois Dames, d'une beauté parfaite, qui se baignaient dans le ruisseau. L'état de nudité où elles se trouvaient ne leur laissait d'autre espoir que la compassion ou l'honnêteté de quelque voyageur. Le Chevalier venant à passer quelques momens après, elles l'appellent pour le prier de leur faire rendre leurs vêtemens. Celui-ci galoppe aussi-tôt après Huet, & les leur rapporte lui-même. Touchées de tant de courtoisie, les trois Dames, qui étaient Fées, veulent l'en récompenser en le gratifiant chacune d'un don. La premiere lui accorde celui de plaire à tout le monde, d'être bien accueilli par-tout, enfin de ne trouver personne, homme ou femme, qui ne soit disposé à l'obliger. La seconde. . . .

. . . . . .

Tout ce qui suit, quoique l'une des plus ingénieuses plaisanteries de tout ce recueil, est tel que je ne puis même le présenter en extrait. Je dirai seulement à ceux de mes Lecteurs qui se

Digitized by Google

ſont permis de tout lire, que c'eſt la fiction qu'on trouve dans les Bijoux Indiſcrets. *Mais en rappellant à leur mémoire ce libertinage d'imagination de deux ſiecles fort différens, je les prierai encore de faire ici une remarque qui leur peindra les tems de Chevalerie; la fiction licencieuſe de notre Fablier a pour fondement chez lui un acte de courtoiſie envers les Dames.*

Digitized by Google

Par Haiſiau.

* DE L'ANNEAU.....

Quoique le grave Préſident Fauchet ait donné l'extrait de ce Fabliau, je n'en parlerais point ſi je n'avais à remarquer ſur celui-ci, comme ſur le précédent, qu'il a été imité. On le trouve dans Vergier ſous le titre de l'Anneau de Merlin.

Digitized by Google

* DE LA DEMOISELLE QUI REVAIT.

EXTRAIT.

UNE Demoiſelle croyait en ſonge être couchée avec ſon ami. L'ami entre dans ce moment & effectue le rêve. Puiſſent, dit l'Auteur, toutes les Dames qui m'écoutent n'avoir jamais que des rêves pareils.

Digitized by Google

* DE LA FEMME QUI SE FIT SAIGNER.

EXTRAIT.

EN cauſant, certain Bourgeois un jour avait laiſſé échapper une grande ſottiſe. Il s'était vanté chez une voiſine qu'il n'y avait point de femme aſſez adroite pour le duper ſur la fidélité conjugale. La ſienne, à qui ce diſcours fut rapporté, ſe vanta à ſon tour non-ſeulement de le tromper, lui préſent, mais encore de le lui dire à lui-même ſans qu'il pût s'en fâcher. Le lendemain, comme ils étaient aſſis tous deux ſur un banc au coin du feu, une Demoiſelle entre avec un ſac dans lequel étaient des ventouſes. Le mari lui demande ce qu'elle veut. Elle répond qu'on l'a envoyé chercher; & l'épouſe ajoute que ſe ſentant mal aux reins, elle veut ſe

Digitized by Google

faire ſaigner & appliquer les ventouſes (*a*). Toutes deux prient le mari de venir les aider; & ſur ſa réponſe, qu'il craint de voir couler du ſang, elles montent ſans lui. Or cette prétendue Demoiſelle était un jeune amant, habillé en femme.

Quand il eſt ſorti, la Dame redeſcend; & en termes à double entente, raconte à ſon mari, d'une maniere très-détaillée, tout ce qui s'eſt paſſé dans la chambre, ſans que celui-ci ſonge ſeulement à y ſoupçonner le moindre mal.

NOTE.

(*a*, *Une Demoiſelle entre avec un ſac dans lequel étaient des ventouſes*). Les femmes étaient donc employées alors à quelques opérations de Chirurgie.

Digitized by Google

* LE PECHEUR DE PONT-SUR-SEINE.

EXTRAIT.

A Pont-ſur-Seine, un Pêcheur venait d'épouſer une jeune femme qui lui avait apporté en dot dix vaches & dix brebis. Il en était aimé ; auſſi faiſait-il tout ce qu'il fallait pour cela. Un certain matin, au moment qu'ils allaient ſe lever, la Dame, aprés certaines careſſes reçues, lui dit dans un tranſport de tendreſſe qu'elle le chériſſait plus que pere & mere, plus que tous ſes parens enſemble. Il affecta d'en douter. « Eh pourquoi ne t'aimerais-je pas, ajouta-» t-elle ? Ne ſuis-je pas bien vêtue, bien » nourrie ? Me manque-t-il quelque cho-» ſe ? N'as-tu pas pour moi toutes ſortes » de bonnes façons ? Ce n'eſt pas là tout, » reprit le mari ; avoue qu'il y a encore » une autre raiſon que tu ne veux pas » dire ».

Digitized by Google

D'abord elle fit ſemblant de ne rien comprendre à ce diſcours ; mais quand il ſe fut expliqué plus clairement, elle ſe récria beaucoup ſur de pareilles idées ; & proteſtant que ſans les obligations que lui impoſait ſon devoir, elle ne ſe fût jamais prêtée aux complaiſances dont il parlait, elle l'aſſura que s'il pouvait prendre ſur lui de ne pas les exiger, elle l'en aimerait bien davantage. En vain le Pêcheur prétendit qu'elle parlait contre ſa penſée, elle s'obſtina ſi bien à ſoutenir le contraire qu'il réſolut de la mettre à l'épreuve.

Quelques jours après, comme il était ſur la riviere occupé à pêcher, il vit venir à lui un cadavre. C'était celui d'un Prêtre qu'un Chevalier avait ſurpris avec ſa femme & qu'il avait jetté à l'eau. Ce corps mort fournit au Pêcheur un moyen d'exécuter ſon projet. Il rentre chez lui d'un air conſterné. Il dit qu'ayant été rencontré par trois Chevaliers, qu'il n'avait cependant jamais offenſés, les barbares ſe ſont fait un plaiſir cruel de le tourmenter, & qu'il n'a échappé à la mort que par une perte plus triſte mille fois que celle de la

Digitized by Google

vie. En même tems il offre la prétendue preuve de ſon malheur ; preuve que lui avait fournie le cadavre du Prêtre. Néanmoins il ſe conſole de cette infortune, dit-il, parce qu'au moins elle ne l'empêchera point d'être toujours également aimé de ſa femme.

A ce diſcours la Dame, malgré les belles proteſtations qu'elle avait faites, devient rêveuſe. Elle montre dans la journée beaucoup d'humeur ; & après pluſieurs injures qui lui échappent ſans motif, après une querelle très-aigre, elle déclare qu'elle veut ſe retirer chez ſes parens. Déjà même elle a fait venir une ſienne niece, pour l'aider à emmener les vaches & les brebis qu'elle avait apportées en dot. Mais quand le mari voit les choſes devenir ſérieuſes, il tire ſa femme à part & la déſabuſe entiérement. Alors elle rappelle ſa niece, &

lui *haleine*

Li crie à grant alaine ;
Ramaine les beſtes, ramaine,

L'Auteur termine ſon Fabliau par quelques

Digitized by Google

mes de ces réflexions malignes sur les femmes, qu'on entend quelquefois, dans la conversation, sortir de la bouche des vieux libertins. Il faut dire à l'honneur de nos Poëtes, qu'elles sont aussi rares chez eux que communes chez nos Conteurs modernes; & c'est-là peut-être le plus grand danger qu'offre la lecture de ceux-ci. Un Conte licencieux peut enflammer pour un moment les sens d'un jeune homme: mais l'effet s'en efface bientôt; il n'en reste aucune impression durable. Au lieu que ces sortes de maximes satiriques, présentées sous l'apparence séduisante de philosophie & de connaissance des passions humaines, laissent, dans les jeunes esprits sur-tout, un mépris des femmes, un fonds d'inquiétude & de défiance sur leur vertu, qui malheureusement ne troublent que trop dans la suite la paix & le bonheur des mariages.

Le Pêcheur de Pont-sur-Seine *se trouve imité dans le Conte de M. Sedaine, intitulé* la Gageure.

Digitized by Google

* DE LA DEMOISELLE QUI NE POUVAIT, SANS SE PAMER, ENTENDRE UN CERTAIN JUREMENT.

Aliàs

DE LA DEMOISELLE.....

EXTRAIT.

UN Bourgeois était reſté veuf avec une fille, âgée d'environ vingt ans, qu'il aimait au point de n'avoir d'autres volontés que les ſiennes. Mais l'humeur de cette fille était telle que le Prud'homme, quoiqu'il fût à ſon aiſe, ſe voyait depuis quelque tems obligé de vivre ſans valet ni ſervante. Ces gens groſſiers, diſait la bégueule, avaient ſans ceſſe à la bouche des propos qui lui faiſaient mal au cœur. Il y avait un jurement ſur-tout qu'elle ne pouvait entendre ſans ſe trouver mal. Enfin aucun domeſtique n'avait pu tenir dans

Digitized by Google

dans cette maiſon, & elle était même ſi bien connue qu'aucun n'oſait s'y préſenter.

Il y en eut cependant un, nommé David, drôle réſolu & déterminé, qui entendant parler de ce pere imbécile & de cette merveilleuſe dont les oreilles étaient ſi délicates, réſolut de tenter l'aventure & de venir offrir ſes ſervices au Bourgeois. Il le trouva fendant du bois : car, faute d'aide, beſoin eſt de ſe ſervir ſoi-même ; & il le pria, au nom de Dieu, de l'héberger.

Le Bourgeois, naturellement bon, eût volontiers conſenti à ſa priere. Néanmoins la crainte d'occaſionner encore à ſa fille quelque ſcene déſagréable l'arrêtait, & il demanda au prétendu voyageur quelle était ſa profeſſion & où il allait ainſi. « Mon métier eſt de ſervir, répondit Da-
„ vid. Je connais aſſez bien le travail
„ des champs & celui d'un ménage ; mais
„ je ſuis ſans maiſon depuis quelques
„ jours, j'en cherche une, & voudrais
„ trouver quelque honnête homme qui
„ me prît à ſon ſervice. Je ſerais vo-

Digitized by Google

„ lontiers cet homme-là, reprit le pere ;
„ auſſi-bien ai-je beſoin d'un domeſtique :
„ mais j'ai grand'peur que tu ne con-
„ viennes pas à ma fille, & que tu ne reſ-
„ tes pas ici plus long-tems que les au-
„ tres „. Alors il demanda au jeune homme s'il était ſujet à jurer, & ſur-tout à prononcer un certain jurement groſſier qu'il lui nomma. " Ah ! fi donc, Sire, „ répliqua le fin matois. Comment eſt-ce „ que pareille choſe a pu ſortir de votre „ bouche ? Je ſuis bien gueux aſſurément ; „ mais ſur ma foi je donnerais de bon „ cœur une année de mes gages pour ne „ l'avoir pas entendue „.

La Demoiſelle pendant ce tems était à la fenêtre, occupée à écouter le valet & à le lorgner. Le drôle avait bonne mine, il lui plut. Elle appella auſſi-tôt ſon pere pour lui dire de l'arrêter, prétendant que c'était là l'homme qu'il leur fallait. David ce jour-là s'aquitta de ſon devoir à la grande ſatisfaction de la Demoiſelle. Mais lorſqu'elle monta à ſa chambre pour ſe coucher, elle ſe fit éclairer par lui ; puis, ſous prétexte que, la nuit, elle était ſu-

Digitized by Google

jette à avoir peur, elle lui dit de descendre son lit dans sa chambre. . . . . .

Dans une autre version, qui est celle qu'a imprimée Barbasan, ce n'est point un valet, mais un jeune homme de la ville, qui forme des projets sur la donzelle. Il se trouve à souper avec elle. Pendant le repas, un des convives laisse échapper le mot fatal. Alors elle se pâme, & lui aussi-tôt feint de se pâmer de même. Dès ce moment elle ne veut plus que lui pour époux. Ils se marient. Le dénouement du Conte, c'est-à-dire, tous les détails que j'ai supprimés dans l'autre, sont ici entiérement les mêmes.

Digitized by Google

Par Rutebeuf.

* DE LA DEMOISELLE QUI VOULAIT VOLER.

FAUCHET en a donné l'analiſe.

EXTRAIT.

CERTAINE Demoiſelle, d'une beauté rare, avait pour ſoupirans grand' nombre de Chevaliers, d'Écuyers & de Bourgeois, mais elle refuſait de ſe marier & ne voulait écouter aucun d'eux. Comme elle était auſſi bête que jolie, elle s'aviſa un jour de dire qu'elle deſirerait voler. Auſſi-tôt ſes amans lui firent à l'envi des aîles avec de la cire & des plumes. Cependant elle n'en vola pas davantage. Un Clerc, plus fin que les autres, la trouvant ſeule, lui dit : « tou-» tes ces inventions-là ne valent rien, » belle amie. Ne voyez-vous pas que

Digitized by Google

» pour fendre l'air, des aîles ne ſuffiſent » point, & que les oiſeaux ont encore, » outre cela, un bec & une queue ». L'innocente convint qu'il avait raiſon; mais comment ſe procurer ce double moyen? Je m'en charge, reprit le Clerc: & auſſi-tôt plaçant la Belle à ſes côtés, il lui donna mille baiſers amoureux. C'était ainſi qu'il travaillait à faire le bec, diſait-il. . . . . .

. . . . . .

Au bout de quelques mois la Demoiſelle s'apperçut que ſa taille s'arrondiſſait de jour en jour; & loin d'être, comme elle s'en flattait, plus diſpoſée à voler qu'auparavant, il ſe trouva au contraire qu'elle avait peine à marcher.

Ce Conte paraît avoir donné naiſſance à celui de la Jument du compere Pierre, *qu'on lit dans Bocace & dans La Fontaine; & ce qui prouve que nos Poëtes ne ſont pas ſi mépriſables, c'eſt qu'ici, ou Bocace s'éloigne de Rutebeuf, il eſt moins ingénieux que lui.*

Digitized by Google

Tels ſont les Fabliaux que m'ont offerts les manuſcrits, & que mes recherches m'ont permis d'offrir au public. Il m'en reſte encore entre les mains une trentaine ; mais ceux-ci ſont tellement inſipides, ou ſi exceſſivement licencieux, que je n'oſerais les préſenter.

Fin des Fabliaux.

Digitized by Google

FABLES

PAR

MARIE DE FRANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

PRÉLIMINAIRE.

Le recueil de Fables qu'on va lire, fut composé vers le milieu du XIIIe siecle par une femme appellée Marie, dont je parlerai encore ci-dessous dans le Conte dévot du *Purgatoire de saint Patrice* : Elle avait pris le sur-nom de France; non qu'elle fût de la Maison Royale, mais pour désigner le pays où elle était née: de même que les autres Poëtes ses contemporains prenaient le nom de leur ville, afin d'indiquer le lieu de leur naissance. Si elle s'est nommée en tête de son Ouvrage, c'est de peur dit-elle, que quelqu'un n'entreprît de lui en dérober la gloire.

Cet Ouvrage au reste nous le devons, à ce qu'elle-même nous apprend, aux sollicitations du Comte Guillaume de Dampierre; homme, pour me servir de ses propres termes, *la fleur de Chevalerie*

Digitized by Google

& *de Courtoiſie.* Le Comte pria Marie de l'entreprendre, & elle y conſentit : mais le motif d'après lequel elle ſe détermina, fait honneur à l'honnêteté de ſon ame ; ce fut pour ſe rendre utile, & pour contribuer à rendre meilleurs ceux qui la liraient. « Tel eſt, dit-elle, le but que » doit ſe propoſer quiconque a reçu du » Ciel le talent des Vers. Il doit l'em- » ployer à inſtruire ſon ſiécle ; à recueillr » les exemples de vertu que nous'ont » laiſſés les ſages, leurs maximes ſenſées, » leurs bons diſcours, afin de les tranſ- » mettre à la poſtérité : & voilà ce qui » m'a engagée moi-même à rimer ».

De pareils ſentimens dans une femme de beaucoup de mérite, ſont faits pour honorer ſon ſexe ; comme dans le tems ſes écrits honorerent ſon ſiecle. Marie fut la ſeule de ce ſiecle qui ſe livra au genre de la Fable ; ce qui peut-être indique, plus que toute autre choſe, la ſolidité de ſon eſprit & la juſteſſe de ſon goût. Quant aux raiſons qui lui firent

Digitized by Google

préférer, pour exercer ſon talent, ce rameau inculte de la Littérature, à ceux des Romans, des Contes, des Chanſons d'amour, vers leſquels un engouement général avait porté tous les eſprits, & pour qui ſeuls les ſuccès & la gloire ſemblaient faits, elles ajoutent encore à ſon éloge. Si elle choiſit la Fable, c'eſt que *ſous un maſque apparent de folie il n'y en a aucune*, dit-elle, *qui ne recéle une Philoſophie profonde.*

En effet, ce fut un homme d'un génie bien étonnant que celui qui le premier oſa donner pour Inſtituteurs, aux humains, non des humains comme eux, mais des animaux & des plantes; & qui par la ſageſſe & la raiſon ſupérieures qu'il leur prêta, força toutes les Nations d'applaudir au ſuccès d'une entrepriſe, en apparence ſi ridicule. Eſope, ou Lockman, comme on voudra l'appeller, eut le premier cet honneur : car je n'entreprends pas d'examiner lequel des deux perſonnages, calqués évidemment l'un ſur l'au-

Digitized by Google

tre, eſt le véritable ; ni ſi les Arabes adoptèrent l'Eſope des Grecs, ou plutôt, ſi les Grecs ne ſe firent pas un Eſope du Lockman des Arabes.

L'Art de parler allégoriquement, par figures & par apologue, eſt une ruſe qui paraît aſſez naturelle à l'homme d'eſprit. En différens tems & chez différens peuples, d'habiles perſonnages l'avaient employée pour ouvrir à la vérité des oreilles redoutables, peu accoutumées, ou mal diſpoſées à l'entendre : témoin l'apologue de la Laie & de ſes petits ; des membres révoltés contre l'eſtomac ; du pauvre à qui un riche enleve la ſeule brebis qu'il poſſede, &c. &c. Mais Nathan, en reprochant à David ſon homicide adultere, n'avait commis qu'une action particuliere de juſtice & de courage ; Ménénius, en ramenant à l'obéiſſance le peuple Romain révolté contre le Sénat, qu'un trait d'adreſſe ; le Gaulois, ennemi des Phocéens nouvellement établis à Marſeille, en indiſpoſant contre eux le Roi Comanus,

Digitized by Google

nus, leur voisin, qu'un acte de politique bien ou mal vu : & il n'avait résulté de tout cela, aucun avantage réel pour l'humanité.

Une idée bien autrement sublime, fut celle de Bid-Paï ou Pilpai, lorsqu'il imagina, quoique Sujet, de corriger & d'instruire le Despote auquel il était obligé d'obéir. Tout le monde connaît cette longue Histoire allégorique, entremêlée de Contes & d'apologues, qu'il composa dans ce dessein ; & l'on sait qu'elle fut couronnée du succès. Ce projet hardi était vraiment le projet d'un Sage, parce qu'il était celui d'un homme qui avait entrepris de servir à la fois toute sa Nation ; mais ce qui doit encore le rendre aujourd'hui plus étonnant pour nous, c'est qu'il fut conçu dans une tête, née sous le joug du despotisme, & née par conséquent avec l'avilissement & tous les bas préjugés que le despotisme inspire. Cependant en donnant au Philosophe Indien tous les éloges que mérite sa généreuse entre-

Digitized by Google

prise, on peut encore lui faire un reproche ; celui de n'avoir point assez songé au bien général de l'humanité : car enfin, s'il forma aux Souverains une morale, il ne fit rien, ou fit très-peu pour la morale des Sujets. Or voilà encore une fois la gloire qui est particuliere à Esope.

Celui-ci se sentait digne d'être l'Instituteur des Nations ; mais il était esclave : & quel poids les leçons d'un esclave pouvaient-elles aquérir ? Qui eût daigné l'écouter ? Pour accomplir son dessein, il fait parler les animaux à sa place ; il imagine la Fable proprement dite ; & lui imprimant ce caractere d'utilité générale à laquelle, depuis lui, les peuples qui cultivent les Lettres l'ont tous consacrée, il embrasse dans son vaste plan l'homme de tous les âges & de tous les climats. Ses Fables, qu'on peut regarder comme un des premiers codes de morale qu'ait eus le genre humain, ont été successivement adoptées & traduites par toutes les Nations policées. Lui-même a joui, peu-

Digitized by Google

dant ſa vie, d'une renommée éclatante; & cependant, choſe étonnante! toute cette réputation n'inſpira à aucun de ſes concitoyens, le deſir de marcher ſur ſes traces. Il eſt le ſeul Fabuliſte qu'aient eu les Grecs.

Les Latins n'en ont de même qu'un ſeul à citer : encore celui-ci ſe fit-il un honneur de travailler d'après ſon modèle, & d'imiter pluſieurs de ſes ſujets. Il eſt vrai que les Latins, ſi ſupérieurs aux autres peuples dans l'art de la guerre & dans la politique, ne furent originaux dans aucun des genres de Littérature. Toute leur gloire eſt d'avoir fourni, dans quelques-uns de ces genres, des Hommes dignes d'être comparés aux Grecs.

Les Écrivains qui, depuis Eſope & Phedre, ont fait des collections de Fables, ont preſque toujours réuni ces deux Auteurs; mais preſque toujours auſſi ils y en ont ajouté quelques-unes, tirées d'Auteurs étrangers ou plus modernes. C'eſt ce qu'a fait au XIIIe ſiécle Marie de France.

Digitized by Google

Cependant, si l'on s'en rapportait à ce qu'elle dit elle-même dans son préambule, on pourrait croire qu'on ne connaissait alors chez nous que le seul Esope. Elle ne fait mention que de lui, ne nomme point Phedre, donne à son Recueil le nom d'*Ysopet* (petit Esope;) enfin elle ajoute qu'avant qu'elle le rimât en français, il avait été traduit du *grec* en latin par un certain Adenès * : ce qui supposerait qu'il ne contenait que des Fables greques.

* Poëte dont il nous reste quelques Romans de Chevalerie.

D'un autre côté l'on peut assûrer qu'il en renferme beaucoup d'autres; & en particulier plusieurs de Phedre, lesquelles ne se trouvent point dans Esope, & qui étant latines originairement, n'ont pu être traduites par Adenès, du grec en latin. Il y en a même quelques-unes qui visiblement sont plus récentes qu'Esope & Phedre, & que je soupçonne être de Marie elle-même; telle est, par exemple, celle du Villain

Digitized by Google

& de l'Hermite, dans laquelle il s'agit du péché originel.

Ce n'eſt pas tout. Marie, après avoir parlé de la traduction d'Adenès, dit traduire elle-même de l'*anglais en françois*. Tout ceci n'eſt rien moins que clair, & l'on ne peut l'expliquer qu'en diſant que ces expreſſions, *traduit du grec en latin*, *traduit de l'anglais en françois*, ſont une ſorte de charlatanerie littéraire, uſitée dès-lors en France, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, pour exciter chez les Lecteurs cette curioſité que produit toujours l'annonce de ce qui eſt étranger. Nos Fabliers, & nos Romanciers ſur-tout, l'emploient très-fréquemment, quand ils veulent traiter un ſujet de la Table-ronde. Rarement ils le commencent, ſans annoncer qu'ils l'ont tiré d'une bibliotheque d'Angleterre ou des archives compilées ſous le Roi Artus. Pour quiconque connaît l'ancienne Romancerie, ces formules triviales ne ſignifient rien; il n'en eſt point dupe.

Digitized by Google

La Traduction que je vais donner à mon tour, des Fables de Marie, eſt faite d'après quatre manuſcrits du tems. Annoncer quatre manuſcrits, c'eſt, comme je l'ai dit ailleurs, annoncer quatre verſions différentes. Ceux-ci s'accordent ſi péu entr'eux, que l'un des quatre, (celui de S.-Germain-des-Prés,) ne contient que ſoixante-ſix Fables; tandis qu'un autre, (celui de la Bibliotheque du Roi, N° 7615,) en contient cent-deux. Les Copiſtes ſe ſont permis non-ſeulement de les compoſer à leur gré, ſelon leur ordinaire; mais encore d'y inſérer certaines pièces étrangeres, & en particulier des Fabliaux, tels que le *Lai de l'Oiſelet*, *le Pré fauché*, *la Femme nayée*, *le Villain qui avait un cheval à vendre*, &c. Mais quiconque ſe dévoue à défricher notre ancienne Littérature, doit s'attendre à toutes ces épines; & du moment qu'il met la main à l'ouvrage, prendre pour ſa deviſe ces deux mots peu conſolans, *courage & patience*.

Digitized by Google

Je ne dis rien du mérite littéraire de Marie de France ; quoiqu'elle eût beaucoup de goût, ainsi qu'on le verra par cinq ou six corrections qu'elle s'est permis de faire à ses deux originaux : corrections qui, si je ne me trompe, sont toutes heureuses. Je ne dis rien de son stile, qui est, comme le leur, simple, clair, & même élégant pour son tems : elle a bien un autre mérite pour nous.

Personne n'ignore que nous devons le Phedre à un manuscrit que l'un des freres Pithou découvrit dans la bibliotheque de S. Remi de Reims, vers les dernieres années du XVIe siècle. On sait que ce manuscrit était unique en Europe, & que la Bibliotheque a depuis éprouvé un incendie. Si cet accident était arrivé avant la découverte de Pithou ; si le manuscrit y avait péri, comme après tout la chose était possible, Phedre peut-être serait perdu aujourd'hui pour nous, ainsi que le sont beaucoup d'autres excellens ouvrages de l'Antiquité. Mais le cinquieme

Digitized by Google

livre des Fables n'eſt point entier. Qui ſait même ſi les quatre autres le ſont, & ſi nos anciens Copiſtes n'ont point fait pour les Auteurs grecs & latins ce qu'ils ont fait pour nos Ecrivains nationaux. On peut dire la même choſe de l'Eſope. Certainement le recueil que nous avons de ſes Fables n'eſt point complet, puiſque les Anciens en citent quelques-unes qui ne s'y trouvent point. Or maintenant ne ſe pourrait-il pas qu'il ait exiſté au XIIIe ſiècle un manuſcrit plus entier; que ce manuſcrit ait été connu de Marie; que ce ſoit celui ſur lequel elle a travaillé; & qu'enfin il ait péri depuis par un accident quelconque, ou même par le ſeul ravage inſenſible du tems?

Ces ſuppoſitions n'ont rien que de très-vraiſemblable: mais dans le cas où elles ſeraient vraies, ne ſe pourrait-il pas auſſi qu'une partie des Fables de l'Auteur grec & de l'Auteur romain, que nous croyons perdues, ſe retrouvaſſent aujourd'hui dans la collection de

Digitized by Google

Marie? Pour moi je me plais, je l'avoue, à me repaître de cette idée consolante. Dans le recueil que je vais donner, (car je supprime tout ce qui se trouve imprimé des deux Fabulistes anciens,) je crois reconnaître souvent ce sens exquis, cette justesse d'allégorie, qui les distinguent tous deux, ce sceau de l'Antiquité enfin, qu'une main moderne contrefait difficilement, & qu'assurément on était bien moins capable encore de contrefaire au XIIIe siècle. Puissé-je avoir deviné assez heureusement, pour voir mes Lecteurs penser comme moi & approuver ma conjecture! Au reste si elle se trouvait fondée, nous n'aurions point, il est vrai, dans leur langue originale les Fables mêmes dont il s'agit; mais au moins nous aurions les Fables, & c'est un dédommagement.

La remarque que je viens de faire par rapport aux Fables, on peut l'appliquer à ceux des autres ouvrages de l'Antiquité, Historiens, Poëtes, Orateurs, que nous avons perdus tout-à-fait, ou qui ne

Digitized by Google

nous ſont parvenus que tronqués. Il eſt poſſible que quelques-uns d'entr'eux exiſtaſſent encore en entier, il y a ſix ſiècles. Imaginez tout ce que pendant un pareil eſpace, le tems & les événemens innombrables qu'il amene ont dû détruire de manuſcrits : imaginez tout ce qu'en a détruit l'ignorante avidité des Copiſtes ; qui les grattaient pour y ſubſtituer une Légende, un morceau de Scholaſtique ou un mauvais Roman : comptez ceux qui ont péri dans certains Ordres Religieux, où, par une dévotion mal entendue, des Supérieurs barbares déclaraient la guerre à tout ce qui n'était point Evangile, Sermon, ou Théologie. Joignez-y enfin tous ceux qu'ont anéantis nos guerres de Religion, les guerres qu'occaſionna la démence de Charles VI, &c. &c. ; & vous regarderez preſque comme un miracle qu'il nous en ſoit parvenu un ſeul.

Cependant au milieu de cette eſpece de conjuration deſtructive, il y a eu des gens qui dans le tems ſe ſont occupés

Digitized by Google

bien ou mal, à traduire en vers ou en proſe ces mêmes ouvrages dont il ſemblait qu'on avait juré l'extinction. Quelques-unes de ces traductions doivent néceſſairement ſubſiſter encore : qui ſait ſi l'on n'y retrouverait pas une partie de ce que nous regrettons ? Un eſpoir ſi doux peut être permis, ſur-tout pour les Hiſtoriens que nous n'avons qu'imparfaits & mutilés. En vain, pour trouver à les parfaire, on a remué les Bibliotheques les plus anciennes & les plus riches : toute eſpérance paraît perdue de ce côté-là. S'il en reſte quelqu'une, ce ne peut être que chez nos vieux Tranſlateurs : or cette mine eſt encore vierge en partie. Peut-être même ne ſerait-il pas indigne du Gouvernement d'en ordonner l'exploitation, & de la confier à quelque Homme de Lettres, inſtruit & laborieux, qui aimerait aſſez la gloire & ſon pays pour ſurmonter les longs dégoûts d'un pareil travail. En ce moment on fouille par les ordres de ce même Gouvernement

Digitized by Google

les Bibliotheques d'Italie ; on a visité de même, il y a peu d'années, les manuscrits de la Tour de Londres : n'y aurait-il donc que nos richesses nationales qu'il négligerait ? Combien d'entreprises beaucoup plus incertaines n'a-t-il pas tentées souvent ? Et d'ailleurs si celle-ci n'avait aucun succès, n'est-il pas assuré d'avance qu'elle produira au moins des découvertes utiles pour notre Histoire, ou glorieuses pour notre Littérature ? Mon exemple doit encourager. Moi, Littérateur inconnu, sans avoir été secondé par sa protection si favorable, n'ai-je pas eu le bonheur d'en faire quelques-unes de ce dernier genre ! Cependant je n'ai parcouru qu'une très-petite partie des manuscrits ; & forcé en quelque sorte, par le genre de mon travail, à ne m'occuper que des Poëtes, j'ai entiérement négligé les Prosateurs.

Digitized by Google

FABLES

PAR

MARIE DE FRANCE.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

L'Abeille & la Mouche eurent querelle un jour. Celle-ci mépriſait l'autre : elle ſe vantait d'entrer dans les palais des Rois, de s'aſſeoir ſur leur tête, de manger à leur table. « Toute la terre » m'appartient, diſait-elle ; je vole li- » brement par-tout où il me plaît, & » me nourris, ſans aucun travail, de ce » miel que tu fais avec tant de peine, & » pour lequel on te donne la mort. On

Digitized by Google

» me fait mourir, il eſt vrai (*a*), ré-
» pondit l'Abeille ; mais c'eſt à regret,
» parce que je ſuis utile. Pendant ma vie
» on m'eſtime, on me recherche : tandis
» que toi, pareſſeuſe, importune & va-
» gabonde, tu ne peux être en honneur
» nulle part, & te fais chaſſer de tous les
» lieux où tu parais ».

Dans Phedre, les deux Acteurs de cette Fable ſont la Mouche & la Fourmi. Cette derniere y dit à ſa rivale les mêmes choſes à peu-près que lui dit l'Abeille dans l'autre. Elle s'y donne les mêmes éloges, & loue ſur-tout ſa prévoyance à ſe préparer pour l'hiver, des reſſources contre la faim. Aujourd'hui que tout le monde ſait que la Fourmi demeure, pendant tout le tems des froids, engourdie & ſans mouvement, cette prétendue prévoyance qu'on lui prête n'eſt plus qu'un éloge dériſoire. D'ailleurs s'il eſt pardonnable à l'Abeille de ſe donner des louanges, on ne les pardonnera point à la Fourmi, inſecte auſſi incommode, & tout auſſi inutile que la Mouche. Cette Fable eſt une de celles où Marie s'eſt permis, comme je l'ai remarqué, de corriger ſon original ; &

Digitized by Google

c'eſt une de celles, je crois, où l'on approuvera le plus ſon bon goût.

La Fontaine a ſuivi la verſion de Phedre.

NOTE.

(*a, On me fait mourir, il eſt vrai*). Le diſcours que Marie prête ici à l'Abeille, prouve que de ſon tems on ne ſavait extraire des ruches le miel & la cire, qu'en y étouffant par des fumées meurtrieres l'animal lui-même. Cette méthode barbare a long-tems ſubſiſté en France; quoiqu'elle fût la plus oppoſée aux intérêts du Propriétaire, puiſqu'elle détruiſait ſes mouches & qu'elle altérait la qualité de ſon miel. Le premier canton du Royaume où l'on y ait renoncé, eſt le Gatinais. Là, dit-on, fut trouvé l'art de *châtrer* les ruches, en les compoſant de différentes pieces, amovibles à volonté, qu'on pouvait, ſans nuire à l'inſecte, enlever avec le miel dont elles étaient chargées. Mais, malgré tous ſes avantages, ce ſecret, choſe étonnante! ne ſe répandit point au-delà du Gatinais; & il fallut que Réaumur l'annonçât & le pronât, pour le faire adopter. Aujourd'hui il eſt non-ſeulement connu, mais perfectionné.

Digitized by Google

L'AIGLE, L'AUTOUR ET LES PIGEONS.

Le Roi des oiſeaux repoſait en paix, perché ſur un arbre. A ſes côtés était l'Autour, ſon *Sénéchal ;* & un peu au-deſſous, des Pigeons, occupant d'autres branches, jouaient & folâtraient ſans crainte ſous le feuillage. Cette confiance choqua l'Autour. Inſolents ! leur dit-il, vous bravez ma ſerre, parce que la préſence de votre Monarque vous raſſure ; mais ſi j'étais ſeul ici, vous ne m'inſulteriez point impunément.

Un Roi ſage ne doit point choiſir ſes Officiers parmi les méchans : car enfin s'il eſt des momens où ſes regards peuvent les contenir, il en eſt beaucoup plus où ils ſeront aſſurés de n'être point vus.

Digitized by Google

L'ANE ET LE CHIEN.

UN Ane ſe plaignait de ſa deſtinée ; un Chien l'entendit, & prétendit être bien plus à plaindre encore. Le premier, racontant ſes infortunes, détailla tout ce qu'il avait à ſouffrir pendant l'année. Toujours ſur les chemins par la chaleur, par le vent ou la pluie ; aujourd'hui c'eſt de la farine ou du blé, demain c'eſt du fumier ou du bois qu'il lui faut porter. Il plie ſous le fardeau, il ne peut marcher ; on l'accable de coups. A peine lui laiſſe-t-on dans la journée quelques inſtans de relâche, pour aller le long des foſſés pâturer à la hâte un peu de mauvaiſe herbe. Du reſte aucun ſoin de ſa perſonne ; toujours des menaces & du mépris ; jamais un mot d'amitié ni une careſſe.

" Tu travailles le long de la ſemaine, il „ eſt vrai, lui répondit le Chien ; mais „ le ſoir, quand tu rentres, tu trouves

Digitized by Google

„ une étable bien chaude où tu peux t'é-
„ tendre & repoſer en paix. Moi, au con-
„ traire, je n'ai jamais de repos. La nuit
„ comme le jour, l'hiver comme l'été,
„ mon ſort eſt de veiller dans une cour,
„ expoſé à toute la rigueur des ſaiſons.
„ Vient-il à ſe gliſſer dans la maiſon un
„ voleur ou un loup; il faut combattre
„ au riſque de ma vie, & te défendre
„ pendant que tu dors. Le matin, après
„ une nuit ainſi paſſée, je vais à jeûn me
„ préſenter à la cuiſine pour recevoir la ré-
„ compenſe de mes ſervices. J'y trouve la
„ ſervante, qui, aux dépens de ſon Maître,
„ déjeûne ſecrettement avec le valet qu'elle
„ aime. Ils me chaſſent à grands coups de
„ pieds, parce que je les importune. Obli-
„ gé d'attendre l'heure du dîner, quoique
„ mes entrailles crient famine, j'accours
„ enfin, & trouve toute la famille à ta-
„ ble, buvant & mangeant bien. J'ai beau
„ pendant ce tems-là les regarder piteuſe-
„ ment, aucun d'eux ne daigne ſeule-
„ ment faire attention à moi; & je me
„ crois très-heureux ſi, après bien des
„ careſſes de ma part, ils daignent, lorſ-

Digitized by Google

„ qu'ils n'ont plus faim, me jetter quel-
„ que os décharné. Pendant que je ſuis
„ occupé à le dévorer, l'un des enfans ou
„ l'une des filles laiſſe échapper quelque
„ incongruité : l'encens frappe l'odorat ;
„ on ſe bouche le nez : au diable le Mâ-
„ tin, s'écrie-t-on ; & à l'inſtant mille
„ coups, que je n'ai pas mérités, pleuvent
„ ſur moi ; on me chaſſe, & je me vois
„ obligé de me ſauver à la cour, ſans
„ oſer reparaître de toute la journée.

„ Tout ce que tu viens de dire eſt vrai,
„ reprit l'Ane ; mais ſi l'on te procure
„ des momens de chagrin, tu en as d'au-
„ tres auſſi qui te dédommagent. Tu vis
„ avec ton maître, il reconnaît tes bons
„ offices, il te loue, il te careſſe ; & au
„ moins l'emploi dont il te charge n'eſt
„ pas aviliſſant „.

Digitized by Google

L'ARPENTEUR ET SA PERCHE.

UN Arpenteur voulait mesurer son champ, & il ne pouvait en venir à bout, parce qu'il était ivre. Dans sa colere il s'en prit à sa perche, qu'il jetta par terre avec mille injures. Tu as tort, répondit celle-ci; ce n'est pas moi qu'il faut blâmer, je ne me suis jamais trompée.

Mais l'homme en place fait-il une faute, il la rejette toujours sur quelque autre, & s'en prend à lui.

Digitized by Google

L'AUTOUR ET LE HIBOU.

UN Autour & un Hibou s'étaient liés d'une étroite amitié. Au printems l'Autour ayant fait un nid, l'autre vint y pondre. Alors le noble Oiſeau renonçant généreuſement, en faveur de ſon ami, à la douceur de devenir pere, il adopte les œufs & les couve comme s'ils étaient les ſiens. Dès que les petits ſont éclos, il les appâte avec la même tendreſſe; mais il eſt étonné de voir ſans ceſſe ſon nid humide & infecté par leur ordure, & il leur en fait des reproches. « Voilà vingt ans de ſuite que » j'ai une aire, leur dit-il, & jamais je n'ai » éprouvé d'aucuns de mes enfans dégoût » ſemblable ». Les jeunes Hiboux répondirent que ce n'était pas leur faute; & ils ajouterent naïvement que leurs parens les ayant faits foireux, il ne dépendait point d'eux d'avoir un nid qui fût propre. « Vous

Digitized by Google

» avez raiſon, reprit l'Autour : j'ai pu vous » faire éclore, je puis encore vous élever » & vous nourrir ; mais tous mes ſuccès » ſe borneront-là. Jamais on ne change » un mauvais naturel ».

Digitized by Google

LA BICHE, LE FAN ET LE CHASSEUR.

UNE Biche instruisait son Fân sur tout ce qu'il avait à craindre du Loup, des Chasseurs & des Chiens ; & elle lui apprenait en même tems à s'en défier & à s'en garantir.

Tandis qu'elle parlait, ils apperçurent au loin dans la campagne un homme à cheval, armé d'arc & de flêches. " Qu'est-ce que „ ceci, dit le Fân ? Mon fils, répondit la „ mere, c'est ce que tu dois redouter le „ plus au monde, si tu aimes à vivre. „ Garde-toi bien de te laisser jamais appro„ cher par de pareilles gens ; & si par ha„ sard tu en es surpris, fuis de toutes tes „ forces „.

Pendant ce discours, le Chasseur qui les avait vus aussi, approchait à grands pas. Fuyons, disait la Biche ; fuyons, le voici.

Digitized by Google

Le jeune téméraire, loin d'écouter ces avis, regardait tout cela comme des terreurs de femme, & s'amuſait à conſidérer l'habillement du Chaſſeur & les mouvemens leſtes de ſon cheval. " C'eſt lui qui a peur „ de nous, diſait-il. Regardez, le voilà „ qui deſcend & qui met pied à terre. Ah! „ mon fils, ſauve-toi, criait la mere en „ fuyant tant qu'elle pouvait „. Hélas! il n'en était plus tems; déjà une flêche était lancée, & le Fân, bleſſé à mort, tombait par terre.

Avertiſſez un fou du danger qui le menace, il rira de vos conſeils, & n'y croira que quand il ſera tombé dans le malheur.

Quoique la Fable ſuivante dérange l'ordre alphabétique auquel je me ſuis aſſujetti; je la place ici cependant; parce que le ſujet en eſt le même à peu-près que dans celle qu'on vient de lire.

LES

Digitized by Google

LES CORBEAUX.

De jeunes Corbeaux venaient de quitter leur nid ; ils étaient déjà grandelets & commençaient à voler. Leur pere, avant de les abandonner à eux-mêmes, crut devoir cependant leur donner quelques leçons. Il leur parla donc des dangers différens qui allaient les menacer de toutes parts, & leur apprit comment il fallait s'en garantir ; recommandant ſur toutes choſes d'être circonſpects & défians. " Par exemple, dit-il, „ ſi vous voyez un homme ſe baiſſer pour „ ramaſſer pierre ou bâton, n'attendez „ pas qu'il ſoit relevé ; commencez d'a- „ bord par vous envoler. Mais s'il ne ſe „ baiſſait pas, répondirent les Corbeaux, „ nous pourrions reſter, n'eſt-il pas vrai ? „ Il eſt évident qu'alors nous n'aurions „ rien à craindre de lui. Eh ! qui vous ré- „ pondra, reprit un de la bande, qu'il ne „ porte point dans ſa poche de quoi vous

Digitized by Google

„ tuer ! Mes freres, croyez-moi, le plus „ sûr eſt de nous enfuir. Mon enfant, dit „ le vieux pere à celui-ci, tu en ſais aſſez „ pour n'avoir plus beſoin de moi : adieu, „ pars, me voilà raſſuré ſur ton compte. „ Quant à tes freres, je vois qu'il leur „ faudra encore quelques leçons „.

Du Perrier a inſéré cette Fable parmi ſes Contes. Chez lui ſeulement c'eſt une Pie, au lieu d'un Corbeau. La mere veut ſe débarraſſer de ſes petits, ils lui repréſentent qu'ils ont peur d'être tués par les Arbalétriers. Elle répond qu'il faut du tems pour tendre l'arbalête, pour la lever & la mettre en joue ; & qu'ainſi ils auront celui de s'envoler. — « Mais, ma » mere, s'il allait prendre une pierre ? — Eh » bien, auparavant ne la lui verrez-vous pas » ramaſſer ? — Oui ſans doute ; mais il » n'a qu'à l'avoir dans ſa poche ? — Oh, oh ! » puiſque vous êtes ſi habiles, répond la Pie, » vous pouvez vous paſſer de moi » ; & en parlant ainſi, elle s'envole.

Digitized by Google

LE BLÉREAU ET LES COCHONS.

ON conduiſait des Porcs à la glandée dans une forêt. Un Bléreau ſe joignit à eux, & prétendit être de la famille. Le ſoir il rentra avec eux dans l'étable ; mais quand il vit qu'on en égorgeait quelques-uns, il ne voulut plus être de leurs parens, & jura ſur ſon honneur que jamais il ne leur avait appartenu.

Digitized by Google

LE BOUC ET LE CHEVAL.

CERTAIN Seigneur, homme de peu d'esprit, avait un cheval dont il voulait se défaire. Il crut l'occasion favorable pour se défaire en même tems d'un bouc qu'il avait aussi, & les exposa tous deux en vente; demandant pour l'un & pour l'autre vingt sous. Plusieurs personnes marchanderent le cheval; mais aucune ne voulut du bouc: lui au contraire s'opiniâtra dans son idée, & déclara toujours qu'il ne vendrait point l'un sans l'autre. Vous devinez ce qui arriva? C'est qu'il ne vendit ni le bouc ni le cheval.

Digitized by Google

DU CHAMEAU ET DE LA PUCE.

UN Chameau allait commencer un grand voyage ; une Puce ſauta ſur ſon dos, & fit le voyage avec lui. Quand il fut de retour, elle crut devoir le remercier. "Vous m'avez portée fort doucement, „ lui dit-elle : je vous ſuis obligée, & con- „ viens que ſans vous je n'euſſe jamais pu „ faire ſi longue route ». Le Chameau, tournant avec étonnement la tête pour la regarder, répondit d'un ton ironique, « vous êtes trop reconnaiſſante en vérité ; » mais s'il faut parler vrai, je ne me ſuis » point apperçu dans le chemin que votre » poids m'ait fatigué ; & juſqu'à ce mo- » ment-ci, je vous l'aſſure, j'ai ignoré » que nous fuſſions enſemble „.

On rencontre ſouvent ici-bas de ces gens obſcurs, qui ont beaucoup de prétentions néanmoins. Ils ſe croient fort importans, & l'on ne ſait ſeulement pas s'ils exiſtent.

Digitized by Google

LE CHEVALIER ET LE VIEILLARD.

Il y avait un Vieillard qui avait beaucoup voyagé. Comme d'ailleurs il était plein de ſens, on le conſidérait à la ronde ; & l'on écoutait volontiers ſes conſeils. Un jour certain Chevalier du voiſinage vint le conſulter. « Prud'homme, lui dit-il, » je n'ai rien qui me fixe ici, & je veux » vivre heureux. Dites-moi, quel eſt le » pays où je dois me retirer pour cela. Dans » celui où l'on voudra vous aimer, répon- » dit le Vieillard. Et ſi je ne trouvais point » de gens qui vouluſſent m'aimer, reprit » le Gentilhomme ? — Dans ce cas-là, » Sire, je vous conſeille d'aller où l'on » vous craindra. — Mais enfin, ſi le peuple » chez qui je m'établirai n'avait point de » raiſons pour me craindre. — Eh bien, » alors allez où l'on ne vous craindra pas. » — Enfin, ſi par haſard je ne pouvais pas

Digitized by Google

» encore trouver ce pays-là, lequel choi-
» sirai-je, je vous prie ? — Celui, Sire,
» où vous ne trouverez personne, & où
» vous serez sûr que personne ne vous
» trouvera ».

Digitized by Google

LE CORBEAU ET LE LOUP.

UN Corbeau s'était posé sur le dos d'un mouton. Un loup qui passait près de-là l'apperçut. " Voyez ce que c'est que le „ bonheur, se dit-il à lui-même! Ce „ monstre, de mauvais augure, est per- „ ché là tranquillement; le Berger ne lui „ dit rien : & moi, malheureux! si j'ap- „ prochais seulement de ce mouton imbé- „ cile, tous les chiens galoperaient après „ moi „.

Le méchant cause tant d'effroi, que dès qu'il paraît, tout le monde cherche à se garantir de lui.

Dans Esope le Corbeau s'amuse à béqueter la plaie d'un âne qui avait un ulcère. Les sauts & les gambades que fait l'âne pour se débarrasser de l'oiseau, amusent beaucoup des pâtres qui sont là. C'est à propos de ces ris que le Loup fait sa réflexion.

Digitized by Google

DE L'ESCARBOT.

UN Escarbot, sortant de son fumier, vit un Aigle qui prenait son vol dans les nues. Le sale insecte en fut jaloux. « Eh ! pourquoi, se dit-il à lui-même, „ ce fier oiseau a-t-il reçu de la Nature „ une destinée si brillante, tandis que „ moi je ne fais presque que ramper ? „ Après tout, s'il a des aîles, n'en ai-je „ pas aussi ? S'il est grand & fort, n'ai-je „ pas le corps beau & luisant ? C'en est „ fait ; je renonce à mon fumier, & veux „ désormais vivre & voler comme lui „.

Tandis qu'il arrangeait dans sa petite tête ses nouveaux projets, l'oiseau Roi s'abattit à terre, & vint se reposer assez près du fumier. L'Escarbot saisit l'occasion ; il prend son essor, saute par-dessus l'Aigle, & pousse, de joie, un vilain cri aigre, pour célébrer sa prouesse. Le reste de la journée il en fut tout fier ; mais sur le soir,

Digitized by Google

la faim l'ayant pris, il fut obligé de retourner à ſon ordure, & renonça à toutes ſes idées de grandeur.

Ceci eſt l'image de ce qui arrive à certains ambitieux ſans mérite. Jaloux de ceux qu'ils voient s'élever, ils veulent comme eux prendre auſſi leur vol : mais c'eſt l'hiſtoire de l'Eſcarbot ; bientôt la Nature les ramene à la fange d'où ils ſont ſortis.

Digitized by Google

LA GUENON ET L'OURS.

De toutes les femelles d'animaux, vous ſavez que la Guenon eſt celle qui aime le plus extravagamment ſes petits, tout laids qu'ils ſont.

Il y en avait une un jour qui était ſi épriſe du ſien, & qui le trouvait ſi beau, qu'elle le montrait à tous les paſſans. Ils avaient beau lui rire au nez & ſe moquer d'elle, rien ne la déſabuſait. Sa folie alla même juſqu'à vouloir le montrer à la Cour du Lion; mais le Monarque ayant dit que jamais il n'avait vu ſi laide bête, elle s'en revint fort affligée. En route, la mere & le fils furent rencontrés par un Ours. Celui-ci s'arrête avec un air de ſurpriſe, & il s'écrie: " Oh! le bel enfant! „ qu'il eſt joli! c'eſt lui ſans doute de la „ beauté duquel on parle tant? Oui, Sire, „ répond la mere enchantée; & c'eſt mon

Digitized by Google

„ fils. — Je ne puis y tenir ; ſouffrez, „ Dame, que je le baiſe „. A ces mots il prend le poupon, & d'un coup de mâchoire il lui croque la cervelle.

DE

Digitized by Google

DE LA GRUE.

L'AIGLE eut un jour à ſe plaindre de l'Autour. Il aſſembla auſſi-tôt tous les Oiſeaux ſes ſujets ; & après leur avoir expoſé ſes griefs, il donna ordre qu'on allât ſaiſir le coupable & qu'on le lui amenât. Celui-ci, qui preſſentait la colere du Monarque, s'était retiré dans le trou d'un rocher, bien réſolu à ſe défendre ſi on l'y attaquait. Vingt fois les oiſeaux paſſerent & repaſſerent devant le trou, ſans qu'aucun d'eux osât ſe riſquer à y entrer.

La Grue enfin propoſa un expédient qui annonçait bien ſon imbécillité ; c'était d'y enfoncer ſon long cou, & d'obliger avec le bec le rébelle à ſortir. L'avis fut fort approuvé. En conſéquence, la ſotte, enivrée par ces éloges, pénetre étourdiment dans le piege ; mais à peine y a-t-elle enfoncé la tête, que l'Autour, la lui

Digitized by Google

ſaiſiſſant avec ſa ſerre, la mord cruellement.

Elle ne s'attendait pas à cet accueil. Sa peur eſt telle qu'involontairement elle ouvre l'extrémité oppoſée, & conſpue les oiſeaux qui étaient auprès d'elle. Tout le monde ſe met à rire. Enfin elle ſe tire du trou avec grand'peine; mais dans la confuſion que lui cauſe ſon accident elle ſe ſauve, & prend même le parti de paſſer les mers, pour s'éloigner à jamais des témoins de ſa honte. Dans ſa route elle rencontre une Mouette de ſa connaiſſance qui lui demande où elle allait ainſi. L'autre lui raconte naïvement ſa triſte aventure. " Mais, dites-moi, „ reprit la Mouette, vous n'emportez „ pas ſans doute avec vous l'inſtrument „ honteux qui vous a joué ce mauvais „ tour ? — Belle queſtion ! Eh ! com- „ ment voulez-vous donc que je m'en „ ſois défaite ? — Eh bien, ma chere, „ puiſque vous le portez toujours, re- „ tournez d'où vous venez, croyez-moi; „ & craignez qu'il ne faſſe encore pis „ ailleurs „.

Digitized by Google

L'HOMME ET LES DEUX CERFS.

UN Payſan traverſait à pied une forêt. Dans ſa route il vit deux Cerfs qui ſe parlaient d'un air d'effroi, & qui ſemblaient délibérer ſur ce qu'ils avaient à faire. "Eh! „ d'où vous vient cette terreur, leur dit „ le Manant? Je ne vois ici aucun danger; „ Que craignez-vous? Le danger futur, „ répondirent-ils „.

Digitized by Google

L'HOMME, LE RENARD ET LE SERPENT.

UN bon Villageois, ſans malice, trouva en hiver un Serpent roide de froid. Touché de pitié, il le met dans ſon ſein pour le réchauffer; mais la Bête malfaiſante n'eſt pas plutôt rendue à la vie, qu'elle cherche à étouffer ſon Bienfaiteur, en le ſerrant des longs anneaux de ſon corps. Celui-ci cherche à ſe débarraſſer: " Mal-„ heureux! s'écrie-t-il, voilà donc „ comme tu paies le bien qu'on te fait! „ J'obéis à mon naturel, répond le Ser-„ pent „.

Pendant tout ce débat un Renard paſſe auprès d'eux, & voit le Villageois aux priſes avec ſon ennemi. " Retire-toi, dit-„ il au Serpent: tu commettais une villaine „ action, mais il eſt encore tems de te „ repentir. Et vous, ajouta-t-il, en s'a-

Digitized by Google

„ dreſſant à l'Homme, vous avez eu tort
„ d'employer vis-à-vis de cet animal des
„ termes injurieux. Sachez que, quand
„ on eſt dans le danger, il n'eſt pas ſage
„ d'inſulter ſon ennemi „.

Cette Fable eſt de Phedre; mais elle n'a chez lui que deux acteurs, l'Homme & le Serpent. Celui-ci tue l'homme: on lui demande pourquoi il a commis ce crime, & il répond que c'eſt pour ôter l'envie de rendre ſervice aux méchans. Le dénouement qu'y ſubſtitue Marie me paraît préférable; je trouve de même très-ſenſé le diſcours du Renard; peut-être néanmoins ſerait-il mieux placé encore dans une autre bouche. On peut prêter au Renard de la fineſſe; mais tant de ſageſſe & de raiſon ne lui conviennent gueres. D'ailleurs une bonne action ſurprend toujours dans un animal, né méchant, parce qu'elle dément ſon caractere.

Digitized by Google

LE LIEVRE ET LE DESTIN.

UN Lievre vit paſſer un Cerf, & il fut frappé de la beauté de cet animal. Il admirait ſur-tout la majeſté du bois dont ſa tête était parée. Ce bois enfin fit ſur lui une telle impreſſion, qu'il alla ſe plaindre au Deſtin de n'avoir pas auſſi reçu en partage une arme auſſi redoutable & ſi capable de le faire craindre. En vain le Dieu lui repréſenta que de pareilles armes n'étaient pas faites pour ſa tête ; il importuna tant, qu'enfin elles lui furent accordées. Le voilà donc avec un bois de Cerf ; mais il ne peut plus marcher ; le poids l'entraîne, il tombe à chaque pas, & périt enfin par ſa faute.

Ceci s'adreſſe aux ambitieux qui ſe chargent d'emplois pour leſquels ils ne ſont point faits.

Digitized by Google

L'ASSEMBLÉE DES LIEVRES.

L'HOMME vint un jour avec ſes chiens s'établir dans le pays qu'habitaient les Lievres. Ceux-ci, depuis ce moment-là toujours tourmentés, toujours inquiets, réſolurent enfin d'aller vivre ailleurs; & ils convoquerent à ce deſſein une aſſemblée générale. Les plus vieux & les plus ſages opinerent à reſter: ils avaient de la peine à quitter cette terre où avaient vêcu leurs peres, & où eux-mêmes étaient nés: mais on n'écouta point leurs repréſentations; les clabaudeurs l'emporterent, & toute la troupe partit.

Dans leur route ils paſſerent près d'un marais dont les bords étaient couverts de Grenouilles. Elles étaient ſorties pour reſpirer l'air & jouir du ſoleil. Au bruit que font les Liévres en paſſant, elles s'effraient, & toutes en foule ſe précipitent dans les eaux. Un des Liévres s'arrête alors: " Fre-

Digitized by Google

„ res, dit-il à la colonie fugitive, nous „ avons eu tort de quitter notre terre na- „ tale. Retournons, croyez-moi; je vois „ que par tous les pays on craint, & que „ par-tout on a lieu de craindre „. On le crut, & l'on retourna.

On pourrait adreſſer le même diſcours à tous ces gens qui, mécontens de leur patrie & du gouvernement ſous lequel ils vivent, veulent le quitter, dans l'eſpérance de rencontrer mieux ailleurs. Hélas! ils ont beau chercher; ils ne trouveront nulle part de contrée qui ſoit ſans inquiétude, ſans travail & ſans douleur.

La Fable qu'on vient de lire eſt imitée d'Eſope. Le Fabuliſte Grec dit que les Lievres s'étant enfuis pendant un orage, ils cotoyerent dans leur courſe un marais; mais que leur frayeur ayant augmenté encore par le bruit que firent les Grenouilles en ſe jettant dans l'eau, un d'eux s'arrêta & dit à ſes camarades: Ne nous déſolons pas, mes amis; vous voyez qu'il y a des animaux plus poltrons que nous.

Digitized by Google

Quelle eſt l'utilité qui peut réſulter d'une pareille morale? Je ne le devine point.

Me pardonnera-t-on de dire que celle de notre femme Poëte eſt bien autrement intéreſſante. Rappellez-vous que Marie vivait ſous un gouvernement féodal, c'eſt-à-dire, dans un Etat partagé entre un million de petits tyrans; ſongez que chaque jour elle devais voir une infinité de perſonnes, moleſtées par l'abus du pouvoir, chercher dans d'autres cantons une ſituation plus douce; reliſez après cela ſa Fable, & vous ſentirez combien ſon allégorie eſt juſte, & combien la morale qu'elle en tire, eſt ingénieuſe.

Digitized by Google

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.

LE Lion ſe promenait un jour avec le Renard & le Loup, ſes Sujets. Tout-à-coup il ſe mit à bâiller, & laiſſa voir une gueule toute ſanglante encore, & remplie de floccons de laine. Le Renard s'en apperçut très-bien; mais flatteur à ſon ordinaire: " Sire, vous avez faim, „ dit-il, & je vois par ce bâillement que „ votre eſtomac travaille, & que vous „ n'avez point mangé d'aujourd'hui. Il eſt „ vrai, répondit le Lion; eh bien, chaſ- „ ſons enſemble, nous partagerons notre „ chaſſe en commun: mais jurez-moi au- „ paravant d'être fidèles, & de ne rien „ détourner pour votre profit particulier „. Les deux Courtiſans jurerent; le Monarque lui-même fit le ſerment; & après être convenus d'un ſignal & d'un lieu de ralliment, ils partirent chacun de leur côté. Mais celui-ci n'eut garde de ſe fatiguer

Digitized by Google

à chaſſer ; il ſe rendit tranquillement au lieu du rendez-vous.

Pour les deux autres, ils revinrent bientôt après, annonçant qu'ils avaient découvert, l'un un taureau, l'autre une vache avec ſon veau. Sur leur rapport, le Roi les ſuivit pour aller étrangler les trois victimes. Quand elles furent tuées, Yſengrin *, propoſa de partager. " Volontiers, „ dit le Lion ; eh bien, fais toi-même „ les parts. Elles doivent être proportion„ nées à la taille & à l'appétit de nous „ trois, reprit le Loup. Que le taureau „ ſoit pour vous, Sire ; Renard aura le „ veau, & moi la vache „„

* Le Loup.

Pour toute réponſe, le Lion furieux lui allonge ſur le muſeau un coup de griffe, avec lequel il lui arrache un œil & une partie de la machoire ; puis ſe tournant vers le Renard, il ordonne à celui-ci de parler. - " Je vous obéirai, Sire, ré„ pond le Renard ; & j'aurai ſoin de ne „ pas manquer, comme mon camarade, „ au reſpect que je vous dois. Prenez le „ taureau, Sire ; il vous appartient comme „ notre Roi & notre Maître. La Reine,

Digitized by Google

„ votre auguſte compagne, vient de vous „ donner un Lionceau; il eſt juſte que „ nous travaillions pour elle; donnez-lui „ la vache. Quant à Meſſire votre fils, „ ſes droits ne doivent pas être oubliés; „ qu'il prenne le veau „.

Voici comme Eſope conte cette Fable.

" Le Lion, l'Ane & le Renard allerent „ chaſſer; ils prirent beaucoup de gibier; „ & le Lion ordonna de faire les parts. „ L'Ane les fit réellement; mais le Mo- „ narque le ſaiſiſſant auſſi-tôt lui-même, „ il l'étrangle. Il charge enſuite du par- „ tage le Renard, qui plus fin que l'autre, „ donne preſque tout au tyran & ne ſe „ réſerve qu'une très-petite portion. In- „ terrogé, qui lui a appris à partager ſi „ juſte; c'eſt celui-ci, dit-il, en mon- „ trant l'Ane mort „.

Digitized by Google

LE LOUP DEVENU ROI.

ON raconte que le Lion, ayant réſolu un jour de voyager, convoqua tous les animaux pour leur déclarer ſon projet; & comme d'ailleurs il ne comptait pas revenir de ſi-tôt, il leur permit même de ſe choiſir un Roi à ſa place. Tous répondirent d'abord que ſur un choix ſi difficile, ils ne s'en rapporteraient qu'à lui ſeul; & en conſéquence, ils le prierent de chercher dans ſa noble famille, quelqu'un qui fût digne d'être ſon ſucceſſeur. Je ne me ſuis point donné d'héritier, répondit-il; je laiſſe le trône vacant; placez-y qui vous plaira.

D'après ce conſentement, les animaux prirent jour pour ſe donner un Maître. Ils choiſirent le Loup, & vinrent demander pour lui l'agrément de leur ancien Monarque. " J'approuve votre élec-„ tion, dit celui-ci. Votre nouveau Roi

Digitized by Google

„ eſt actif, hardi, entreprenant ; & je „ ne déſirerais à ſon courage & à ſon „ caractere, qu'un peu plus de franchiſe „ & de loyauté. Prenez garde ſeulement „ qu'il ne ſe donne quelque traître pour „ Conſeiller. Si, par exemple, il allait „ prendre le Renard, ce ſeraient deux „ méchans enſemble ; & alors vous auriez „ tout à craindre. J'appréhende encore, „ je l'avouerai, qu'il ne puiſſe pas com- „ mander à ſa gloutonnerie. Voulez-vous „ ſuivre un bon conſeil ? Faites-lui pro- „ mettre que tant qu'il ſera Roi, il ne „ mangera chair d'animal vivant ; & ne „ lui prêtez ſerment d'obéiſſance, que „ quand il aura, le premier, prêté ce- „ lui-là „.

L'avis fut exécuté. Le Loup fit ſans ſcrupule tous les ſermens qu'on voulut, parce qu'il eſpérait bien les rompre impunément lorſqu'il ſerait le plus fort. En effet, il ne vit pas plutôt ſon autorité aſſûrée & ſon prédéceſſeur parti, qu'il voulut manger de la chair. Cependant, afin de ne pas trop effaroucher les eſprits, il employa la ruſe ; & la ſienne

Digitized by Google

fut telle qu'elle eut l'apparence de la juſtice.

Il appella donc la brebis, & lui demanda ſur la foi qu'elle lui devait comme Sujette, s'il était vrai, ainſi qu'on le prétendait, qu'il eût l'haleine forte. Celle-ci, trop bête pour ſoupçonner le piege qu'on lui tendait, convint avec franchiſe que la bouche du ſire exhalait une odeur capable de ſuffoquer. Lui auſſi-tôt, avec l'apparence de la colere, convoque ſes Barons. Il leur demande quel traitement mérite celui qui a fait honte & inſulte à ſon Seigneur. Tous opinent à la mort; & à l'inſtant il fait égorger la brebis & la mange; après en avoir cependant diſtribué quelques morceaux aux Juges pour les intéreſſer à ſa félonie.

Quelques jours après, lorſque la brébis fut entiérement conſommée, il manda le Chevreuil, & lui fit la même queſtion qu'à l'autre. Ce dernier, que l'aventure du Porte-laine avait rendu circonſpect, donna dans l'extrémité oppoſée; il aſſura le Prince qu'il n'y avait roſes, parfums, ni aromates, qui pour la douceur appro-

Digitized by Google

chaſſent de ſon haleine. D'après une flatterie auſſi groſſiere, nouveau conſeil pour ſavoir comment devait être puni le Sujet qui avait menti impudemment à ſon Souverain : nouvel arrêt de mort par conſéquent, & nouvelle victime.

Peu après, le Loup, en ſe promenant, apperçut un gros Singe dont il eut envie. Il le queſtionna auſſi ſur ſon haleine, comme les deux premiers ; mais le drôle était plus fin qu'eux. Il répondit adroitement qu'elle reſſemblait à celle de mille autres ; c'eſt-à-dire, qu'il ne la trouvait ni douce, ni forte. La réponſe était adroite ; il n'y avait pas là de quoi traduire en Jugement : auſſi le Tyran fut-il embarraſſé. Voici ce qu'il imagina.

Il ſe mit au lit, ſe dit malade, ſe plaignit d'un dégoût général, & envoya chercher des Médecins. Ceux-ci lui demanderent s'il n'y aurait pas quelque choſe qui pût le ragoûter " Non, répondit-il. „ J'ai bien, il eſt vrai, une envie dé- „ meſurée de manger du Singe ; mais je „ ſais auſſi le ſerment que j'ai fait en „ montant ſur le trône, & j'ai la con-

Digitized by Google

» ſcience trop délicate pour y manquer ».
Les Médecins, comme vous pouvez croire, s'empreſſerent de raſſurer cette ame ſi timorée. A les entendre tout devenait juſte, quand il s'agiſſait de conſerver une tête ſi chere. Enfin ils repréſenterent que le Roi avait promis ſeulement de ne point manger de chair vivante, mais que ſon ſerment ne regardait point la chair morte. Ainſi il n'y avait, ſelon eux, qu'à tuer le Singe, & les ſcrupules du ſire n'avaient plus de fondement.

Ces ſcrupules n'étaient pas bien conſidérables, car il étrangla lui-même l'animal, & le mangea auſſi-tôt. Ce n'eſt pas tout. Enhardi par ces criminelles complaiſances, il devint de jour en jour plus entreprenant. Bientôt il ne connut plus de frein, & pendant tout le tems qu'il régna, il ne ceſſa de dévorer ſans honte ſes Sujets, toutes les fois que la faim lui en demanda quelqu'un.

On doit bien ſe garder de ſe donner pour Seigneur un homme méchant, car rien ne pourra l'arrêter, & il traitera ſes Sujets comme le Loup traita les ſiens.

Digitized by Google

LES DEUX LOUPS.

DEUX Loups s'entretenaient enſemble des brigandages de leur vie ſcélérate : car les méchands ont quelquefois des retours de vertu. " Nous ſommes en exé-
„ cration, diſait l'un deux : auſſi nous
„ fait-on ſans ceſſe la guerre, & vivons-
„ nous dans des tranſes éternelles. Chan-
„ geons de conduite, eſſayons de bien
„ vivre ; & alors, loin d'être redoutés,
„ loin d'avoir nous-mêmes à craindre,
„ nous ſerons par-tout honorés & chéris.
„ Tu as raiſon, répondit l'autre, ſoyons
„ bons ; mais qu'imaginerons-nous pour
„ l'être & ſur-tout pour convaincre de
„ notre changement „ ?

En parlant ainſi, il apperçoit dans la campagne des Moiſſonneurs qui coupaient les grains. Il propoſe à ſon camarade d'aller les aider. Celui-ci y conſent, & voilà nos deux pénitens qui s'approchent

Digitized by Google

des travailleurs. Mais dès qu'on les voit, on crie après eux, & on les chaſſe à coups de pierres & de bâtons.

" Tu vois, dit alors un des Loups; „ nous avons beau faire, on nous en „ veut, & tout, juſqu'à nos ſervices, „ eſt imputé à crime. Eh bien, puiſque „ nous ſommes haïs, méritons de l'être, „ retournons au bois, & faiſons pis „ encore qu'auparavant „. Ils le firent & tinrent parole.

Combien de fois n'eſt-il pas arrivé à des méchants d'affecter ainſi des ſentimens honnêtes; mais quand il s'agit de les mettre à exécution, ils trouvent bientôt un prétexte pour s'en diſpenſer.

Digitized by Google

DU LOUP ET DE LA GUEPE.

UN Loup, pendant ſon ſommeil, fut piqué ſous la queue par une Guêpe, à l'endroit que vous devinez. Jugez quels hurlemens il fit, lorſque la douleur le réveilla. Cependant, à force de contorſions & de mouvemens, il réuſſit à faire ſortir l'inſecte; mais quand il le vit, il fut tellement indigné qu'un ſi petit animal eût pu lui arracher de pareils cris, qu'il l'accabla d'injures. La Guêpe fut choquée à ſon tour de ce ton mépriſant. Elle prétendit valoir mieux que lui. " Aſſemble „ ici demain toute ta famille, lui dit-elle; „ j'y aſſemblerai la mienne; nous com„ battrons, & la victoire décidera qui „ de nous eſt le plus mépriſable „.

Le lendemain en effet, au point du jour, les deux troupes bien ordonnées ſe préſenterent au combat. Le Loup perſuadé que ſes ennemis ne pouvaient pi-

Digitized by Google

quer qu'où il avait été lui-même piqué la veille, s'était bouché & tamponé, avec des feuilles, l'endroit faible; & tous ſes camarades en avaient fait autant. Avec cette aſſurance, il s'avance fiérement à leur tête; mais la Guêpe, s'élançant ſur lui tout-à-coup, s'attache ſous ſon ventre à un endroit, plus ſenſible encore, qu'elle pique & mord cruellement. Il ne s'attendait pas à cette attaque. La frayeur lui cauſe un accident qui jette au loin le tampon; mais non dans l'état où il avait été mis. Notre Héros s'enfuit à toutes jambes; & les autres qui le voient déſarmé, & qui craignent pour eux la même choſe, ſuivent ſon exemple.

Il n'eſt point d'ennemis mépriſables.

Digitized by Google

DU LOUP ET DU HÉRISSON.

Le Loup & le Hériſſon s'étaient réunis pour chaſſer enſemble. L'un devait arrêter les chiens, les attirer à lui, & les combattre avec ſes pointes; & l'autre pendant ce tems devait ſaiſir & emporter la proie. Un jour qu'ils chaſſaient ainſi, le Loup trouva à enlever un Agneau; mais il fut apperçu de loin par les Bergers, qui auſſi-tôt lâcherent leurs chiens après lui. C'était au Hériſſon à les attendre; il n'en eut pas le courage, & ſupplia ſon compagnon de le tirer du danger. Celui-ci fit la ſourde oreille. L'autre inſiſtant vainement, lui dit enfin: " Cher „ ami, il m'eſt bien douloureux de mou- „ rir ainſi ſans pouvoir embraſſer pour „ la derniere fois, & ma femme & mes „ enfans. Puiſque tu es sûr d'échapper, „ charge-toi à ma place de ce triſte of-

Digitized by Google

„ fice, je t'en ſupplie. Approche, & porte-
„ leur au moins un baiſer, comme le
„ dernier gage de mon tendre attache-
„ ment „.

Le Loup, par une ſorte de compaſſion, s'avança pour embraſſer ſon ami; mais l'ami auſſi-tôt le ſaiſit à l'oreille avec une telle force, que l'autre fut malgré lui obligé de l'emporter. Cependant ce poids rallentiſſait ſa marche, & donna aux chiens le tems de l'atteindre. Quand le Hériſſon vit qu'il allait être pris, il le lâcha & grimpa ſur un arbre qui était là auprès. Le Loup alors le ſupplia de deſcendre & de venir à ſon ſecours. " Que
„ Dieu t'aide, répondit l'animal aux épi-
„ nes; mais quand je t'ai prié de ve-
„ nir au mien, tu ſais comme tu t'es
„ conduit. Tu m'as abandonné, je t'a-
„ bandonne. Adieu, défens-toi, me voilà
„ en ſûreté „.

On trouve dans Marie de France deux autres Fables dont le ſujet eſt en partie à peu-près le même que celui qu'on vient de lire.

Digitized by Google

Dans l'une c'eſt un Bœuf qui, ſurpris par un Loup & prêt à être dévoré, lui demande pour toute faveur, avant de mourir, d'aller faire ſa priere ſur un tertre voiſin, afin que ſa famille puiſſe entendre ſes derniers adieux. On le lui permet; mais il ſe met alors à beugler d'une maniere épouventable, & attire vers lui les chiens qui étranglent le Loup.

Dans l'autre, le principal perſonnage eſt une Oie, ſaiſie de même par un Loup. Elle ſe plaint de ce qu'elle va périr triſtement & ſans joie; tandis que ſes compagnes, deſtinées aux feſtins, y paraîtront au ſon des inſtrumens de muſique. Oh! s'il ne faut que de la muſique pour te conſoler, réplique le Loup, je ſuis en état de t'en fournir. Alors il ſe poſe ſur ſon derriere, il allonge le cou, & commence à chanter à ſa maniere. Mais pendant ce tems l'Oie, qu'il a lâchée, s'envole. Honteux de ſa ſottiſe, il jure de ne plus chanter jamais que quand il aura bien mangé.

Ces Fables ſont imitées d'Eſope. Seulement, au lieu d'un Bœuf ou d'une Oie, le Fabuliſte Grec ſuppoſe un Chevreau; & lui fait demander au Loup de jouer de la flûte pour l'égayer avant de mourir. Le Loup commence à chanter; les chiens accourent & le tuent.

DU

Digitized by Google

DU LOUP QUI AVAIT FAIT UN VŒU.

JADIS il fut un Loup qui dans un moment de ferveur, voua de faire un carême de quarante jours, & de s'abſtenir ſcrupuleuſement de chair pendant tout ce tems. A peine il avait prononcé ſon ſerment, qu'il rencontra un mouton gras & dodu. " Ah ! quelle occaſion, s'écria-„ t-il, ſi je n'avais pas fait un vœu ! Mais „ cependant, ſi je ne mange point ce „ benêt, viendra un autre qui le man-„ gera & qui ſe moquera de moi. D'un „ autre côté, après tout, il faut bien „ dîner. Acheter un Saumon ou un Brochet, „ il m'en coûtera deux fois davantage. „ Eh bien, appellons cet animal Saumon, „ & mangeons-le comme tel „.

Je veux vous apprendre par-là, que

Digitized by Google

rarement un homme vicieux ſe corrige de ſes mauvaiſes inclinations. Qu'une occaſion de rechute s'offre à lui ; adieu les belles réſolutions, il y ſuccombera.

Digitized by Google

DU MÉDECIN ET DE LA FILLE ENCEINTE.

CERTAIN Bourgeois tomba malade, & pendant quelques jours il ſe contenta de garder le lit, ſoigné uniquement par ſa fille. Enfin cependant, comme il ſentait le mal empirer, il envoya chercher un Médecin. Celui-ci le ſaigna (*a*), & il ordonna à la Demoiſelle de conſerver le ſang, afin qu'à ſon retour il pût voir, quand ce ſang ſerait refroidi, d'où la maladie provenait. La fille, pour plus grande ſûreté, alla porter l'écuelle dans ſa chambre, & la poſa, bien couverte, ſur un banc. Mais l'inſtant d'après, l'étourdie n'y ſongea plus; & la premiere choſe qu'elle fit en rentrant chez elle, ce fut de tout jetter par terre.

Qu'imaginer en pareille circonſtance, pour éviter d'être grondée? Elle ne trou-

Digitized by Google

va rien de mieux que de ſe faire ſaigner elle-même par une autre perſonne ; &, quand le Médecin reviendrait, de lui préſenter ce ſang en place de celui de ſon pere. C'eſt ce qui arriva : mais l'Eſculape dévina la tricherie, & voulut en punir la donzelle. Il s'adreſſe au pere : " Ce „ ſang-là, dit-il, me donne pour vous „ de bonnes eſpérances ; il m'annonce que „ bientôt vous aurez un enfant de plus „. A ces paroles le Prud'homme reſte interdit ; & il l'eſt avec d'autant plus de raiſon qu'il était veuf. Il en demande l'explication. De ſon côté la Fille rougit. Enfin tout s'explique ; & celle-ci, forcée d'avouer la vérité, convient qu'à trois mois de là l'horoſcope du Médecin doit s'accomplir.

Combien de gens qui, en voulant tromper les autres, ont été trompés eux-mêmes.

NOTE.

(a, *Envoya chercher un Médecin qui le ſaignât*). L'art de la Chirurgie étant très-peu

Digitized by Google

avancé au tems de notre Fabuliſte, il était exercé par les Médecins. Ceux-ci portaient même ordinairement dans leurs viſites un ſachet rempli des drogues & des ſimples les plus uſités, pour les adminiſtrer à l'inſtant au malade, s'il en avait beſoin.

Digitized by Google

LES OISEAUX SE CHOISISSANT UN ROI.

LES Oiſeaux ayant perdu leur Roi, s'étaient aſſemblés dans un grand bois pour lui donner un ſucceſſeur. Tous ſe trouverent à la Diette, excepté le Coucou. On l'entendit chanter à quelque diſtance de-là : ſa voix forte & ſonore frappa tout le monde; on crut qu'un Oiſeau qui annonçait tant de vigueur, était fait pour gouverner uu grand empire, & en conſéquence il fut unanimement élu Roi.

Cependant, avant de lui jurer obéiſſance, on voulut connaître plus particuliérement ce qu'il était : & l'on dépêcha vers lui, pour s'en aſſûrer, la Méſange, renommée entre tous les volatiles pour être ſage & prudente. Celle-ci alla ſe percher ſur l'arbre où il était : elle vola, tourna autour de lui, l'examina bien;

Digitized by Google

& fut d'abord choquée de l'air niais & ignoble qu'elle lui trouva. Ce n'eſt pas tout. Dans le deſſein de l'éprouver & de pouvoir l'apprécier plus poſitivement, elle ſe place au-deſſus de ſa tête, & laiſſe tomber ſur lui ſon ordure. Le Coucou, ſans en être plus ému, ſe contente de ſécouer ſes plumes.

Alors la Méſange s'en retourne, & va raconter à l'aſſemblée ce qu'elle a fait. « Ce Roi-là n'eſt pas ce qu'il nous faut, » dit-elle ; car s'il n'a pas oſé ſe venger » de moi qui ſuis faible & petite, que » fera-t-il donc, quand un autre plus » fort que lui l'inſultera ? Nous avons » beſoin d'un chef robuſte & courageux, » qui ſoit en état de faire trembler tous » ſes ſujets, & de n'en redouter aucun.

En parlant ainſi, elle jetta les yeux ſur l'Aigle, & admira la force qu'annonçait cet Oiſeau, ſa haute taille & ſon regard fier. « Voici, ajouta-t-elle, le Maître qui » nous convient. Il porte des armes for- » midables, il ſait ſupporter long-tems » la ſoif & la faim, il ne craint point » les combats ; & nous pouvons être aſ-

Digitized by Google

» sûrés d'avance qu'il ne redoutera point » de punir l'injuſtice ».

On crut la Méſange ; on choiſit l'Aigle pour Roi, & depuis ce tems il n'a point ceſſé de l'être.

Voici comme Eſope conte cette Fable.

Les Oiſeaux étaient aſſemblés pour choiſir un Roi. Le Pân demanda la couronne, prétendant qu'elle était dûe à ſa beauté. Déjà on penchait à la lui accorder, lorſque le Geai s'y oppoſa. Si pendant ton regne, nous ſommes attaqués, lui dit-il, qui nous défendra ?

Digitized by Google

LE PRÊTRE ET LE LOUP.

UN Prêtre avait un Loup privé, auquel il voulut apprendre à lire. Ça, dit-il, en lui montrant un alphabet, regarde bien ceci, & répete après moi : *A.* Le Loup, au lieu de répéter la lettre, se mit à crier *Bé.* En vain le Prêtre se tuait de lui crier *A*, il en revenait toujours à prononcer le cri du mouton. Oh! je vois bien à présent, s'écria le Maître, que ce qu'on a dans le cœur, on l'a toujours sur les levres.

Digitized by Google

DU PRUD'HOMME

QUI VIT SA FEMME AVEC UN AMANT.

UN Villain, homme fort ſimple, fut étonné un jour, en rentrant chez lui, de trouver la chambre fermée. Il regarda par le trou de la ſerrure, & vit ſur le lit un homme couché avec ſa femme. L'innocent ſe retire auſſi-tôt; mais bien réſolu cependant de faire tapage, lorſqu'elle ſerait ſeule. Il revient le ſoir dans ce deſſein: la Dame qui le voit rentrer de fort mauvaiſe humeur, lui demande ce qu'il a. Alors il commence ſa querelle. « Voilà toujours de tes lubies ordinaires, répond-elle; & il n'y a pas » moyen de te guérir. Imbécille! eſt-ce » que tu ne ſais pas qu'il y a dans la » chambre un cuvier plein d'eau; Tiens, » regarde ».

En parlant ainſi, elle le mene au cuvier;

Digitized by Google

& pendant qu'il y regarde, elle lui passe un bras autour du cou. Effectivement il voit dans l'eau sa propre image, collée à celle de sa femme dans l'attitude que je viens de vous dépeindre. « Eh » bien, lui dit-elle, voilà ce que tu as » vu tantôt; c'était toi & moi, & ce- » pendant voilà pourquoi tu te fâches ».

Il convint qu'il avait tort, & promit de ne plus jamais croire ce qu'il verrait.

Digitized by Google

DU RENARD ET DU COQ.

UN Coq chantait ſur ſon fumier. Près de là était un Renard qui le guettait; mais il n'était pas aiſé au larron d'approcher de lui ſans l'effaroucher, & cependant c'eſt ce dont l'hipocrite vint à bout par une ruſe. "Sire, lui dit-il, je „ ne puis réſiſter davantage à l'envie de „ vous témoigner combien vous m'avez „ donné ici de plaiſir. Il y a long-tems „ que je vous regarde, & je vous trouve, „ il faut en convenir, le plus parfait des „ animaux que j'aie jamais connus. Mais „ ce qui me plaît en vous ſur-tout, c'eſt „ votre voix. De ma vie je n'en ai encore „ entendu une pareille, excepté peut-être „ celle de votre pere: il eſt vrai pour- „ tant que lui il chantait les yeux fer- „ més. Je ſuis capable de le faire comme „ mon pere „, répondit le Coq; & à l'inſtant, fermant les yeux, il bat des aîles,

Digitized by Google

aîles pour chanter ; mais à l'inſtant auſſi il eſt ſaiſi & enlevé par le Renard.

Heureuſement pour lui, des Bergers qui étaient là à peu de diſtance, virent le Voleur emporter ſa proie. Ils lâcherent leurs chiens après lui. Le Coq alors uſant d'adreſſe à ſon tour, dit au Raviſſeur : criez-leur que je ſuis de vos amis, ils vous laiſſeront aller. Le Renard le croit, il ouvre la bouche pour parler ; mais il lâche ainſi l'Oiſeau, qui auſſi-tôt vole ſur un arbre & ſe moque de lui. Maudit ſoit celui qui parle, lorſqu'il devrait ſe taire, dit-il. Maudit ſoit, ajouta le Coq, celui qui ferme les yeux, lorſqu'il devrait veiller.

Digitized by Google

LE RENARD ET L'OURSE.

UN vieux Renard était devenu amoureux d'une jeune Ourſe, ſa voiſine. Non content de lui faire des propoſitions fort malhonnêtes, il s'émancipa un jour au point qu'elle ſe mit en colere, & qu'elle le pourſuivit pour le punir. C'eſt à quoi le drôle s'attendait. En courant devant elle, il la fit tomber dans un piege qu'il avait tendu, & où elle ſe trouva tellement empêtrée, qu'il accomplit tous ſes deſirs, ſans qu'elle pût en aucune façon l'en empêcher. Quand il ſe fut ſatisfait, il la quitta, & ajouta d'un air ironique: « Il n'a tenu qu'à vous, la belle, que „ je vous fuſſe quelque gré de ce qui „ vient de m'arriver; mais grace à votre „ humeur gentille, je n'en ai pas moins „ tout obtenu, & ne vous en ai nulle „ obligation „.

Combien de gens à qui pareille aventure eſt arrivée, & qui, ſans être Renards, ont pu dire la même choſe.

Digitized by Google

LE RENARD ET LE PIGEON.

« POURQUOI te tiens-tu ainſi à l'écart, diſait un Renard à certain Pigeon qu'il voyait perché ſur un toit. Deſcends, viens près de moi ſans défiance. Eh quoi! ne ſais-tu donc pas l'ordonnance qui vient d'être publiée? La paix eſt faite entre les quadrupedes & les oiſeaux; les deux Monarques l'ont ſignée mutuellement; & ſous les peines les plus graves, ils ont défendu toute hoſtilité entre leurs Sujets. J'ai lu moi-même l'édit; Pigeons & Renards peuvent déſormais jouer enſemble en toute ſûreté. Viens donc, ne te fais pas attendre. J'y vais, répondit la Colombe, mais dis-moi auparavant ce que nous veulent ces deux Chaſſeurs que je vois là-bas avec leurs chiens? — Sont-ils bien éloignés? — Non, ils accourent vers nous au galop, & bientôt ils nous au-

Digitized by Google

„ ront joints. — Adieu, nous nous re-
„ verrons une autre fois; je crains que
„ les hommes n'aient publié de leur
„ côté une ordonnance contraire à la
„ nôtre „.

Digitized by Google

DU VILLAIN ET DU FOLET.

PENDANT pluſieurs jours un Villain avait été occupé à guetter un Folet qui depuis quelque tems rodait dans ſa maiſon. Enfin il l'attrappa; & le Génie fut obligé de compoſer ave lui pour ravoir ſa liberté. Forme trois ſouhaits, dit-il au Manant, je les accomplirai. A ces conditions on le lâche. Le Villageois rentre chez lui, bien content, pour raconter ſon aventure à ſa femme; & dans la joie où il eſt, il permet même à celle-ci de former ſeule un des trois vœux.

Une ſemaine entiere ſe paſſa, ſans qu'ils puſſent ſe décider ſur ce qu'ils demanderaient. Le Dimanche enfin, comme ils avaient à dîner un morceau de mouton, il ſe trouva un os dont la femme voulut avoir la moëlle. N'en pouvant venir à bout, elle ſouhaita à ſon mari un bec de bécaſſe, afin qu'il pût la lui tirer. A peine

Digitized by Google

a-t-elle fait ſon vœu qu'il eſt accompli. Jugez après cela de la colere du Sire. Pour ſe venger, il ſouhaite de ſon côté à ſa femme, qu'elle ait la tête du même oiſeau. Autre métamorphoſe, & nouvelle plainte par conſéquent. La querelle dura, de part & d'autre, le reſte du jour. Enfin le ſoir, il fallut bien pourtant faire la paix avant de ſe mettre au lit. Le Villain demanda que ſa femme & lui fuſſent rétablis dans leur premier état. Il l'obtint à l'inſtant: mais ce fut là auſſi tout le fruit qu'il retira de ſes trois vœux.

Digitized by Google

LE VILLAIN ET SES BŒUFS.

DES Bœufs reposaient & ruminaient tranquillement dans leur étable, tandis que leur Maître travaillait à en ôter le fumier. Au lieu de profiter en paix du repos qu'il leur accordait, les sots animaux s'avisèrent de lui faire des reproches sur tout l'argent qu'ils lui avaient gagné jusques-là par leur travail. « Oh, » oh! dit le Villain en colere, je suis » ma foi bien bon de me donner tant » de peine. Ça, mes amis, dites-moi » un peu, qui de vous ou de moi a » fait tout ce fumier? C'est nous, répon- » dirent-ils. — Eh bien, puisque vous » l'avez fait & que je vous nourris, vous » aurez la bonté de l'ôter, s'il vous » plaît »: & aussi-tôt il les fit travailler.

Digitized by Google

DU VILLAIN ET DE SON CHEVAL.

UN Villain qui voyageait le Dimanche, voulut en route entendre la Meſſe. Il entra pour cela dans une Égliſe & laiſſa ſon cheval à la porte. Pendant tout le tems que dura le Sacrifice, il pria Dieu de lui donner un autre cheval, parce que le ſien ne valait rien; mais quand il ſortit, il s'apperçut qu'on le lui avait volé. Alors il rentra pour demander à Dieu de le lui rendre, parce que jamais il n'en avait eu un ſi bon.

Digitized by Google

LE VILLAIN ET LE DRAGON.

UN Dragon qui habitait une crevaſſe de rocher avait fait connaiſſance avec un Payſan du voiſinage. « Sois mon ami, » lui avait-il dit ; je puis te rendre bien-» tôt riche, & ne te demande pour cela » que de m'apporter ici du lait deux fois » par jour : mais ſonge auſſi à m'être » fidele ; car s'il t'arrive jamais de me » trahir, je t'avertis d'avance que tu t'en » repentiras long-tems.

Dès le lendemain effectivement le Villain porta du lait à l'animal, & il en reçut en récompenſe une piece d'or. De retour chez lui, il raconta ſon aventure à ſa femme, & lui montra ce qu'il venait de recevoir. A la vue de cet or, l'imagination de l'épouſe s'enflamme ; elle ſuppoſe que le Dragon a en ſa poſſeſſion un tréſor immenſe, & conſeille à ſon mari de le tuer, afin de s'emparer de tout à la fois.

Digitized by Google

Le mari ſe laiſſe tenter. Il prend une hache, ſe rend le ſoir au rocher avec du lait : puis lorſqu'il voit le Dragon occupé à boire, il leve ſa hache pour le couper en deux ; mais ſa précipitation eſt telle que ſon coup, mal-aſſené, porte ſur le rocher, & que le Monſtre ſe retire ſans bleſſure.

Celui-ci ne tarda pas à ſe venger. Dès la nuit même, le fils du traître, ſes chevaux, ſes bœufs, ſes moutons, tout fut étranglé. Jugez quelle déſolation, quand notre homme ſe réveilla. Il s'en prit à celle dont le conſeil perfide lui avait attiré tous ces déſaſtres ; & la femme, qui en craignait d'autres encore, conſeilla alors d'employer les excuſes & d'aller demander grace au Dragon. Le Villain s'en va donc de nouveau, avec du lait, ſe préſenter à la crevaſſe. Là il ſe jette à genoux, & d'un air humble ſupplie l'animal d'accepter ſon préſent. « Sans doute c'eſt du poiſon que tu m'ap- » portes-là, répond l'autre ? N'ayant pu » réuſſir hier avec la hache, tu crois un » breuvage plus ſûr apparemment ? Re-

Digitized by Google

» tourne chez toi, & n'approche jamais
» d'ici. La ſeule grace que je peux t'ac
» corder eſt de ne pas venger ton crîme
» ſur toi-même. Mais c'en eſt fait pour
» toujours entre nous deux. Tant que tu
» ſongeras à ton fils, tu dois me haïr;
» & je te craindrai moi, tant que je
» verrai ſur ce rocher l'empreinte de ta
» trahiſon ».

Dans Eſope, c'eſt le Serpent qui eſt coupable. Il tue le fils d'un Laboureur. Le Payſan va pour le tuer, & il manque ſon coup. Quelque tems après il retourne avec du pain, dans l'eſpérance que ſon ennemi aura tout oublié. Ce dernier lui répond comme ci-deſſus qu'il ne peut plus y avoir d'amitié ni de confiance entre eux deux.

Digitized by Google

DU VILLAIN ET DE L'ESCARBOT.

UN Payſan ſe ſoulageait de certain beſoin dans ſon verger. Un Eſcarbot, profitant de l'occaſion, ſe gliſſa dans les inteſtins du Sire; vous devinez par où. Notre homme ſouffrit beaucoup, il ne dormit plus, le ventre lui enfla; enfin comme il ignorait l'origine du mal, ſon inquiétude fut telle qu'il alla conſulter un Médecin. L'Eſculape qui était tout auſſi ignorant que lui, mais d'une autre maniere, déclara que c'étaient ſignes de groſſeſſe. A l'inſtant la nouvelle s'en répand à la ronde. Le peuple, toujours ſot & ſuperſtitieux, publie que ce prodige eſt l'annonce d'un grand malheur. On attend, en tremblant, le moment des couches. On va même juſqu'à garder jour & nuit l'homme & l'enfant.

Un beau matin l'Eſcarbot ſortit par où il était entré, & l'on ne parla plus de la groſſeſſe que pour en rire.

Digitized by Google

Cette Fable paraît n'être qu'une parodie poliſſonne de la Montagne qui enfante une Souris. *On regarderait aujourd'hui comme de mauvais ton, des plaiſanteries pareilles ; & l'on aurait raiſon : mais le goût était moins délicat, il y a cinq ſiecles. Je n'ai traduit celle-ci que parce qu'elle tourne, en ridicule l'ignorance du peuple & ſa ſuperſtition. Il ſemble qu'on ne devait pas attendre tant de philoſophie de la femme qui nous a donné* le Purgatoire de S. Patrice.

Digitized by Google

DU VILLAIN ET DE L'HERMITE.

J'AI entendu parler d'un Villain qui trouvait fort mauvais que Dieu nous eût damnés pour une pomme. Dans son voisinage habitait un bon Hermite qu'il allait voir souvent. Le saint homme lui parlait toujours des choses divines ; mais le Manant en revenait sans cesse à dire qu'assurément Adam n'avait pas péché comme on le disait ; qu'une pomme n'est pas un morceau assez friand pour faire désobéir aux ordres exprès de Dieu, & que quant à lui, s'il s'était trouvé dans le Paradis terrestre, le Serpent à coup sûr n'eût pu le tenter avec pareille amorce.

Toutes ces objections ennuyerent l'Hermite. Il résolut de les faire finir ; & un jour qu'il attendait le Villain, il cacha sous une jatte une souris qu'il avait prise : puis, quand celui-ci fut arrivé, il le

Digitized by Google

quitta pour un moment ſous prétexte d'aller à l'Egliſe, & lui recommanda ſur toutes choſes de ne point toucher à la jatte. C'en était aſſez de cette défenſe pour exciter la curioſité du Villageois. Il ſoupçonna à tout ceci du miſtere, leva la jatte, & vit une ſouris qui s'échappa. Le Reclus à ſon retour le gronda beaucoup. « C'eſt votre faute, répondit le » Villain : il ne fallait pas me rendre curieux. Si vous ne m'aviez rien défendu, je n'aurais touché à rien.. Eh, » bien, répartit l'Hermite, puiſque tu » m'as déſobéi ſans qu'il en réſultât » pour toi aucun plaiſir, conçois-tu maintenant comment Adam a pu déſobéir » à Dieu pour celui de manger une » pomme »?

Digitized by Google

LE VILLAIN ET LE LOUP.

DES Chiens chaſſaient un Loup. Il ſe trouva arrêté dans ſa courſe par une riviere large & rapide ; mais heureuſement pour lui il y avait-là un bâteau, & il pria le maître de le paſſer de l'autre côté. « Que me donneras-tu pour ma » peine, demanda le Batelier ? — Je ne » puis, Sire, vous payer en argent, » parce que je n'en ai pas ; mais je vous » dirai, ſi vous le voulez, trois maxi- » mes admirables, vraiment dignes d'être » écrites en lettres d'or. Et d'abord pour » vous prouver que mon intention n'eſt » pas de tromper, voici la premiere : » *Fais toujours le bien, ſans t'inquiéter* » *de ce qui en arrivera* ».

La maxime ayant fait impreſſion ſur le Batelier, il reçut le Loup dans ſa nacelle. Quand on fut au milieu de la riviere, notre paſſager ouvrit une ſeconde

Digitized by Google

fois la bouche, & dit : *Si un trompeur te promet quelque chose, crains toujours d'être dupe.* Enfin, lorsqu'il fut arrivé à bord, il s'élança hors du bateau, & en s'enfuyant, ajouta : *Regarde toujours comme perdu ce que tu auras fait pour un méchant.*

Mes Lecteurs se rappelleront sûrement avoir lu dans les Fabliaux un Conte, intitulé le Lai de l'Oiselet, *dont le sujet est le même que celui de cette Fable. Un Oiseau, pris dans les filets d'un Paysan, promet pour sa rançon trois maximes merveilleuses ; & ces maximes, qu'il dit lorsqu'il est lâché, sont, comme ici, toutes trois dérisoires.*

*Marie de France au reste a mis en Fable aussi ce Conte de l'*Oiselet ; *& je soupçonne que ce n'est pas le seul. Le* Villain & l'Escarbot, *qu'on a lu ci-dessus, le* Prud'homme qui vit sa femme avec un Amant, le Médecin & la Fille enceinte, *me paraissent visiblement des Fabliaux dont elle s'est emparée. Peut-être même est-ce d'après cet exemple que les Copistes qui dans le tems ont fait des recueils de ses Fables, y ont inséré, comme je l'ai dit*

Digitized by Google

*ailleurs, pluſieurs Contes. Quoiqu'il en ſoit; voici les trois maximes par leſquelles elle termine ſa Fable de l'*Oiſelet & du Villain.

Ne crois pas tout ce qu'entendras;
Garde bien ce que tu auras:
Par promeſſe * ne le perds pas.

* Quelque promeſſe qu'on te faſſe.

Comme Marie s'était permis de mettre en Fables certains Contes, on s'eſt permis auſſi dans la ſuite de mettre en Contes quelques-unes de ſes Fables. C'eſt ce qui eſt arrivé ſpécialement à celle du Villain & du Loup. *Voici comme on la trouve imitée dans le* Poggiana.

« *Un pauvre Batelier qui n'avait rien gagné* » *de tout le jour, s'en retournait, le ſoir,* » *fort triſte chez lui. Tout-à-coup un homme* » *l'appelle pour paſſer l'eau. Le voilà fort* » *content; mais quand il s'agit d'être payé,* » *on lui déclare qu'on n'a pas une maille, &* » *on lui offre en dédommagement un conſeil,* » *qui, dit-on, lui vaudra beaucoup. Il a beau* » *dire que ſa femme & ſes enfans ne vivent* » *pas de conſeils : faute de mieux, il eſt* » *obligé de s'en contenter. Il demande donc* » *quel eſt ce conſeil capable de l'enrichir. Le* » *voici, répond le paſſager : ne paſſe jamais*

Digitized by Google

» *perſonne qu'on ne t'ait payé d'avance* ».

Ce Conte ſe trouve de même dans le *Chaſſe-ennui*, *p.* 371 & p. 449.
Dane la *Gibeciere de Mome*, *p.* 294.
Dans le *Courier Facétieux*, p. 23.
Dans le *Facétieux Réveille-matin*, p. 408.
Et dans le *Paſſa-tempo de' Curioſi*, p. 91.
Le *Tréſor des Récréations*, p. 198.
Le *Fameux Arlotte* p. 130.
Les *Contes de Deſperriers*, T. 3, p. 218.
Et les *Facetiæ Friſchlini*, l'arrangent différemment.

Selon ceux-ci, c'eſt un Pélerin qui n'ayant pas de quoi payer l'Aubergiſte chez lequel il a logé, offre de le ſatisfaire en chanſons. « *Je* » *n'ai pas beſoin de chanſons, dit l'Hôtelier,* » *il me faut de l'argent,* — *Mais ſi enfin je* » *parviens à vous rendre content par ce* » *moyen-là, de quoi vous plaindrez-vous* » ? *Et alors mon homme de chanter tout ce qu'il ſavait de chanſons, ſans qu'il pût cependant réuſſir à contenter. Enfin il en dit une, dont le refrein était, mettez la main à la poche, & payez l'hôte. Oh! pour celle-ci encore;*

Digitized by Google

paſſe, dit l'Aubergiſte en ſouriant. Eh bien; puiſque celle-ci vous a ſatisfait, réplique le Pélerin, nous voilà quittes; adieu.

Cette Fable eſt la ſeule de laquelle j'ai cité quelques imitations. Il m'eût été facile de faire la même choſe pour le plus grand nombre des précédentes. Mais ces ſujets n'étant point la plupart de l'invention de Marie, & par conſéquent ne tenant point à l'honneur de la France comme nos Fabliaux, nous ſommes moins intéreſſés à les revendiquer ſur ceux qui pourraient les avoir pillés.

Digitized by Google

DU VILLAIN QUI DONNA SES BŒUFS AU LOUP.

LES Bœufs d'un Villain avaient ſi mal travaillé, ils l'avaient tant fait jurer, qu'enfin dans ſon impatience il ſouhaita qu'ils fuſſent mangés du Loup. Or vous ſaurez que là tout auprès était un Loup qui entendit le ſouhait du Villain, & qui vint auſſitôt ſe préſenter à lui pour avoir les Bœufs. Celui-ci de les refuſer, comme vous l'imaginez bien ; l'autre d'inſiſter : là-deſſus grande diſpute. Un Renard paſſe par-là ; on le choiſit pour arbitre.

Le nouveau Juge commence d'abord par faire jurer aux deux parties qu'elles s'en rapporteront à ſon jugement, quel qu'il ſoit. Quand leur ſerment eſt fait, il tire le Villain à l'écart, & lui dit à l'oreille ; " Écoute, l'ami, il ne tient

Digitized by Google

„ qu'à moi dans ce moment-ci de te „ ruiner pour jamais, ſi je veux. Mais „ je ne ſuis pas méchant, & tu vas en „ voir la preuve. Veux-tu me promettre „ une poule graſſe pour moi, avec une „ oie pour ma femme? Je te promets „ en retour, non-ſeulement de prononcer „ en ta faveur, mais encore de te livrer „ vivant le Loup ton ennemi „.

Les conditions ayant été acceptées, il va de même parler ſecrettement au Loup. « Couſin, lui dit-il, tu ſais bien, entre „ nous, que tu n'as aucun droit ſur les „ Bœufs de ce Manant. Je viens de le „ ſermoner néanmoins; & à force de re- „ préſentations j'ai obtenu de lui, pour „ dédommagement, un beau & grand „ fromage qu'il deſtinait au Baron ſon „ Seigneur. Si tu veux en goûter, ſuis- „ moi, je ſais où il l'a mis „.

En parlant ainſi, il le conduit vers un puits voiſin, & lui montre l'image de la pleine lune qui ſe peignait dans l'eau; car déjà la nuit était commencée. " Le „ voilà, dit-il, ce fromage délicieux que „ j'ai enfin extorqué; voilà la cave où

Digitized by Google

„ on le gardait. Allons, deſcens „.

Le Loup, défiant & ſoupçonneux, n'oſa point s'y riſquer ; l'autre, qui ne pouvait l'attirer dans le piége qu'en lui inſpirant par ſon exemple une certaine confiance, ſe met dans un des ſceaux, &, lorſqu'il eſt arrivé à l'eau, il y enfonce la tête, comme s'il voulait tout manger à lui ſeul. " Apporte-m'en donc un mor„ ceau, lui crie le Loup. — Je ne le „ puis, mon ami ; il eſt trop lourd ; il „ faut que tu viennes toi-même „.

Sire Loup a tant de peur d'arriver trop tard, qu'il ſe précipite dans le ſceau vide. Plus lourd que le Renard, il l'enleve & deſcend à ſa place. Celui-ci, en paſſant, le félicite ſur ſa bonne fortune. « Je deſire que le fromage ſoit à ton „ goût, lui dit-il ; mais n'en mange pas „ trop cependant : car je vais avertir le „ Villain, & je ſuis perſuadé que tu „ auras de lui quelque autre choſe „.

Digitized by Google

LE VILLAIN ET LE SERPENT.

UN Villain s'était lié d'amitié avec un Serpent, & il lui renouvellait chaque jour ſes proteſtations d'attachement. La maligne bête voulut s'en aſſurer. Elle allégua un voyage, & avant de partir donna au Villageois un œuf, qu'elle lui recommanda de garder bien exactement. Tant de ſoins & de prédilections pour un œuf le ſurprirent : il en demanda la raiſon. " C'eſt qu'à cet œuf eſt attachée la con-„ ſervation de mes jours, répondit le „ Serpent ; à l'inſtant même qu'il ſe caſ-„ ſera, je dois mourir „. En parlant ainſi, l'animal dit adieu à ſon compagnon, & feignit de s'éloigner ; mais ſon diſcours avait échauffé la cervelle du Manant. Celui-ci ſe crut poſſeſſeur de la vie du reptile, & il s'imagina que, s'il le faiſait périr, il s'emparerait de tous ſes tréſors. Dans ce deſſein il jette l'œuf

Digitized by Google

l'œuf par terre; mais à peine l'a-t-il caſſé, que le Serpent, retournant ſur lui en colere, lui reproche ſa perfidie, & le quitte pour jamais.

Ne confiez jamais ni votre honneur à un traître, ni votre tréſor à un avare.

Digitized by Google

DES DEUX VILLAINS.

Tous les jours un Villain allait à l'Égliſe prier Dieu qu'il le benît, lui, ſa femme & ſes enfans; mais nul autre avec eux. Un jour qu'il faiſait ſa priere fort haut, un autre Villain qui était auprès de lui l'entendit; & celui-ci ajouta: « Mon bon Dieu, maudiſſez cet homme; maudiſſez ſa femme & ſes enfans, & nul autre qu'eux ».

Digitized by Google

LE VOLEUR ET LES MOUTONS.

ON avait mis au pâturage un nombreux troupeau de Moutons ; & comme l'endroit était fermé, on ne leur avait donné aucun gardien. Un Voleur s'en apperçut, & profita de cette sécurité pour en dérober un. Le lendemain il vint en enlever un second ; le sur-lendemain deux ou trois ; & pendant longtems il fit ainsi tous les jours. Les Moutons voulurent d'abord en avertir leur maître ; mais choqués de l'indifférence méprisante avec laquelle il semblait les avoir abandonnés, ils se piquerent contre lui ; & pour le punir, se laisserent enlever les uns après les autres, sans pousser le moindre cri. Le Voleur cependant revint tant de fois au butin, qu'enfin il ne resta plus qu'un agneau. Quand celui-ci vit que son tour était

Digitized by Google

venu, il eut peur, & alla ſe plaindre au maître. Nous avons pris un ſot parti, lui dit-il; mais n'en ſoyez point étonnés, nous étions un grand nombre.

Fin du quatrieme Volume.

Digitized by Google

TABLE

DES FABLIAUX;

Et autres Pieces contenues dans ce Volume.

Du pauvre Clerc,	pag. 1
Auberée,	12
Ammelot,	27
Lai d'Idoine,	30
Lai d'Iſabeau,	31
Lai de Béatrix,	33
Argentine,	36
La Chatelaine de S. Gilles,	38
Marian,	45
La Chatelaine de Vergy,	49
Le Bourgeois d'Abbeville,	74
Du Chevalier qui confeſſa ſa femme,	90
Du Prêtre qui dit la Paſſion,	101
Lai du Buiſſon d'épine,	103
Lai de Gugemer,	110
De Maimon,	119
La Malehonte,	121
Du Prêtre crucifié,	123
Lai du Priſonnier,	126
La Veſſie du Curé,	146

Digitized by Google

De la mauvaise Femme, 158
Des trois Femmes qui trouverent un anneau, 163
La Vieille, 167
Aloul, 170
Les deux Changeurs, 173
Boivin de Provins, 180
Le Villain de Bailleul, 192
Lai du Palefroi vair, 195
Le Villain de Farbu, 216
De l'Herberie, 218
De la Dame qui attrapa un Prêtre, un Prévôt & un Forestier, 226
Les trois Bossus, 241
Estourmi, 250
Le Sacristain de Cluni, 252
La longue Nuit, 264
Le Sacristain, 276
De la Bourgeoise d'Orléans, 287
De la Dame & du Curé, 294
Le Prêtre & Alison, 297
De la Grue, 299
Du Chevalier qui faisait Parler, 301
De l'Anneau, 304
De la Demoiselle qui rêvait, 305
De la Femme qui se fit saigner, 306

Digitized by Google

TABLE.

Le Pêcheur de Pont-ſur-Seine, 308
De la Demoiſelle qui ne pouvait, ſans ſe pâmer, entendre un certain jurement, 312
De la Demoiſelle qui voulait voler, 316

FABLES PAR MARIE DE FRANCE.

Avertiſſement préliminaire, 321
L'Abeille & la Mouche, 337
L'Aigle, l'Autour & les Pigeons, 340
L'Ane & le Chien, 341
L'Arpenteur & ſa Perche, 344
L'Autour & le Hibou, 345
La Biche, le Fan & le Chaſſeur, 347
Les Corbeaux, 349
Le Bléreau & les Cochons, 351
Le Bouc & le Cheval, 352
Du Chameau & de la Puce, 353
Le Chevalier & le Vieillard, 354
Le Corbeau & le Loup, 356
De l'Eſcarbot, 357
La Guenon & l'Ours, 359
De la Grue, 361
L'Homme & les deux Cerfs, 363
L'Homme, le Renard & le Serpent, 364
Le Lievre & le Deſtin, 366

Digitized by Google

Digitized by Google